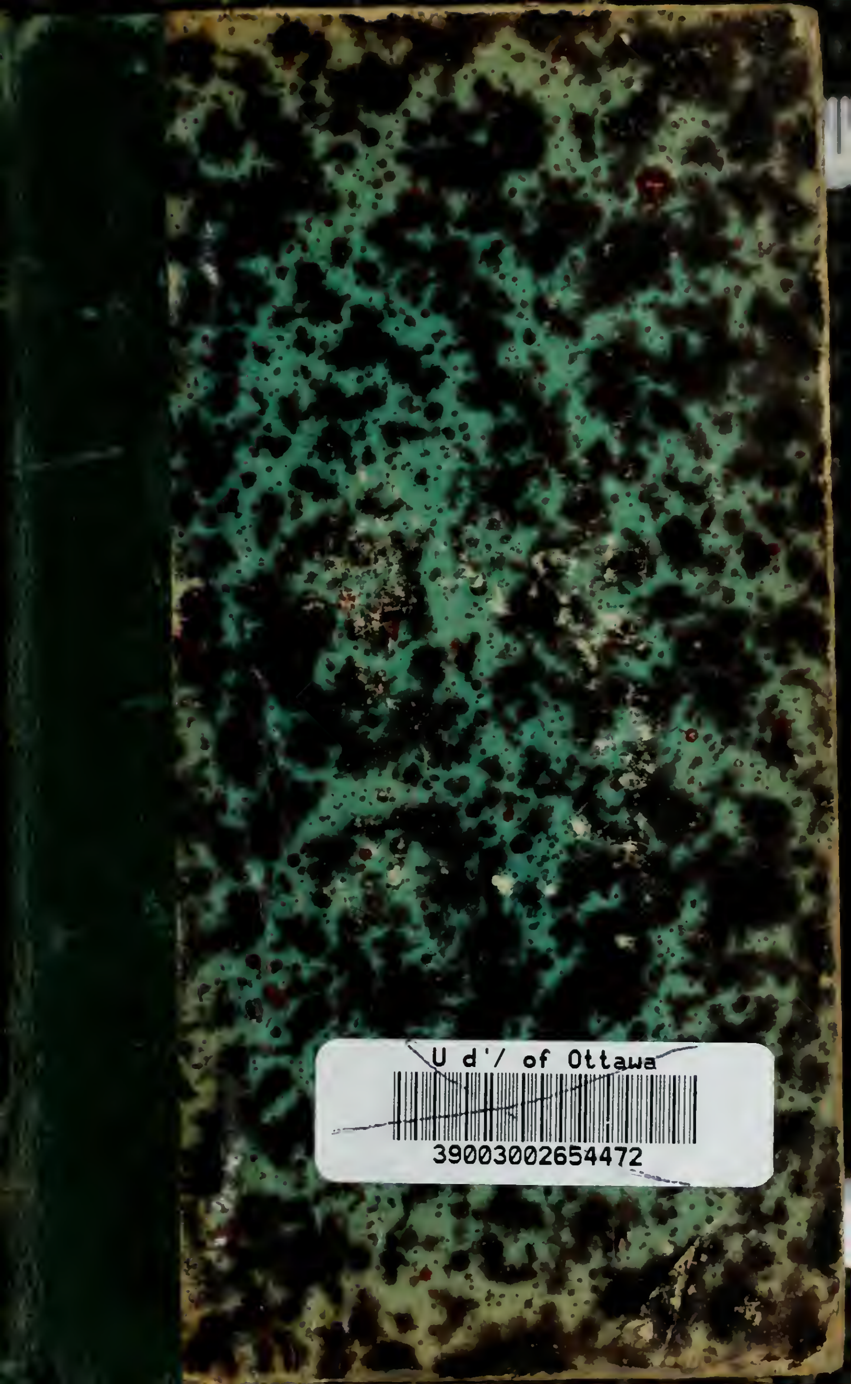
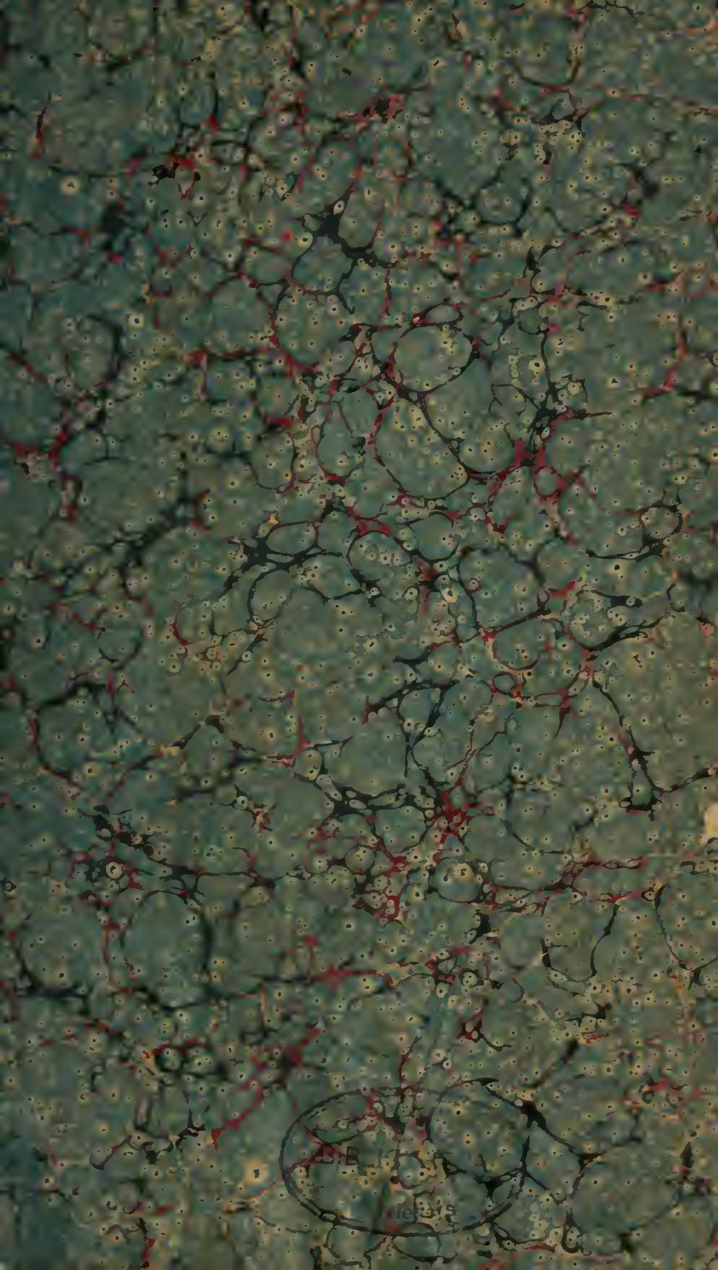

U d'/ of Ottawa
39003002654472



CAUSERIES

SUR TOUS LES TONS

Coulommiers. — Typ. A. MOUSSIN.

ANTONY RÉAL

(FERNAND-MICHEL)

CAUSERIES

SUR TOUS LES TONS

HISTOIRE

D'UNE REPRÉSENTATION UNIQUE DANS LES FASTES DU THÉATRE MODERNE





PARIS

CASIMIR PONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

97, Rue Richelieu, et Passage des Princes

1875

PRÉFACE

Tout l'attrait de ce livre sera peut-être dans sa simplicité. En l'écrivant, l'auteur n'a eu que deux préoccupations : Justifier son titre par la diversité des sujets, le rendre intéressant par des récits où la raison et le sentiment tinssent lieu d'esprit. Si quelque lecteur, habitué au piment réaliste de la littérature de haut goût, en trouvait parfois les pages un peu naïves, je pourrais lui répondre comme ce prédicateur auquel on reprochait de ne pas traiter des matières assez élevées :

« Eh! je ne parle pas pour ceux qui en savent plus que moi. »

Ces pages, faites de réflexions, de souvenirs et de rêveries, c'est dans le calme du village, aux heures clémentes de la solitude, que je les ai crayonnées.

Je les ai crayonnées dans les bois pleins de soleil et d'ombre, dans les champs pleins de silence et d'harmonie, sous mon toit rustique rempli d'amour et d'amitié : Puisses-tu, ami lecteur, éprouver en les lisant, le même charme que j'ai éprouvé en les écrivant. — Puissent ces causeries du printemps te porter, avec un souffle embaumé de juin, un cri de joie d'avril, une chanson de mai. Et si tu as le bonheur de vivre dans un village, puissent-elles te le faire aimer autant que j'aime le mien.

J'ai lu sur un album un bien joli sonnet de Méry, sous ce titre : *Pourquoi j'aime Paris.* Je veux — à la manière de cet enfant prodigue de la poésie — dire ici pourquoi j'aime mon village.

POURQUOI J'AIME MON VILLAGE.

Je vis riche de peu, je travaille sans peine
Et libre !... Le devoir seul m'astreint à sa loi.
Quand vient la fin du jour je m'aperçois à peine
Des heures que le temps laisse derrière moi.

La nature sourit à mon âme sereine
Que réchauffe l'amour, qu'illumine la foi.
L'Arbre, l'Oiseau, la Fleur, la Montagne, la Plaine,
Tout imprime à mes sens un chaste et doux émoi.

Hé bien ! voilà pourquoi j'aime tant mon village,
Et mes bois si remplis de soleil et d'ombrage,
Et mes petits sentiers toujours silencieux.

Et pourquoi j'aime tant cette retraite austère,
Où je vis loin... si loin des rumeurs de la terre,
Que mon âme souvent croit vivre dans les cieux.

La seconde moitié de ce livre commence et finit par le récit d'une de ces fêtes artistiques dont les populations méridionales ont le secret instinct. La première de ces fêtes, sous le nom de *fête romaine*, est une représentation de nuit donnée en 1869 dans le théâtre Antique d'Orange. La deuxième, sous le nom de *fête littéraire* a été célébrée à Vaucluse-Avignon en 1874, à l'occasion du cinquième centenaire de Pétrarque.

Ces grandes manifestations de la pensée, dont l'art, la poésie et l'amour sont le foyer, prouvent que le monde civilisé n'est pas encore fermé aux choses de l'esprit, et que notre noble France, malgré ses malheurs, aura toujours et quand même la suprématie intellectuelle.... qui lui redonnera bientôt toutes les autres!....

De mon village, 7 novembre 1874.

ANTONY RÉAL.

CAUSERIES DU PRINTEMPS

CHAPITRE PREMIER

OU L'ON CAUSE UN PEU DE TOUT, EXCEPTÉ DU PRINTEMPS

I

De mon village. — Le village et la ville.

A ce titre : De mon village! je vois sourire un lecteur parisien, comme si en dehors de Paris plus rien ne pouvait être intéressant, comme si Paris devait absorber et résumer à lui seul l'esprit et les intérêts de la France entière!

Quoi! ce qu'on fait au village, ce qu'on y lit, ce qu'on y écrit, ce qu'on y demande, ce qu'on y croit, ce qu'on y espère, tout cela devrait donc nous laisser indifférents!

Les droits, les besoins, les aspirations du village,

sont-ils moins sacrés que ceux de la grande ville ?

Mais que deviendrait Paris sans le village, le bourgeois sans le paysan, celui qui consomme sans celui qui produit ?

Paris peut à son gré élargir ses rues, aligner ses boulevards, bâtir des palais et créer des squares ; Paris peut à plaisir semer des fleurs dans ses jardins, planter des arbres sur ses promenades et orner de tableaux ses riches musées !

Les chemins de fer peuvent chaque année enlever des millions d'hommes et de femmes à la province, comme s'ils avaient pour mission de la dépeupler, et les déposer au milieu de cette vaste cité vers laquelle tous les regards sont tournés ! Oui, Paris peut s'agrandir, s'embellir et se peupler tant qu'il voudra, le village existera toujours, Dieu soit loué !

L'histoire rapporte que Henri I[er], dit *l'Oiseleur*, obligea la neuvième partie des villages à venir s'établir dans les villes ; ce monarque décréta même que les assemblées publiques et les fêtes ne pourraient avoir lieu que dans les villes, auxquelles il

accorda des prérogatives et des priviléges extraordinaires.

Des assemblées publiques, le village s'en passe volontiers; elles sont bien peu attrayantes, même dans votre Paris, surtout quand la politique s'en mêle. Mais priver le village de ses fêtes, c'est-à-dire de ses jours de repos et de plaisir, c'était presque de la barbarie.

En vérité, il appartenait à un roi allemand — que les chroniqueurs nomment le *bâtisseur de villes* — de vouloir ainsi empêcher les villageois de s'amuser chez eux, et de les obliger à quitter leurs paisibles demeures pour aller peupler les cités qu'il faisait bâtir!

Aujourd'hui, les rois allemands, à genoux devant un empereur prussien, obligent leurs sujets à se faire tuer pour eux. Le décret de *l'Oiseleur* qui ne forçait les villageois qu'à aller peupler les villes, valait encore mieux.

A notre époque, de pareils décrets trouveraient heureusement nos villageois indociles; mais les grandes villes ne jouissent pas moins encore de prérogatives et de priviléges contre lesquels le village aurait souvent le droit de protester.

Il est vrai qu'on ne force plus les paysans à quitter les campagnes; mais le village, hélas! est si pauvre et la grande ville si opulente; mais la vie des champs est si rude et celle des villes est en apparence si douce, que beaucoup de villageois abandonnent volontairement leur bien-être en espérant trouver un travail plus facile, une existence plus agréable dans les grandes villes où la fortune même semble les convier : ils ne se doutent pas, les malheureux, qu'en fuyant ainsi la Pauvreté, la plupart rencontrent la Misère !

Ne souriez donc plus, cher lecteur, au titre de ce chapitre, et ne vous hâtez pas trop de m'appliquer, avec une variante, ce dicton du vieux temps : *Trompette de village trompette de bois.*

Nous espérons que notre trompette de village ne donnera pas des notes plus discordantes qu'une trompette de Paris.

Au village, où la vie est si uniforme, et où l'on peut cependant la diversifier de tant de manières, tout est matière à récit; l'actualité ne fait jamais

défaut à l'écrivain, et le penseur peut y méditer tout à son aise, sans crainte d'être distrait par des clameurs insolites.

On longe un sentier, on côtoie une colline, on cueille une fleur, on lit un livre, et l'on pense !...

Et puis il y a, au village, un livre que le bon Dieu tient toujours grand ouvert, et dont chaque feuillet est un poème... Livre divin! sa lecture intéresse toujours, et l'on en peut copier même les plus belles pages sans que l'auteur réclame jamais, la reproduction étant autorisée sans qu'il ait fallu un traité avec la Société des gens de lettres.

Ce livre où tant de grands écrivains, passés et présents, ont cherché des inspirations, où ceux de l'avenir pourront en chercher encore, sans l'épuiser, il faut vivre au village pour le feuilleter avec fruit. Ce livre — sorti des presses du Créateur — a pour titre : la Nature.

II

Dans les champs. — Les paysans.

Voulez-vous faire, en compagnie d'un villageois, une promenade dans les champs? Les chemins, à la vérité, sont un peu détrempés par ce temps encore

pluvieux de la fin du mois de mars... mais n'ayez crainte, vous ne risquez pas d'être éclaboussé par les voitures. Les habitants de nos campagnes vont à âne plutôt qu'à cheval, en carriole plutôt qu'en phaéton. Ce que vous avez le plus à redouter, c'est de vous crotter un peu ! Mais la boue des champs, qui se collera à vos souliers, n'est pas infecte comme celle qui se détache du macadam des rues malsaines des grandes villes... Elle pourra vous salir, elle ne vous souillera pas...

Prenons cet étroit sentier qui mène du côté de la colline : les haies reverdissent, les amandiers sont en fleurs, l'air est parfumé, un léger vent caresse la cime des grands peupliers qui attendent encore leurs feuilles dentelées — il fait bon se promener !

Ici nous pouvons rêver ou causer ; nul ne viendra interrompre nos confidences, rien ne nous distraira de nos rêveries !

C'est à peine si nous entendrons la clochette des brebis allant au pâturage,

Ou quelque cri d'oiseaux dans les taillis cachés
Que le bruit de nos pas fait fuir effarouchés,

et... pas le moindre sergent de ville n'apparaîtra à

nos regards : — Nous nous croirons presque libres !

Mais, comme si la liberté humaine ne devait être éternellement qu'un mot rempli d'ironie, et comme pour nous prouver que l'autorité doit faire sentir son action, même dans les plus profondes solitudes, tout à coup, au détour d'un sentier, vous apercevez le garde champêtre, son fusil à l'épaule et sa pipe à la bouche...

Rassurez-vous ! M. le garde champêtre passera silencieux en vous ôtant poliment sa casquette.

Ici vous verrez de vigoureux paysans portant modestement la noble livrée des travailleurs de la terre, non des valets fiers de la livrée de leur maître... Comme ces valets que je vis un jour se promener sur les quais de Paris — mais avec de telles allures qu'ils m'arrachèrent cette boutade :

A quel stupide orgueil leur âme est donc livrée
Quand ils vont arpentant les quais,
Heureux de se voir remarqués
Parce qu'ils portent la livrée !

Il est vrai que cette livrée était un costume doré et galonné sur toutes les coutures.

Cela me rappelle d'avoir vu dans Montaigne l'idée

de cette loi somptuaire de Henri IV qui défendait le galon à tous ses sujets... hormis aux filous et aux filles publiques.

J'ai parlé du paysan, de cet homme qui, suivant l'expression d'un penseur, « fait plus de bien que de bruit ; » regardez-le courbé dans son sillon, comparez cette existence à celle de ce monsieur que vous voyez assis nonchalamment devant un café en fumant un *londrès*, en savourant son absinthe, son moka ou sa bière.

« Je ne plains pas celui qui travaille, a dit Lamar-« tine dans un de ses admirables discours de 1848, « mais je plains et déteste celui qui ne travaille pas ; « je hais le riche oisif plus que l'homme du peuple « paresseux. »

Le paysan se trouvera quelquefois sous notre plume, dans le courant de ces pages : — il est de toute justice que nous parlions des villageois, puisque nous écrivons du village. Mais nous n'en parlerons pas comme ce ministre de l'ancien régime qui écrivait : « J'ai bien observé mes villageois, ce sont des

« bœufs qui labourent, qui viennent à la messe, « qui vont au cabaret et qui s'en retournent à leur « étable. »

Grâce à Dieu, nous ne sommes plus à cette époque où l'orgueil pouvait rire impunément de la simplicité, où l'oisiveté pouvait mépriser le travail... et l'ignorance, l'instruction !

J'ai prononcé le mot instruction. S'il est un homme qui doive être honoré autant que le paysan, c'est LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

Aujourd'hui il n'est presque plus de village qui n'ait son école ; encore quelques années et tous les Français sauront lire ; alors seulement tous seront dignes de porter dans l'urne électorale un bulletin de vote qu'ils auront écrit eux-mêmes.

Car, raisonnablement, le suffrage universel qui a fait du paysan l'égal du bourgeois, ne sera une vérité que quand le bulletin imprimé sera exclu du scrutin.

C'est par l'instruction que la France doit se régénérer. Les conquêtes de l'intelligence sont les seules qui ne mènent pas à la barbarie. Le maître d'école est, avec le paysan, le seul conquérant digne de l'humanité.

Que ce soldat pour combattre l'ignorance sur le champ clos de nos écoles, porte une robe noire pour uniforme, ou qu'il soit revêtu de l'habit séculier, chapeau bas sur son passage !

J'entends le lecteur me demander si dans ces causeries nous ferons de la politique, de l'économie sociale, de l'histoire, de la philosophie... ou simplement de la fantaisie. Nous causerons un peu de tout à l'aventure.

Suivant que le ciel sera noir ou bleu, ces pages seront tristes ou gaies. — S'il fait beau, et que j'écrive sous quelque chêne vert de la montagne, il ne serait pas impossible que ma prose ne s'échappât toute rhythmée et rimée de ma plume ;

Subissant ainsi l'influence
Et des merles et des pinsons,
Qui viendraient troubler mon silence
Par des sifflets... et des chansons.

Si le temps m'oblige d'écrire au coin de mon feu, qui sait? je ferai peut-être de la morale ou je conterai une histoire. Quand on a les pieds sur les chenets et que la bise soupire dans les vitraux, on devient facilement sentencieux et conteur..... L'on aime alors à faire de la philosophie.

Mais à l'exemple du riche Sénèque qui a écrit l'éloge de la pauvreté sur une table incrustée de diamants, je ne me complairai pas à faire l'éloge du froid au moment où je me chaufferai bien ; de la frugalité au

sortir d'un bon repas... et de la tempérance après avoir bu ma bonne bouteille.

Je professe un profond mépris pour le charlatanisme de la morale.

Je vous le répète, nous causerons un peu de tout à l'aventure. Il est vrai que nous n'avons, au village, ni les théâtres, ni les concerts, ni les salons, ni la Chambre où s'élaborent les lois du pays. Les conférenciers nous font même absolument défaut.

En revanche, la nouveauté littéraire ne nous est pas étrangère, et nous lisons beaucoup de journaux et de revues — que les villes nous envoient, et que nous recevons chaque jour avec une exactitude qui fait honneur à l'administration des postes... et à l'honnête facteur qui nous apporte, quotidiennemant, cette pâture de l'esprit.

Un homme qui joue un rôle important au village et qui toujours y est le bienvenu, c'est :

LE FACTEUR RURAL

D'aussi loin que j'aperçois sa blouse bleue, aux boutons dorés, sa casquette et sa cocarde, j'éprouve un tressaillement involontaire.

Qu'y a-t-il pour moi dans sa mystérieuse boîte de fer-blanc, me dis-je?... des ennuis ou des joies! Une lettre attendue et désirée, ou la missive d'un fâcheux...

Cette boîte du facteur des postes est un peu l'image de l'antique boîte de Pandore : au fond il y a toujours l'espérance!

Mais le voilà... il cloche à ma porte... je me hâte.... « Il y a de quoi lire aujourd'hui, me dit-il, avec un sourire de satisfaction, en me remettant, outre mes journaux, une lettre. »

Ce sourire du facteur est tout un poëme... s'il a souri de satisfaction, c'est qu'il est sûr de m'avoir remis une de ces lettres qui enivrent le cœur... et charment l'esprit!

Il a reconnu l'écriture!!

Nul, comme le facteur, n'est initié à votre existence; il connaît vos plaisirs et vos peines, il est au courant de tous vos projets. Rien de vous ne lui reste caché; votre opinion politique, votre foi religieuse, vos antipathies ou vos préférences, il les devine.... C'est un Argus qui malgré vous... et même malgré lui... lit dans votre esprit et découvre jusqu'à vos plus secrètes pensées. Il pourrait vous dire,

en vous remettant votre courrier, si votre journée sera triste ou joyeuse ; à la suscription d'une lettre, il voit qui vous l'a écrite...

Mais qu'importe! le facteur rural a une grâce d'état inappréciable : — il sait garder les secrets.

Parmi les publications périodiques et quotidiennes que m'apporte mon facteur, voici une revue et un journal d'agriculture. Ce qui prouve que si, au village, la politique ne nous est pas absolument indifférente, les questions agricoles nous intéressent pour le moins tout autant que les questions littéraires.

Nous pourrions donc causer des hommes de plume aussi bien que des hommes de bêche, des produits de la terre aussi bien que des produits de l'esprit.

Vous le voyez, mon cadre est vaste. — Vaste comme l'horizon qui s'étend aux quatre points cardinaux de ma demeure champêtre.

Je pourrais y faire entrer un peu de tout.... même les appréciations des villageois à l'endroit de certaines réformes sociales ou au sujet des nouvelles lois qui touchent à leurs intérêts les plus sacrés.

Le villageois a l'esprit judicieux. L'abbé de Saint-Pierre disait souvent : « Quelque plaisir que je « puisse éprouver en voyant louer les bonnes lois

« dans les livres et dans les discours, je ne suis con-
« tent de leur éloge qu'après les avoir entendues
« louer dans les villages. »

Les villages sont à la France ce que le parterre est au théâtre.

Je ne sais plus quel politique a écrit que « les gouvernements seraient impossibles en France sans les villages. »

En effet, c'est le village qui donne à l'armée les meilleurs soldats, au budget les plus sûrs impôts. Sans les villages, que deviendraient les grandes villes? Bientôt la dépopulation prendrait des proportions désastreuses, et avant deux cents ans Paris ressemblerait à une immense nécropole.

Car chez les villageois seulement, on trouve encore de ces nombreuses familles que le bon Dieu bénit toujours.

III

Mon village.

Vous voudriez peut-être savoir dans quelle contrée de la France se trouve mon village.

Je vais vous le dire :

Mon village est situé dans un département du Midi. Du haut de la maison où je trace ces lignes, un panorama magnifique se dessine devant moi : ce sont de nombreux villages, les uns presque cachés au milieu des arbres de la vallée, d'autres perchés sur le haut des coteaux, aux flancs couverts d'oliviers.

Au couchant, le fier Rhône déroule les mille replis de son cours sinueux, et forme çà et là des îlots verdoyants!

Au midi l'Aigue et l'Ouvèze — deux rivières qui ne portent pas bateau! — serpentent modestement sur leur lit de cailloux. Au levant la chaîne des Alpes s'étend comme un immense rideau. Et dans la perspective, au fond du lointain horizon, le mont Ventoux dresse jusqu'aux nues sa tête neigeuse.

Cher lecteur, si vous êtes né dans un village, aimez-le et restez-y, si vous le pouvez! Je vous le conseille de tout mon cœur.

Quant à moi, j'aime le mien, et je remercie chaque jour le ciel qui m'a permis de pouvoir y demeurer aujourd'hui.

Oui! j'aime mon village, comme je voudrais que tous les villageois aimassent le leur. Je l'aime autant que Plutarque aimait, dans la Béotie, sa douce Chéronée; et je terminerai cette causerie en disant, comme lui :

« Je suis né dans un village fort petit, et pour « l'empêcher d'être plus petit je veux m'y tenir. »

CHAPITRE DEUXIÈME

CAUSERIES DU MOIS D'AVRIL

I

Nuages.

Avril! un mois triste et riant tout à la fois, — au village. Triste! parce que, suivant ce proverbe populaire,

Il n'est si charmant mois d'avril
Qui n'ait son chapeau de grésil.

Riant! parce qu'en ce mois tout sur la terre prend un air de fête, et se dispose à l'amour... à la fécondation.

Aussi les anciens poètes — Ovide le premier —

ont-ils voulu que cette époque de l'année s'appelât Avril, du nom de Vénus, « la mère des amours. »

Mars qui, au lieu d'un manteau de grésil, a si souvent un chapeau de brouillard, boude parfois dame Nature; il est revêche à l'influence du printemps.

Au mois de mars, les arbustes, les arbres, les fleurs entr'ouvrent à peine leurs boutons : — la Végétation met sa tête à la fenêtre pour s'assurer s'il fait bon soleil.

Mais en avril, au contraire, la terre longtemps resserrée par le froid s'ouvre, comme par enchantement; les boutons gonflés s'épanouissent, et « les trésors de Cérès, » fortune des villageois, commencent à germer.

Voilà pourquoi Varron — moins poète, mais plus pratique que l'auteur des Métamorphoses, — veut qu'Avril vienne d'*Aprilis*, attendu qu'il fait ouvrir les boutons.

Et voilà pourquoi aussi notre calendrier républicain donna à ce mois le nom de *Germinal*, attendu qu'il a également la vertu de faire germer les semences.

Oui! tout renaist, s'anime ou se réveille :
Arbustelets, qu'ont ployés les aultans,
Redressez-vous de perles éclatants!
Bordez tapys que Nature appareille,
Pour y poser les trosnes du printemps.
(Cités par Lamartine.)

Avril est pour moi plein de mélancolie. Ce n'est plus l'hiver... et c'est à peine le printemps. Les beaux jours, précurseurs du calme été, sont bien rares encore... il passe encore souvent des nuages devant le soleil... il en passe aussi dans ma pensée!!!

Je songe avec tristesse à ces milliers d'expatriés que la passion politique a égarés ou que la fatalité a poussés à se mettre en révolte contre la société.., malheureux qui expient aujourd'hui dans les prisons et dans l'exil, des crimes qui ne sont pas absolument les leurs.

Et c'est en voyant la terre s'ouvrir, la nature renaître, les oiseaux chercher la place de leurs nids, que je songe avec tristesse à tous ces êtres égarés — âmes faibles, esprits séduits, qui pourraient renaître aussi à la vie de famille, si l'heure de la miséricorde pouvait enfin sonner pour eux, — si leurs prisons aussi pouvaient s'ouvrir.

Quand tout renaît dans la nature,
Quand dans les champs tout refleurit,
Quand le soleil d'avril sourit
Au brin d'herbe, à la créature,

Quand chaque germe printanier
En s'ouvrant se métamorphose,
Je voudrais pouvoir une chose :
Ouvrir la porte au prisonnier !

. . . .

Quand les larves dans les sillons
Sentent se dénouer leurs ailes ;
Quand cigales et papillons
Revivent... — Quand les hirondelles

Reviennent trouver nos maisons ;
Que ne puis-je, brisant les chaînes,
Transformer en amour les haines
Qui fermentent dans les prisons !

. . . .

Ah ! quand dans le feuillage vibre
Le chant des oiseaux amoureux,
Pourquoi faut-il que sous les cieux
Tout ce qui vit ne soit pas libre !

Vœux superflus, sensibilité exagérée, peut-être! J'oubliai que les oiseaux peuvent chanter et voler en liberté, parce qu'ils ne s'insurgent jamais contre les lois de la nature... et que si les hirondelles peuvent nous revenir sans crainte chaque hiver, c'est qu'elles n'ont jamais été que les témoins de nos guerres civiles, et que, toujours soumises à leur destinée, elles n'ont point d'envies ni de haines.

Au moment où je trace ces lignes, le tambour bat dans les rues de mon village, et je vois une troupe de jeunes gens passer sous ma fenêtre en chantant un refrain guerrier : c'est pourtant le dieu Bacchus bien plus que le dieu Mars qui les anime.

L'un d'eux marche devant et porte, d'un air vainqueur, la bannière tricolore.

Ces jeunes gens sont des conscrits que la loi appelle sous les drapeaux.

Les villageois sont peu partisans de la guerre, et ces jeunes conscrits qui chantent en chœur, et qui feront demain la farandole en signe de joie, n'ont certainement pas un enthousiasme bien senti pour l'état militaire; ils préfèrent la vie de famille à la vie de caserne, — la bèche au chassepot!

Tous ces jeunes gens qui vont quitter le village, feront certainement de bons soldats... mais ils feraient de bien meilleurs laboureurs!!!

Pauvres enfants, au moment où vous chantez — pour vous étourdir — vos mères pleurent... et elles maudissent la loi barbare qui fait de l'impôt du sang une obligation sociale.

A voir la guerre à l'état permanent, on croirait que ce fléau entre dans les nécessités de la vie

humaine et qu'il est dès lors nécessaire que les hommes s'entre-tuent un peu, de temps en temps, pour vivre!!!

II

La mendicité au village. — Un mendiant philosophe.

La mendicité est un fléau pour les villages. Les pauvres expulsés des villes se réfugient dans les campagnes, où la charité ne leur fait jamais défaut, et où on ne les emprisonne pas — quoique la mendicité y soit également interdite.

Dans les villes — à Paris surtout — on pourrait croire que la misère n'existe nulle part. Dans les villages, au contraire, où nous laissons les pauvres librement demander l'aumône, il semble que la France entière soit peuplée de mendiants.

Le village est aujourd'hui, pour les pauvres, ce que l'église était autrefois pour les criminels : un lieu d'asile.

A toutes les époques, et chez tous les peuples civilisés, on a fait des lois pour l'extinction du paupérisme.

Chez les Rhodiens, on obligeait les riches à nourrir les pauvres : c'était l'impôt sur le superflu.

Une loi de l'empereur Justinien autorisait les particuliers à arrêter les mendiants valides : pour en faire des esclaves, s'ils étaient de condition serve; pour en faire des laboureurs, s'ils étaient de condition libre.

Un concile de Tours, tenu en 567, ordonnait à chaque cité de nourrir ses pauvres. Un capitulaire de Charlemagne contient la même disposition.

L'extinction du paupérisme a donc toujours préoccupé les législateurs; supprimer la mendicité est encore le rêve de tous nos philanthropes.

A l'entrée de nos villages, on lit ces mots, incrustés sur le mur de la première maison : — LA MENDICITÉ EST INTERDITE!

Cette défense n'empêche pas les mendiants d'y venir glaner, de porte en porte, leur pain quotidien.

On peut interdire la mendicité, on n'interdira jamais la Charité — cette vertu éminemment française et chrétienne.

Or, il y aura toujours des mendiants, parce qu'il y aura toujours des gens charitables.

« Ceux qui tendent la main ne sont pas toujours réellement misérables, disait un trop rigoureux observateur des ordonnances municipales.

— Que m'importe, répondit un plus sage, et surtout plus humain. — Je donne aveuglément à tout pauvre qui me demande, sans exiger qu'il m'exhibe un certificat d'indigence.

— Vous vous exposez ainsi à donner une prime à l'oisiveté... à la paresse...

— C'est possible, mais qu'importe encore, — j'aime mieux donner à vingt paresseux qui me demandent que de m'exposer à refuser l'aumône à un seul vrai pauvre.

Dans les campagnes, où la bienfaisance n'est pas organisée comme dans les villes, il n'y a que deux alternatives pour beaucoup de pauvres : voler ou mendier!!!

Car tous les malheureux n'ont pas la philosophie de celui qui vint un jour frapper à ma porte, et dont je vais vous conter l'histoire, — histoire véridique que j'intitulerai : Le mendiant philosophe.

LE MENDIANT PHILOSOPHE

C'était un homme d'une soixantaine d'années, assez courbé pour ressembler à un vieillard, mais dont la face rubiconde accusait une excellente santé. — Une besace à demi pleine pendait à ses épaules, et sa main droite tenait un bâton, qui lui servait de contenance plutôt que d'appui.

« La charité... s'il... vous... plaît.... me dit-il, comme s'il eût psalmodié une antienne, et en jetant sur moi des regards vagues et béats. »

Une distraction, une pensée peu charitable peut-être, traversa mon esprit.

— Dieu vous aide... lui répondis-je, je ne puis vous donner.

A ces mots, très-peu humains sans doute, et dont j'eus regret aussitôt, le mendiant dressa la tête; son dos courbé se releva, ses regards tout à l'heure vagues, se fixèrent sur moi..... Puis, d'un ton qui ne psalmodiait plus, et en riant :

— Si Dieu ne m'aide pas, monsieur, eh bien! je ferai deux voyages.

Et le mendiant disparut me laissant tout ahuri, après sa philosophique réponse.

Volontiers j'aurais couru vers lui, pour expliquer ma dureté apparente.

— Qui sait, me disais-je, si je n'ai pas imprudemment réveillé dans ce cœur un sentiment de haine?... qui sait si sa réponse n'est pas l'expression ironique d'un mépris?

Peu de temps après je revis ce mendiant, et je l'engageai à ne jamais oublier ma demeure, chaque fois qu'il viendrait dans mon village. Je lui témoignai de la compassion sur son triste sort, comme pour m'excuser de lui avoir une fois refusé la charité.

« Vous me croyez donc bien malheureux, me répondit-il, avec un sourire qui prouvait qu'il n'avait pas oublié mon « Dieu vous aide! »

— Les pauvres ne sont-ils pas tous malheureux!

— Croyez-vous qu'il vaille mieux être riche?

— Mais oui, ce me semble..... repris-je, un peu déconcerté.

— Allons donc : Alexandre maître du monde n'a-t-il pas envié le sort de Diogène? Je vous demande l'aumône, bien! vous me la faites, c'est encore mieux, mais je me crois plus libre de ne point vous la demander que vous ne l'êtes de me la refuser. La

pauvreté a des prérogatives que vous, riches, vous n'avez pas : — et d'abord elle est absolument affranchie d'impôt; elle obtient partout droit de cité ! Tandis que tant d'hommes s'agitent, parcourent la terre et les mers, pour acquérir plus d'or qu'ils n'en peuvent dépenser, et pour en enrichir leurs héritiers, moi je dors tranquillement sans crainte des voleurs. — Il est un autre privilége que n'a pas celui qui possède tout à satiété. J'ai souvent faim... et alors, si vous saviez la douce jouissance que j'éprouve en mangeant un simple morceau de pain ! Outre ces avantages, je n'ai point d'envieux !...

— C'est de la vraie philosophie, interrompis-je, de plus en plus surpris par cet étrange discours.

— La pauvreté, continua le mendiant, est la seule condition du bonheur. Varron, qui avait trouvé deux cent quatre-vingt-huit moyens d'être heureux, avait oublié celui-là. — J'ai fait toutes mes classes, monsieur, je n'en suis pas plus instruit, mais cela m'a appris à bénir ma pauvreté. Or, je me souviens d'avoir lu dans mes livres grecs qu'un mendiant, comme moi, porta un jour un verre d'eau à Artaxercès qui en fut bien content. Sans les prérogatives de la pauvreté, aurions-nous vu des anciens philosophes jeter leurs trésors à la mer?... Fabricius eût-il préféré les navets à l'or des Samnites?... Bias serait-il sorti nu de la ville de Priène, d'où on lui

avait permis d'emporter ses richesses?... Diogène eût-il brisé l'écuelle de bois, qui faisait la plus grande partie de sa fortune, pour boire dans le creux de sa main? — La pauvreté a des charmes secrets que les riches ignorent... Le riche est toujours poursuivi par deux tourments : — il a sans cesse envie d'augmenter sa fortune... et il a continuellement peur de devenir pauvre!

— Et quand vous manquez du nécessaire?

— On a toujours le nécessaire quand on sait se contenter de ce qu'on a... Tenez, au moment où je vous parle, j'ai faim!... Combien de rassasiés voudraiént pouvoir dire comme moi. « Je donnerais beaucoup d'argent pour une heure de bon appétit, me disait un jour un riche dont je suis le fidèle client. » Hé bien! moi, sans qu'il m'en coûte un sou, j'ai faim au moins une fois par jour.

— Par quel enchaînement de circonstances avez-vous été réduit à demander l'aumône?

Puis, après une courte pause :

— Je pourrais vous dévoiler, sans honte, le secret de ma pauvreté, me répondit le philosophe en haillons... Combien de riches ne pourraient sans rougir dévoiler le secret de leur fortune... ajouta-t-il d'un ton plein d'amertume.

— Sous le sceau du secret, je vais vous dire comment je suis devenu pauvre : — J'avais tout mon

avoir chez un banquier; ce banquier a fait faillite, j'ai tout perdu. Il y a trente ans de cela. Je n'ai plus eu la force ni le courage de travailler, et.... je me suis fait mendiant... Ne me plaignez pas, je suis heureux, indépendant; je ris des hommes qui se donnent tant de soucis pour acquérir des richesses. Je ne changerais pas ma besace pour un trésor. Le banquier qui après m'avoir tout volé m'éclabousse aujourd'hui avec les roues de sa voiture, est plus malheureux que moi : — Il est riche!!!

. . . .

. . . .

Depuis lors, mon mendiant philosophe ne passe jamais dans mon village sans venir frapper à ma porte. Seulement, aujourd'hui il ne psalmodie plus; c'est en souriant qu'il reçoit mon aumône; et je remplis chaque fois sa gourde de mon meilleur vin, ce qui lui est infiniment agréable; car je dois le dire, s'il a faim au moins une fois par jour, au moins une fois par heure il a soif...

Sur ce Cynique j'ai écrit les vers suivants :

Je vois souvent un pauvre hère
Qui sourit en tendant la main,
Philosophe que la misère
Sait égayer en son chemin.

Paria qui de par le monde
Malgré sa détresse profonde
S'en va triste et joyeux, humble et fier tour à tour!

Il sait, ce nouveau Diogène,
Ce que vaut l'orgueil d'ici bas,

Lorsqu'il voit que chacun et se guinde et se gêne
Pour paraître ce qu'il n'est pas...
Sous le joug de la convenance
Il ne va pas courbant son front!
La pauvreté n'est jamais un affront
Quand on l'accepte avec indépendance.

Mais comme tous les mendiants n'ont pas cette philosophie dans la pauvreté, par pitié, par crainte ou prudence, donnez-leur quelque chose pour qu'ils ne soient pas tentés de prendre tout!

CHAPITRE TROISIÈME

CAUSERIES DU MOIS D'AVRIL

(SUITE).

I

Hirondelles et vers-à-soie.

Salut aux hirondelles, qui nous arrivent l'on ne sait d'où, mais que nous étions bien sûr de revoir aux premières bouffées du printemps.

Salut à ces gracieuses cosmopolites dont la patrie est partout où le soleil a de chauds rayons.

Oui! les voilà revenus ces doux oiseaux, précurseurs de l'été, — ces hôtes chéris de nos demeures rustiques..

Les voilà! toujours fidèles au même toit, et tra-

vaillant à leurs nids de terre, qu'ils auront bientôt garnis d'un tendre duvet, propice à leurs amours.

Tous les poètes ont consacré des vers aux hirondelles, et moi-même, cher lecteur, je leur ai payé mon tribut d'admiration dans un volume de poésies intitulé : *les Atomes*.

Je profite de cette causerie pour vous parler de ce livre édité par Hetzel, — un de ces éditeurs de Paris chez lequel un auteur est certain de se trouver en bonne compagnie.

Je n'ai jamais manqué l'occasion de recommander les livres de mes amis ; je trouve donc tout naturel de vous recommander un des miens.

En ce mois d'avril, les ménagères de nos villages sont en grand travail ; il s'agit pour elles de faire éclore les œufs de ces vers précieux, destinés à nous donner la brillante soie.

Et je veux consacrer quelques lignes à ces intéressants insectes, parce qu'ils sont encore, malgré leur éclosion plus incertaine qu'autrefois, une fortune pour nos cultivateurs.

Avec quelle anxiété on attend cette récolte dans nos villages! — Si elle réussit, c'est le bien-être pour toute l'année; — si elle ne réussit pas, il faudra s'imposer des privations.

C'est la femme qui a pour mission de faire éclore et d'élever les vers à soie; c'est à ses mains délicates, à sa surveillance attentive, à ses soins intelligents que sont confiés ces petits êtres nés quelquefois dans son sein.

Il y a des remarques curieuses sur la métamorphose des vers à soie en papillons. Chaque femelle pond plus de cinq cents œufs; si on la laisse faire, elle en pond plus du double; seulement les derniers œufs sont peu propres à la reproduction.

Voilà pourquoi les œufs de vers à soie, vulgairement appelés *graines*, — que le commerce vend à nos cultivateurs — éclosent souvent d'une manière si incomplète.

Autre remarque curieuse : — La femelle du papillon de vers à soie qui n'a pas été accouplée, meurt plus tôt que les autres. Née de l'amour et pour l'amour, son existence ne peut se prolonger de quelques jours, que par l'amour!

Le papillon du ver à soie est, après l'éphémère,

l'être le plus lascif de la création; sa vie, qui n'est guère que de huit à dix jours, est toute employée à la propagation de son espèce.

Des mystères du printemps, la transformation du ver à soie en chrysalide est un des plus impénétrables. Cet insecte, dont le corps a, comme celui des autres chenilles, beaucoup plus de longueur que de diamètre, change quatre fois de peau avant de construire la riche sépulture d'où il ressuscitera bientôt à l'état de papillon.

Si nous osions interroger la nature, nous lui demanderions pourquoi elle a voulu que ce petit animal, qui recèle en son sein le brillant tissu dont se pare volontiers la vanité humaine, a si souvent la peine de se dépouiller avant d'être prêt à accomplir sa métamorphose.

La réponse de la nature nous confondrait sans doute, et nous serions humilié de nos faibles lumières!

II

Mûriers et soie.

C'est quand les mûriers montrent leurs premiers bourgeons que les œufs des vers à soie sont mis à l'incubation.

L'amandier en fleurs annonce l'approche du printemps, mais quand le mûrier bourgeonne, on peut dire que cette saison est venue. — Les anciens appelaient le mûrier le plus sage des arbres, parce qu'il est le dernier à bourgeonner, et ils appelaient l'amandier le plus fou, parce qu'il est le premier à fleurir.

De là cette expression proverbiale :

Fol amandier, sage mûrier.

C'est dans le midi, — aux environs de Montélimart, suivant la commune opinion, — que fut planté le premier mûrier. C'est de l'Italie que nous est venu cet arbre à soie, dont nous ne voyons pas de trace en France avant le règne de Charles VIII.

La soie, qui est aujourd'hui d'un usage populaire, était autrefois extrêmement rare, et par conséquent très-chère. Du temps de l'empereur Aurélien, elle se vendait au poids de l'or. L'empereur Héliogabale,

— ce goinfre couronné, — fut le premier qui porta un vêtement de cette étoffe.

Chez nous la soie venait toute de l'étranger; mais elle était encore si rare au XVIe siècle, qu'on regarda comme une magnificence une paire de bas de soie que Henri II portait aux noces de sa sœur et du duc de Savoie.

Cette étoffe était surtout d'un tel prix qu'une loi somptuaire de François Ier n'en permettait l'usage qu'aux princesses et aux princes.

Cette loi somptuaire n'empêcha pas les seigneurs et autres gentilshommes de s'en vêtir : on sait assez que la noblesse n'a jamais eu la vertu d'obéissance aux souverains, et qu'elle n'a jamais donné l'exemple au peuple de la soumission aux lois.

François Ier fut consulté un jour sur la question de savoir si les gens de robe pouvaient user de la soie.

Or, comme les gentilshommes avaient voulu marcher de pair avec les princes et qu'il fallait les *laisser faire,* la réponse du roi fut « que les gens de « robe, qui sont nobles, pourront porter soie sur « soie et en user, et que les secrétaires du roi en « pourront également porter comme nobles. »

Sous Henri III, la loi interdisant la soie n'était plus guère observée que par ceux qui n'avaient pas les moyens de s'offrir ce luxe.

Henri III, ayant donné un festin à quelques gentilshommes qui l'avaient suivi au siége de La Charité, « les dames, dit l'Estoile, y parurent vêtues de « vert; tous les assistants aussi vêtus de vert, pour- « quoi avait été levé à Paris pour soixante mille « francs de soie verte. »

Nous devons à Henri IV les premières manufactures de soie qui aient été créées en France; et, grâce à ce roi, cet admirable tissu s'est popularisé.

Depuis Charles VIII, les mûriers s'étaient considérablement accrus, tant en France qu'en Languedoc. On avait reconnu que cet arbre pouvait être planté partout où croît la vigne. Il n'en aurait pas fallu davantage à Henri IV, — qui aima tant le jus du raisin, — pour proposer les plantations de l'arbre à soie. Mais d'autres raisons l'y engageaient.

Outre la gloire et la bouteille, ce monarque avait deux autres passions : La France et sa Maîtresse; il voulut parer l'une et enrichir l'autre. Mû par cette idée, — qui en vaut bien une autre, — et malgré l'opposition de Sully, — qui la taxait de folie, — le roi galant transforma le jardin des Tuileries en terre labourable, et y fit planter vingt mille pieds de mûriers.

Il tira de l'Italie et de l'Espagne des œufs de vers à soie et créa une grande magnanerie dans le jardin même.

Ce n'est pas tout, le royal agriculteur se fit aussi manufacturier. Une filature de soie fut annexée à la magnanerie.

Il était dans la destinée de ce prince de mériter la reconnaissance des dames, même dans la postérité. Jamais la galanterie française n'aura eu un plus noble représentant. Henri IV élevant des vers à soie, a un droit de plus à son surnom de *Vert-Galant*.

Cet exemple ne tarda pas à être suivi. De nombreuses manufactures de soie commencèrent à fonctionner, — toujours malgré l'opposition de Sully, qui, craignant le luxe et ses conséquences, ne voyait dans cette fabrication qu'un moyen de plus pour le provoquer.

Est-ce bien la femme d'un empereur chinois, comme le dit l'histoire, qui a inventé l'art de filer les cocons de vers à soie? c'est probable. Les dames aiment trop ce brillant tissu pour que ce ne soit pas une d'entre elles qui l'ait inventé.

Aujourd'hui, il existe des filatures de soie presque dans tous nos villages. Chacun de ces établissements occupe un grand nombre de jeunes filles qui gagnent en moyenne un franc par jour. Ce qui n'est pas peu, au village.

Malheureusement les bras manquent le plus souvent à ces industries qui répandent le bien-être dans les familles des cultivateurs.

La fille du paysan, — elle aussi, — tourne ses regards vers les grandes villes! Cette soie, que ses mains honnêtes ont filée, elle aspire à s'en faire une parure... hélas! et pour pouvoir se vêtir de cette étoffe fascinatrice, qui ne fera que dégrader sa jeunesse et sa beauté... elle sacrifie tout quelquefois... et son village... et sa famille... et sa pudeur!...

Sully avait peut-être raison!

Une cause principale de la dépopulation des villages c'est :

LA GÊNE DE L'AGRICULTURE

De la gêne de l'agriculture naît fatalement la dépréciation du sol arable, et cette dépréciation est

cause que les champs se dépeuplent au profit des villes industrielles.

Il faudrait peut-être la sagesse, la prévoyance d'un Sully pour arrêter le courant fatal qui entraîne villageois et villageoises vers les grandes villes. Cette dépopulation des villages, — je le répète, et l'on ne saurait trop l'écrire, — provient des souffrances de l'agriculture.

On ne se doute pas, dans les régions où vivent si commodément les hommes à appointements fixes, — du malaise des centres agricoles, et des privations de toute nature que les paysans sont contraints de s'imposer pour pouvoir nourrir leur famille et payer l'impôt, sans que le papier jaune du percepteur vienne les menacer du garnisaire.

Pour aider les paysans, sous ce rapport, — pour les retenir dans les villages, — les économistes agricoles indiquent bien des moyens : caisses de crédits, concours, médailles, etc., etc. Quant à moi, je n'en indiquerai qu'un bien simple : créer de nombreux canaux d'irrigation, — seul moyen de fertilisation à bon marché. Ce que l'État dépenserait, l'impôt agricole le lui rendrait alors avec usure. Et, tandis que nous avons en France tant de terrains à défricher, à

fertiliser, tant de terres vaines restant sans culture, en un mot, tant de sources de revenus se tarissant, nous voyons, chaque année, des familles entières forcées d'abandonner les villages,... et même de s'expatrier !

Souvenons-nous que les premiers Romains regardaient le revenu de la terre comme le plus moral ; que chez eux les tribus agricoles, c'est-à-dire les paysans, étaient les plus honorées, si bien qu'il fallait prouver qu'on cultivait soi-même un champ pour être admis au nombre des citoyens.

Si nous nous souvenons des premiers Romains, souvenons-nous encore plus des derniers. Songeons que le dépérissement de l'agriculture, dans les derniers siècles de l'empire, fut une des principales causes de la chute de Rome.

Malheur à une nation qui voit les villes s'agrandir et les villages se rapetisser !

II

Les grandes villes.

Combien de gens, — depuis celui qui veut travailler avec ses bras jusqu'à celui qui veut travailler avec son esprit, ont quitté leur village pour s'en aller, l'âme pleine d'illusions, chercher la fortune ou la gloire dans les grandes villes, et qui n'y ont trouvé que des déceptions !

Les grandes villes!... pour un villageois qui réussit à s'y faire *une position*, beaucoup s'en retournent désillusionnés, quand ils n'y meurent pas en désespérés.

Les grandes villes!... autant au village la vie est facile, autant dans les grandes cités elle est difficile. Au village on peut toujours s'arranger une petite existence, sans que la tromperie s'en mêle; on peut y rester honnête impunément!... Dans les grandes villes, c'est tout le contraire; si vous conservez la moindre pudeur, la moindre droiture; si vous êtes fier plus que servile; si vous n'êtes pas habile à encenser le vice et à vilipender la vertu... vous *n'arriverez pas*, parce que les gens vertueux, trop timides et très-peu nombreux, ne vous défendront point, et que les gens vicieux, — dont l'audace

égale le nombre, — auront tout intérêt à vous barrer le chemin.

Ceci me rappelle l'histoire de Camille, un Provençal des bords de la Durance, un poète peut-être, mais à coup sûr une de ces natures qui font le poète. Camille est un de ces esprits enthousiastes qui croient tout ce qu'ils désirent, et chez lesquels l'illusion augmente en proportion de la force du sentiment et de la faiblesse de la raison.

Camille, dès que ses études furent terminées, résolut de quitter son village, — poussé par l'ambition, — pour aller, dans le monde, chercher un peu de cette fumée qui s'appelle gloire... ou un peu de cette fortune qui s'appelle argent.

En ce temps j'habitais encore Paris.

PARIS!!!

Si une grande ville peut trouver grâce devant un villageois, c'est bien certainement la cité héroïque, qui, pendant un long siége, a su donner au monde le spectacle de la plus patriotique des résistances. Non! je n'aurais jamais pu croire que les Parisiens de 1870, si légers de caractère, si

amoureux du bien-être, du luxe, des plaisirs... en un mot, que ces *jouisseurs* allaient avoir, tout à coup, à un si haut point, le sentiment du devoir à accomplir... que tous, riches et pauvres, n'auraient qu'un désir, qu'une volonté : Chasser les Prussiens de France... et que, pendant de longs mois ils braveraient la mort sous toutes les formes, au milieu de toutes les privations, sans jamais demander à se rendre.

Si la province l'avait secondée, jamais nous n'aurions eu la honte de voir les Allemands parquer dans notre capitale !

Honneur éternel au patriotique Paris!

Si je n'étais pas villageois je voudrais être Parisien !

Je reviens à l'histoire de Camille, que j'intitulerai :

HISTOIRE D'UN DÉSILLUSIONNÉ

Sa mère m'écrivit :

« Mon fils veut absolument partir pour Paris. Je « vous en prie, tâchez de le détourner de son pro- « jet d'abandonner notre village, où il peut vivre

« très-confortablement dans ses terres, sans crainte « de l'avenir ! O mon Dieu ! que deviendra mon « enfant, dans une grande ville, naïf, confiant, im- « pressionnable comme vous le connaissez ?... L'an « dernier il voulait être soldat ! sa chimère belli- « queuse s'est évanouie. Aujourd'hui, il veut écrire... « Mais qui l'empêche d'écrire ici... tous les livres et « tous les vers qu'il voudra ?

« Je me souviens de ces quatre vers que vous « m'avez adressés dans une de vos lettres :

Que ne puis-je loin de la ville
Dont le ciel est toujours troublé,
Rimer comme autrefois Virgile
Dans les champs d'avoine et de blé !

« Camille, qui peut avoir ce que vous regrettez, « pourquoi ne le ferait-il pas ? dites-le lui bien. »

Je voulus obéir à cette prudente mère, sans trop d'espoir de réussir.

Quand le charme de l'illusion nous aveugle, nous ne pouvons comprendre la valeur du sacrifice qu'on exige de nous.

J'écrivis donc plusieurs lettres à mon compatriote. En voici quelques extraits :

A Camille.

. . . .

. . . .

« Pourquoi voulez-vous quitter votre village, ô Camille ? Restez, restez sous votre toit paisible, auprès de votre mère qui vous aime tant. Restez, restez au milieu de vos amis les villageois. Au village il est si facile de vivre heureux, qu'il y a presque folie à vous, ô mon noble jeune homme, de quitter le bonheur pour une espérance illusoire...

« Mais je vous entends me répondre : « Suis-je né pour végéter à l'ombre de mes platanes, dans l'obscurité de ma province, moi qu'une espérance de gloire fait tressaillir déjà ? »

« Et votre regard s'est tourné vers Paris, et tous vos rêves, tous vos désirs se sont concentrés sur ce but, le seul digne de votre ambition. O mon cher Camille, si vous saviez ce que c'est qu'une grande ville, si vous saviez tout ce qu'il faut d'acquis, de bonheur, d'audace, d'astuce, de hasard, pour y arriver à quelque chose; si vous saviez que d'encens il faut prodiguer à ceux même qui sont méprisables, oh ! comme vous la fuiriez, la grande ville tant rêvée !

« Et surtout, franc et loyal comme vous l'êtes, mon

jeune ami ! Laissez donc là votre franchise, laissez donc là votre loyauté ; ici il vous faudra du mensonge et de l'égoïsme, du mensonge souvent, de l'égoïsme toujours !.. Savez-vous la maxime qui régit la société ! non ! vous ne la savez pas encore... hé bien ! ne cherchez pas à en faire l'expérience, car cette expérience vous donnerait de la haine pour les hommes... Tenez, je vais vous dire le nom de cette maxime composée de trois mots dont l'assemblage a dû être formé dans l'enfer, elle s'appelle : *chacun pour soi !*

. . . .

« Hélas ! la vie vous pèse dans votre village, il vous tarde de connaître le monde, et de le voir de près, et de boire à sa coupe ; vous vous êtes fait une si douce idée de ses plaisirs et de ses joies, et vous avez si peu pensé à ses misères et à ses larmes ! On vous a tant dit qu'avec votre talent et votre jeunesse on pouvait tout ambitionner, que rester dans votre village c'était manquer à votre destinée !... Vous êtes impatient de le quitter... Que ne puis-je, ô Camille ! vous détourner de la route difficile où tant d'autres ont chuté avant vous !

. . . .

. . . .

« Prenez garde... s'il est des illusions douces et consolantes qu'il serait cruel d'enlever aux hommes, il en est d'autres qui, engendrées par un enthousiasme exagéré, sont presque toujours fatales à celui qui s'y laisse entraîner... N'écoutez pas la voix de votre imagination, de votre passion... écoutez ma voix. C'est celle de la raison, de l'expérience... Je vous le dis encore, ô Camille, ne quittez pas votre mère, votre village; ne vous exposez pas à voir bientôt vos plus beaux rêves s'évanouir, vos plus douces illusions s'envoler pour vous laisser seul en face de la réalité ! »

A toutes mes lettres Camille se contenta de répondre que sa résolution était irrévocable, qu'il voulait venir à Paris.

Peu de temps après je le vis arriver.

« Il paraît, lui dis-je, que je n'ai pas eu le don de la persuasion, puisque vous voilà ici.

— Eh ! me répondit-il d'un ton un peu sec, vous y êtes bien, vous ! »

Je compris, à cette réponse, que mes conseils m'avaient considérablement amoindri dans l'esprit de mon compatriote, et que sa visite n'était qu'un acte d'obéissance à sa mère.

Après quelques instants de conversation insignifiante, il prit congé, mais d'un air qui semblait me dire : « Assez de vos sermons, et bien que nos deux familles n'en fassent qu'une... au village... vous m'avez assez vu à Paris. »

Camille se tint parole. Jusqu'au jour de son premier désenchantement, qui arriva dans la septième année de son séjour dans la capitale, il ne me donna plus signe de vie.

Ce jour-là il vint me revoir, une lettre de sa mère à la main. Cette lettre était à mon adresse. Le pauvre garçon avait là un prétexte pour reparaître devant moi, après son trop long oubli.

« Hé bien ! lui dis-je en lui serrant la main, êtes-vous heureux ?

— Heureux! prononça-t-il avec un soupir. Et une larme tomba de ses yeux.

— Ah ! je comprends ; vous n'avez pas réussi... Mais qu'importe, vous êtes encore jeune... tout peut se réparer... Que faites-vous ?.. Qu'avez-vous fait?

— Ce que j'ai fait, me répondit le jeune homme avec exaltation, j'ai tout fait... de la littérature, du théâtre, du journalisme, de la politique... et je n'ai réussi qu'à manger une partie de mon patrimoine, en abreuvant de chagrin ma tendre mère...

— Pauvre désillusionné, je te l'avais bien prédit ! pensai-je.

— Et maintenant que comptez-vous faire?..

— Je n'en sais rien... je suis découragé !

— Découragé?... à votre âge!... tenez, Camille, voulez-vous un dernier conseil? retournez dans votre village... Votre champ n'est-il point encore assez étendu pour que vous y puissiez vivre en travaillant?.. et puis n'aurez-vous pas encore votre mère?.. retournez auprès de cette mère, le bonheur est toujours là !

— Je le sais... vous avez raison... mais je suis si découragé que parfois je prends la vie en dégoût !

— Ah! m'écriai-je, à ces derniers mots, voilà l'écueil de toutes les ambitions avortées... Parce que vous n'avez pas su vivre de la vie ordinaire, vous dites que la vie est mauvaise... C'est comme si vous disiez qu'il n'y a pas de chemin d'ici à votre village, parce que vous auriez pris, une première fois, une route opposée. Retournez donc sur vos pas, c'est-à-dire dans votre village. La vue des lieux témoins de votre jeunesse, ranimera votre courage; vous redeviendrez cet heureux habitant de la campagne dont parle Virgile : vous n'aurez plus les ennuis de la grande ville, et, à vos heures de repos, vous rêverez à votre aise devant le libre horizon.

Cette fois Camille suivit mon conseil ; il retourna dans son village.

Six mois après, il m'écrivit :

. . . .

« Enfin je suis entré dans la vie réelle... je suis heureux... j'ai presque complétement oublié Paris, tant je me plais au milieu de nos champs. Comment ai-je été assez fou pour les quitter ?.. il est vrai que je regrette parfois mes illusions perdues, mes espérances de gloire envolées ; mais ces regrets sont de courte durée, et quand je songe à toutes les déceptions de mes sept années de Paris, je me range volontiers de l'avis de Descartes : pour être heureux il faut cacher sa vie. »

. . . .

Dans cette lettre Camille, malgré lui, manifestait des regrets.

Je lui adressai, en réponse, une longue épître, dont j'extrais les passages suivants, et que j'intitulerai :

CAUSERIE

SUR LA LITTÉRATURE, LA POLITIQUE, LA PAIX ET LA GUERRE

ET CONSEILS A UN HOMME DE LETTRES

QUI N'A PAS ENCORE PERDU COMPLÉTEMENT SES ILLUSIONS.

A Camille.

. . . .

. . . .

« Il vous en coûte d'avoir dit adieu aux rêves de gloire que vous avez choyés pendant vos jeunes ans, et je comprends les regrets que le souvenir d'un passé rempli des plus douces illusions, doit souvent réveiller dans votre esprit.

Ces regrets doivent s'effacer devant la réflexion.

Vous avez agi sagement, mon cher Camille, en suivant mon conseil de retourner dans votre village et d'entrer ainsi résolûment dans la vie réelle. Vous en seriez venu là tôt ou tard, et ce que vous regretterez n'en vaut vraiment pas la peine.

Eh ! quelle littérature aujourd'hui peut séduire un homme aimant les belles-lettres ? — Celle des journaux... elle ne vit pas plus d'un jour. — Celle des romans ? — Elle est presque aussi éphémère.

La littérature dramatique est peut-être la seule

qui mène encore, sinon à la gloire, du moins à la fortune ; mais combien peu y réussissent !

L'érudition, avec son lourd bagage, n'a rien d'attrayant ; elle creuse péniblement son sillon à l'écart, ignoré de tous, excepté d'un petit nombre d'adeptes.

Quant à la saine et grande littérature, comme elle était comprise aux derniers siècles, c'est un aliment de luxe des temps heureux, des sociétés stables.

Cette littérature-là va chaque jour se perdant davantage dans l'étude exclusive des sciences physiques et mathématiques, dans le goût des pamphlets, dans les théories d'économie politique et de réformes sociales.

« Ne m'en veuillez pas, cher Camille, de vous désillusionner ainsi, mais, vous le voyez bien, le monde est livré au culte de la matière : les savants et les politiques se le partagent.

Les uns cherchent à augmenter le confortable de la vie, à le mettre à la portée des masses.

Les autres s'efforcent de diminuer le malaise matériel des classes pauvres, quand ils sont de bonne foi, et d'agiter pour se grandir, quand ils sont de mauvaise foi.

Dans le chaos où nous vivons, personne ne sait quand la société reprendra son assiette... Et ce n'est que lorsque nous serons sûr d'un lendemain que la

littérature pourra renaître avec le culte de l'esprit.

« Un dernier mot, — et ce mot, je voudrais qu'il fût entendu de tous ceux qui rêvent de quitter leur village, pour aller tenter les hasards des grandes villes :

Vivez heureux, ô Camille, loin du tumulte du monde politique où vous auriez perdu, — avec vos illusions, — tout ce que vous avez de patriotisme.

Vivez heureux loin des intrigues des gens de lettres où vous auriez perdu, avec votre foi littéraire, tout ce que vous avez de poésie.

Vivez heureux loin de ces sociétés dépravées où vous auriez perdu, — avec votre foi religieuse, — tout ce que vous avez d'honnête et de généreux.

Oui! vivez heureux dans votre village, et que les calmes affections de la famille vous fassent oublier complétement un idéal impossible, les rêves ardents de votre jeunesse.

Songez seulement à vous créer une occupation utile, qui puisse prévenir l'ennui; — et que vos goûts littéraires ne servent désormais qu'à vous distraire dans vos moments de loisir.

Quand la guerre de 1870 éclata, tous les instincts patriotiques de Camille se réveillèrent. L'illusion

dont il se berçait sans cesse, exalta si bien son cerveau qu'elle lui montra nos phalanges guerrières marchant victorieuses, au pas de charge, jusqu'au delà du Rhin. Malgré la longue suite de nos défaites épouvantables, il croyait toujours à la victoire suprême. Chasser les Prussiens de France, les repousser jusqu'à Berlin, c'était son rêve, son espérance, sa foi.

Il ne pouvait se faire à l'idée du triomphe indéfini des Allemands.

Quand le gouvernement de la défense nationale appela les mobilisés, mariés ou non, sous les drapeaux, alors l'enthousiasme poétique s'emparant de son esprit lui inspira un chant de marche, dont voici les quatre derniers couplets :

LE CHANT DES MOBILISÉS

Jurons par le sang, par les larmes
De nos mères, de nos enfants,
Jurons de ne poser les armes
Que terrassés ou triomphants.

Jurons, si les hordes germaines
Devaient un jour nous envahir,
Que nous saurons léguer nos haines
Aux combattants de l'avenir.

Français, quoi ! ce peuple d'esclaves
Nous asservirait sous sa loi !
L'ilote mettrait des entraves
Aux libertés du Peuple-Roi ?

Non, non, que jamais cette crainte
Ne vienne obscurcir nos esprits ;
Dieu veut, quand une lutte est sainte,
Que la victoire en soit le prix.

La victoire! c'était son illusion du moment; il rèvait, — ainsi que tant d'autres, le triomphe prochain des armées de la République. Hélas! comme ses rêves d'autrefois, allaient bientôt s'évanouir ses rêves d'aujourd'hui. La réalité devait vite détruire sa nouvelle illusion.

Quand cette réalité se manifesta par la perte de la Lorraine et de l'Alsace et par une indemnité de cinq milliards, Camille ne put s'empêcher de s'écrier :

« Ne suis-je donc né que pour être désillusionné!»

Dans ce cœur si impressionnable, si enthousiaste, si facile à se laisser entraîner, il y avait surtout un grand fond de patriotisme. Camille aimait la France, il ne pouvait se faire à l'idée de son abaissement ; malgré ses défaites, il la croyait encore invincible.

Il caressa alors une autre illusion : *La Revanche.* Cette chimère, qui un moment sembla échauffer tant d'imaginations, Camille crut à sa réalisation prochaine; elle l'exalta à un tel point qu'il se mit

à écrire un poème intitulé : *La Revendication*, où il disait sérieusement qu'il fallait aller en masse pour

« Détrôner les tyrans du peuple germanique. »

Il avait voulu me lire son poème. En voici quelques fragments qui prouveront combien l'illusion avait facilement prise dans cet esprit trop enthousiaste et trop crédule.

25 novembre 1871.

LA REVENDICATION

Fragment.

. . . .
. . . .
. . . . Il est nuit, le vent pleure
A ma fenêtre ; — On dirait que ce vent a passé
Sur des tombeaux, — qu'il est la voix d'un trépassé !
Que me dit cette voix pleurant dans les ténèbres ?
Elle me dit : « Je sors des entrailles funèbres
« De la terre. — Je suis un des cent mille morts
« Que les Prussiens hideux ont vaincus. — Si nos corps
« Sont poussière aujourd'hui, notre âme vit encore !...
« Et quand vous entendez, la nuit, le vent sonore
« Et frémir et gémir à travers les vitraux,
« C'est notre esprit errant... c'est l'âme des héros
« De Reischoffen qui crie à vos enfants : Vengeance !...
. . . .
. . . .
. . . .
Puissé-je voir un jour nos valeureux enfants
Porter jusqu'à Berlin leurs drapeaux triomphants !
. . . .

Qu'il sera beau ce jour! — O France, tu tressailles
De joie et de douleur, songeant aux représailles
Du prochain avenir!... — Tremble, peuple asservi,
Le champ où sont nos morts n'aura pas reverdi
Sept fois... que vous verrez nos nouvelles armées
Envahir, à leur tour, vos villes alarmées.

. . . .
. . . .

Allez, nous n'irons pas, assassins et pillards,
Dévaliser vos toits, massacrer vos vieillards.
N'étant pas, comme vous, des barbares infâmes,
Nous prendrons en pitié vos enfants et vos femmes.
Nous ne brûlerons pas, comme vous, les maisons,
Ne sachant pas changer nos fusils en tisons.
Nous saurons oublier et Saint-Cloud et Bazeilles,
Incapables jamais d'atrocités pareilles.

. . . .
. . . .
. . . .

En attendant ce jour où relevant nos fronts
Nous pourrons nous laver de nos sanglants affronts,
Ayons, ayons toujours présents à nos pensées
Nos malheurs du présent et nos gloires passées;
N'ayons plus qu'un désir, plus qu'une passion :
Nous venger!... Que ce mot : REVENDICATION!
Soit gravé dans les cœurs.. incrusté sur les marbres,
Sur les murs, les canons... sur l'écorce des arbres!
Qu'à l'école aux enfants on le fasse épeler,
Qu'il soit leur premier mot dès qu'ils pourront parler!...

. . . .
. . . .
. . . .

Moi, l'amant de la paix, j'ose crier aux armes!...
Moi, qui voudrais pouvoir sécher toutes les larmes
Et guérir tous les maux, consolant tous les cœurs!
Moi, qui voudrais ne voir ni vaincus, ni vainqueurs;
Qui voudrais, en amour changeant toutes les haines,
Préserver mon pays des vengeances prochaines,
J'en appelle à la guerre. . . . .

A ce mot de *guerre*, je ne pus retenir cette exclamation :

— La guerre... vous êtes fou, mon ami... Oui! nous l'aurons un jour, la guerre... mais ce sera malgré nous... et contre nous. Pour faire la guerre il faut des armées organisées, disciplinées, aguerries...

— Comment la France ne pourrait pas se lever en masse?...

— Vous croyez donc sérieusement à la revanche?

— Je crois au patriotisme...

— Encore une illusion dont il faudra vous défaire; il n'y a plus de patriotisme, aujourd'hui! Si on faisait un appel volontaire, combien prendraient un fusil pour voler aux frontières? L'Allemagne elle-même...

— Ne comparez pas l'Allemagne à la France, interrompit Camille. L'une représente la force intellectuelle, l'autre la force brutale. L'une le Glaive, l'autre l'Idée. Celle-ci primera toujours celui-là... Qu'importent nos défaites accidentelles! Les Germains du ve siècle, en envahissant la Gaule, ont-ils empêché la France de se faire? La civilisation a toujours fini par vaincre la barbarie... Qu'importent les Attila... Après eux arrive toujours un Charlemagne... Croyez-le, un autre Charlemagne viendra qui saura vaincre et punir à son tour « la race au cœur de

fer » qui nous a vaincus... La France est toujours là...

— Je vous arrête, mon cher Camille... Oui! il y a toujours la France... mais il y a bien peu de Français!

— C'est votre opinion, ce n'est pas la mienne.

— L'opinion!... une chimère aussi. Autrefois on pouvait avoir une opinion, car il y avait des principes... Aujourd'hui il n'y a plus que des intérêts, des appétits... Notre génération est atrophiée.

— Comme le feu purifie l'or, le malheur purifie un peuple.

— J'avais cru cela comme vous... Comme vous je croyais que les malheurs de la Patrie auraient retrempé nos âmes... Allons donc! C'était encore une illusion... Nous méritons, plus que jamais, cette épithète qui nous caractérise : *Jouisseurs!* Jamais — dans les grandes villes surtout — l'amour des plaisirs n'a été plus effréné... *Jouissons! advienne que pourra.* C'est la maxime du moment... Déchirez donc votre poème... votre patriotisme serait pris pour de la forfanterie...

— Vous êtes vraiment trop désespérant, me répondit Camille d'un ton un peu fâché... Oui! Je crois à la régénération de la France... J'ai foi dans son génie civilisateur qui la mettra toujours et quand même à la tête des nations.

— Croyance respectable... illusion d'âme généreuse... Cette illusion-là, mon ami, je ne voudrais pas vous la faire perdre... gardez-la... beaucoup l'ont comme vous; c'est une consolation. La Providence pourrait faire un miracle... Mais si la France continue à être la proie des factions, si les divers partis politiques qui se disputent le pouvoir ne font pas abnégation de leurs intérêts, de leurs appétits... le miracle n'aura pas lieu, et notre patrie périra...

— Il ne faut donc plus croire à rien... ne plus avoir aucune illusion?..

— Je vous l'ai dit : « L'illusion marche toujours à nos côtés... » Laissons-nous aller doucement au flot qui nous entraîne, puisque nous ne pouvons ni l'arrêter ni remonter le courant... Acceptons avec philosophie ce que nous ne saurions empêcher, et tâchons de le faire tourner à notre avantage; il faut faire que la perte de certaines illusions soit pour nous une cause de tranquillité d'âme.

Il est des illusions qu'il faut garder avec soin : celles que l'on trouve dans les pures et toujours vraies affections de la famille.

Il y a des rêves qu'on peut toujours caresser : ceux qui élèvent notre esprit au-dessus des nuages de la vie.

Je vous en ai bien arraché, de vos chères illusions,

n'est-ce pas?... mais vous en avez retrouvé au village de plus douces, de plus consolantes : celles que l'on puise dans l'amour, l'amitié, la poésie.

Bénissez donc le ciel d'être désillusionné de bonne heure de la politique, de la littérature, du journalisme et des grandes villes!...

Camille a mis ma morale en pratique et il vit heureux! il est devenu un de nos aimés convives. Chaque fois que se réunissent, à ma table, ces aimables et spirituels causeurs avec lesquels j'ai écrit : *Les festins des amis de la bouteille*, il n'est pas le moins causeur... (1). Comme notre ami Hector, Camille est aujourd'hui un fervent d'Horace, et, malgré sa vénération pour Platon, il n'aurait pas été déplacé, à Tibur, entre Tibulle et Délie. Sa seule ambition est d'être estimé de ceux qu'il aime, et s'il cherche parfois ses illusions au fond de la bouteille, le dieu Bacchus ne lui inspire jamais que des sentiments délicats. Il chante volontiers l'amour et le vin, mais sans jamais dénouer, comme Anacréon, la ceinture de Batylle.

1. Voir *Ce qu'on trouve dans une bouteille de vin*, IIe partie, livre II, 1 volume in-18 du même auteur. (Note de l'éditeur.)

A notre dernier festin, quand le moment de déraisonner fut venu, Hector nous dit :

« Puisque le centenaire de Pétrarque, célébré à Vaucluse le 18 juillet 1874, a remis le sonnet en vogue, il faut que Camille nous en improvise un... »

L'éclat d'une bouteille de champagne sanctionna cette invitation.

« Un sonnet sans défaut, fit Dumesnil en remplissant les verres.

— Je demande dix minutes et un crayon, répondit Camille en riant.

— Le temps d'une nouvelle bouteille de champagne, » observa le docteur.

Dix minutes après, Camille nous lisait ce sonnet :

LES DEUX IVRESSES

Que la nature est belle, et combien vivre est doux!
Amis, versez du vin dans les coupes joyeuses,
Et vous, jeunes beautés, sur vos couches soyeuses
D'amour chaste rêvez, songeant à vos époux.

Comme ils sont enivrants les longs regards jaloux!
Que les coupes vont bien près des lèvres rieuses!
Ces voluptés, les dieux les ont faites pour vous,
O radieux buveurs, ô tendres amoureuses!

Savourons à longs traits les terrestres bonheurs;
Que l'ivresse, à pleins bords, s'épanche de nos cœurs
Comme ce vin fumant qui s'épand des bouteilles!...

Et vous, vous dont j'entends les soupirs langoureux...
Quand l'heure du sommeil mettra fin à nos veilles,
Nous irons dans vos bras, brûlant de nouveaux feux.

J'oubliais de dire que Camille est aujourd'hui marié, et qu'il adore sa femme.

Il exploite un petit domaine qui suffit à ses besoins, et, à ses moments perdus, il cultive encore les Muses.

Une seule ambition lui reste : être lauréat au prochain concours agricole.

C'est là son dernier rêve de gloire !...

CHAPITRE QUATRIÈME

CAUSERIES DU MOIS DE MAI

I

Les fêtes au village.

Le beau soleil de mai, levé sur nos climats,
Féconde les sillons, rajeunit les bocages.

Ainsi s'exprime l'auteur du *Printemps d'un Proscrit*. Je ne saurais dire rien de plus simplement vrai, à propos de ce mois que les Romains avaient placé sous la protection d'Apollon, — probablement parce que c'est l'époque où les oiseaux chantent le plus.

Le poète Ausone avait écrit :

« Mai est le mois qu'Uranie aime sur tout autre;

« il orne nos vergers et nos campagnes et nous pro-
« met les délices du printemps. »

L'antiquité personnifiait le mois de mai sous l'emblème d'un homme entre deux âges, et portant une corbeille de fleurs sur la tête, avec le paon de Junon à ses pieds; — double image de la saison où tout s'épanouit dans la nature.

Quant à son étymologie, chaque poète lui en attribue une différente. — Les uns disent qu'il reçut son nom romain *Maius* de *Maïa*, mère de Mercure, auquel les marchands offraient en ce mois des sacrifices. — D'autres le font dériver de *Magesta*, déesse de l'honneur, — et Ovide, n'osant se prononcer, a la galanterie de s'en rapporter aux Muses.

Les Muses ont toujours eu la prérogative de tout expliquer — même ce qui est inexplicable.

Du temps des Romains, comme de notre temps, le mois de mai était celui où l'on célébrait le plus grand nombre de fêtes. Une des principales était le *Regi-fugium*, en mémoire de l'abolition de la royauté.

La plupart des cérémonies d'alors répondent à celles que nous pratiquons aujourd'hui ; mais combien les nôtres ont plus de charmes et de poésie !.. — Et c'est au village, surtout, qu'on peut comprendre — un jour de fête religieuse — combien le christianisme l'emporte sur le paganisme.

Vous — soi-disant heureux des grandes villes, —

vous vous faites difficilement une idée des plaisirs qu'on éprouve à être témoins et même acteurs — dans nos villages — des fêtes de l'Église!.. — Je vous vois sourire à cette naïveté, car vous ne comprenez pas la vie sans les joies bruyantes, les plaisirs énervants des cités... Il faut à votre vue le spectacle des femmes décolletées, se trémoussant au milieu des décors artificiels d'un théâtre; il faut à votre ouïe le bruit des voitures, uni aux clameurs de la rue; — à votre odorat, il faut les odeurs qui se dégagent de la vitrine des parfumeurs, ou des lèvres vermillonnées de Nymphes boulevardières..... et il faut à votre palais les mets de haut goût, fabriqués dans vos cuisines de restaurant...

Ni nos fleurs de mai, embaumant l'air et charmant les regards, — ni nos concerts d'oiseaux, voletant dans les futaies, ne pourraient vous émouvoir... L'aspect des champs vous ennuirait; nos festins de famille et d'amis — où l'on dit pourtant la chansonnette — vous sembleraient fades..... et nos cérémonies religieuses vous laisseraient froids.

N'est pas villageois qui veut; mais celui qui, pouvant l'être, s'éloigne du village, risque fort de n'être jamais réellement heureux. Il ne prend pas le meil-

leur moyen pour le devenir. — Je suis en ceci de l'avis d'Epicure qui ne fait consister le bonheur que dans la tranquillité de l'esprit, d'où naît la santé du corps. — Or, la tranquillité de l'esprit ne se trouve qu'au village.

Gygès consulta un jour l'oracle pour savoir s'il y avait un mortel plus heureux que lui.

Apollon lui répondit :

« Aglaüs est plus heureux que toi! »

Cet Aglaüs cultivait, en Lydie, un champ assez médiocre, mais qui suffisait au besoin de sa famille.

. . . .

Si j'avais le pouvoir d'un Henri Ier, ce ne sont pas des villes que je ferais bâtir, mais des villages... et s'il était possible de dépeupler celles-ci pour peupler ceux-là... je le ferais.

Je ne puis voir, sans un sentiment de tristesse, cette agglomération d'êtres humains dans l'espace rétréci d'une grande ville. Les nécessités de la vie les forcent à demeurer dans des quartiers sombres où l'air est sans oxygène, le jour sans soleil, le soleil sans chaleur...

Que d'hommes qui ne connaissent les champs que de réputation!

Les grandes villes font mentir ce proverbe :

LE SOLEIL LUIT POUR TOUT LE MONDE

Affreuse ironie !

Voyez-vous ces myriades de jeunes filles qui s'étiolent dans les mansardes, éclairées par une lucarne sur le toit. Elles vivent au milieu des franges et du satin, de la laine et de la toile — elles dont la jeunesse s'écoule déguenillée. — Car beaucoup préfèrent la misère à la prostitution ! — La prostitution ! affreuse condition sociale qui n'est presque toujours qu'une misère à courte échéance.

Dans un coin de la mansarde où travaillent les honnêtes ouvrières se trouvent quelques fleurs, semées par elles, et écloses aux rayons du soleil qui vient furtivement les visiter..... Demandez à ces jeunes filles si le soleil luit pour tout le monde?... Demandez à ces fleurs si le soleil luit pour toutes les fleurs?

Voyez ces rues étroites, serpentant au milieu de ces hautes maisons toutes noires, et dont les fenêtres osent avoir des volets verts ; ces impasses immondes où, comme de vils pourceaux, grouillent des créatures humaines ; — c'est à peine si, à un moment du jour, un peu de soleil perce dans ces

rues, comme pour dire à leurs fébriles habitants : — J'existe, mais ce n'est pas pour vous !

Le soleil luit pour tout le monde, oui ! mais tout le monde ne peut pas en jouir.

De bien des êtres humains on pourrait dire « qu'ils ne connaissent le soleil que de nom, » car ils le voient à peine quelques minutes par jour... Encore, pourrait-on souvent leur appliquer ce dicton : — *Ne voir le soleil que par un trou !*

Depuis quelques années, on s'applique, dans les villes, à agrandir les rues, à créer des boulevards, à planter des arbres, à faire jaillir des fontaines... C'est déjà beaucoup, mais cela ne suffit pas pour que le *soleil luise pour tout le monde !!!*

Or, comme en réalité les villages se dépeuplent au profit des villes, dont la population s'accroît ainsi forcément... et démesurément... et comme il en sera malheureusement longtemps encore ainsi, — si des mesures efficaces et simples ne rendent pas l'agriculture possible comme moyen d'existence, — je voudrais qu'il ne fût plus permis à la spéculation d'entasser étage sur étage — au risque d'obliger le pauvre à se loger si haut que la Charité ne puisse monter jusqu'à lui ! — Combien sont privés de secours par la difficulté d'arriver jusqu'à eux !!

En vérité, on dirait que la terre n'a pas assez d'espace pour contenir ses habitants. On construit

des maisons de huit étages, pour économiser le terrain; — on intercepte la lumière, on marchande un peu d'air à des milliers de familles, et la spéculation a accompli son œuvre homicide au moment où, par d'atroces mais savants calculs, elle est parvenue à loger, dans le plus petit espace possible, le plus grand nombre de locataires.

C'est bien d'agrandir les rues, — ce serait mieux encore d'abaisser les maisons!

Alphonse Karr me disait un jour :

« J'ai habité à Paris, rue Vivienne, n° 8, au 14e
« étage — le propriétaire soutenait que c'était le
« 7e. — C'est là que j'ai écrit *Einerley*. Ce n° 8, de
« la rue Vivienne, m'a donné horreur des hautes
« maisons. J'avais fait là un jardin suspendu... mon
« chien Freyschütz était le seul être qui pût gravir
« ces 14 étages sans perdre la respiration. »

Aujourd'hui, l'auteur des *Guêpes* habite une maison de deux étages sur le bord de la mer, dans un petit village des Alpes-Maritimes.

La Chéronée de ce moderne Plutarque s'appelle Saint-Raphaël.

Qu'ils sont heureux les villageois! — Et pourquoi ne le sommes-nous pas tous?... Que de terres incul-

tes fructifieraient ! Que de richesses, stériles encore, répandraient partout la vraie abondance, le bien-être seul réel, si chacun avait un champ à cultiver... qu'il fût tenu de le cultiver... et qu'il eût le moyen de le fertiliser!

Si jamais, par impossible, une pareille chimère se réalisait, alors, mais alors seulement, nous pourrions dire sans ironie : — LE SOLEIL LUIT POUR TOUT LE MONDE.

II

La bonne déesse.

Je reviens au mois de mai, à ses fêtes, à ses fleurs, à ses oiseaux.

Une des cérémonies religieuses qui impressionnent le plus en ce mois, c'est la procession des Rogations.

Cette fête répond aux Ambervalles des Romains, instituées en l'honneur de Cérès. Trois journées étaient consacrées à faire le tour des campagnes en implorant la protection des dieux Ruraux.

Trois journées sont également consacrées à nos Rogations.

Dès que le jour commence à poindre, le son des

cloches réveille les villageois et leur annonce cette procession à travers champs, pour la bénédiction des fruits de la terre. Très-peu d'habitants manquent à cet appel.

Et en voyant ces paysans, tête nue, chantant tour à tour des cantiques ou récitant des prières; en voyant leur tranquillité d'âme rayonner sur leur front recueilli... je ne puis m'empêcher de dire :

« Heureux ces ensemenceurs de terre, ces planteurs d'arbres, que les désirs ambitieux ne dominent pas ! »

Un usage que je ne dois pas omettre dans cette causerie, attendu que son origine est assez curieuse : — Dans la plupart de nos villages, on voit les enfants parcourir les rues, une statuette à la main, figurant la sainte Vierge : c'est la *Maïo!* (la bonne mère).

La *Maïo* c'est la *bonne déesse* dont les Romains célébraient la fête en ce mois de mai.

Cette bonne déesse avait été la femme de Faunus, roi d'Italie. Elle s'appelait Fauna.

Fauna était belle et chaste... si chaste que nul homme n'avait jamais vu son visage... mais elle avait une passion! quelle femme n'en a pas?...

La chaste Fauna aimait le vin ; et son tyrannique mari... — quel mari n'est pas tyrannique?... son

tyrannique mari lui avait defendu d'en boire!...

Hélas! Fauna succomba à sa passion; elle but du vin et... s'enivra ! ! !

De nos jours, pour une semblable peccadille, si un mari a de l'esprit, il embrasse sa femme. Mais Faunus, qui en sa qualité de roi n'avait pas besoin d'avoir de l'esprit, au lieu d'embrasser la sienne... la tua à coups de fouet.

Cet irascible mari ne tarda pas à se repentir. — Un mari se repent toujours, même quand il n'a fait que battre sa femme. Mais comme celui-ci était roi, il se consola d'avoir tué la sienne en lui élevant des autels.

En mémoire de cette victime de l'amour... du vin, les dames romaines célébraient en ce mois la fête de la bonne déesse.

L'instrument du supplice — un fouet — était placé sur l'autel où figurait aussi le corps du délit : une cruche pleine de vin.

L'histoire ne dit pas si les dames s'enivraient pendant la cérémonie. Ce qui me le ferait croire, c'est que les maris en étaient exclus.

A la suite d'une de ces fêtes mystérieuses — sous le consulat de Cicéron — Jules César répudia

sa femme, à laquelle le fameux Clodius avait su plaire.

Les mystères de la bonne déesse se célébraient cette année-là dans la maison même de Jules César. Clodius, ayant corrompu une servante de Pompéïa, se déguisa en fille et s'introduisit sous le toit conjugal. — Les servantes n'en font jamais d'autres !

La curiosité perdit les deux amants. Clodius ayant voulu voir les cérémonies, son déguisement le trahit.

Aussitôt les fêtes sont suspendues, Rome entière s'indigne... Les femmes surtout crient à la profanation... au scandale... si bien que le pauvre Clodius est mis en jugement.

Pendant l'instruction du procès, Jules César est appelé en témoignage.

« Que savez-vous?... lui demande un des pontifes.

— Rien ! répond César.

— Comment, rien !

— Les maris sont toujours instruits les derniers en pareil cas.

— Pourquoi donc alors avez-vous répudié votre femme?...

— C'est qu'il ne faut pas que la femme de César soit même soupçonnée ! ! ! »

Cette réponse si connue est devenue un proverbe, derrière lequel se retranchent volontiers et les maris trop soupçonneux et les maris trop crédules.

III

Laissez au poëte ses illusions, au paysan ses croyances.

Longtemps l'Europe moderne a solennisé le premier jour de mai par la plantation d'un arbre qu'on appelait le *Mai.* Aujourd'hui, dans quelques rares contrées, cet usage existe encore. C'est devant la maison de la fille la plus vertueuse de l'endroit que les jeunes gens vont planter le *Mai.*

La jeune fille à laquelle cet honneur est dévolu, grâce à cet arbre béni est sûre de se marier dans le côurant de l'année.

« Voyez comme cela se trouve, me disait un jour à ce sujet un vieux curé de village, — c'est toujours la plus jolie de mes paroissiennes qui est reconnue la plus vertueuse!... »

Je regrette que cette coutume, de planter un arbre le premier jour du mois de mai, soit perdue dans presque tous nos villages. Planter un arbre, c'est toujours une action louable.

Et puis, toujours quelques vieux souvenirs se rattachent à ce *Mai* verdoyant à l'ombre duquel enfant

vous avez joué, jeune homme vous avez parlé d'amour, vieillard vous vous reposez parfois encore

Au village l'Arbre et l'Homme deviennent frères.

Sur plus d'une de nos places publiques, l'arbre centenaire — sous lequel s'assemblent, le dimanche, les paysans en sortant de la messe, — n'est autre que le *Mai* planté par les amoureux d'autrefois.

En ce mois, toutes nos églises resplendissent des plus brillantes fleurs de nos jardins. Jeunes filles et enfants ont apporté leur tribut embaumé!

C'est que le mois de mai est le mois de Marie.

J'aime cette fête consacrée à la mère de Jésus. J'aime, dans l'étroite chapelle, cette vierge entourée de fleurs et de lumières, au front ceint d'une auréole et qui semble tendre les bras aux pieuses femmes, aux doux enfants et aux graves vieillards, prosternés devant ses autels.

Les fêtes payennes n'ont rien à comparer aux nôtres. Le paganisme n'exaltait que les sens, le christianisme élève l'esprit. Voilà pourquoi Chateaubriand a pu écrire un des beaux livres de notre littérature : le *Génie du Christianisme*, — ce livre que très-improprement on appela « l'apologie de la superstition. »

Les superstitions, qui ne les déteste?... Mais ce qui se pratiquent dans les villages n'ont jam ouvert les prisons ni fait couler le sang humai elles sont douces et tolérantes... Ceux qui trouve des charmes aux fêtes religieuses, ne demande pas compte de leurs actions, ni de leurs préférence à ceux qui n'en trouvent qu'aux fêtes mondaines..

Les superstitions ! Non ! ces pratiques que l'Églis perpétue et qui se rattachent si bien à la tradition des ancêtres ne doivent point s'appeler de ce nom. La Religion n'est pas plus la Superstition que la vérité n'est l'erreur.

Laissez les hommes des champs, — après une semaine de labeur, — venir chercher quelques instants à l'église le repos du septième jour.

Laissez au poète ses illusions, au paysan ses croyances!!!

CHAPITRE CINQUIÈME

CAUSERIES DU MOIS DE MAI

(SUITE).

I

Les enfants. — Les oiseaux. — Les musiciens.

Asseyons-nous sur ce tertre, à l'ombre de ce mûrier séculaire dont chaque feuille sera bientôt un fil de soie.

Voyez au loin... Les blés commencent à montrer leurs épis, la moisson promet d'être riche... Mais, tant que le blé n'est pas au grenier le paysan n'ose pas se réjouir !

Voyez cette bande joyeuse d'enfants courant dans la plaine, franchissant les fossés, échelant les ar-

bres! — les entendez-vous riant, criant, s'appelant?

Où vont-ils?... A quoi s'amusent-ils?

Vous ne devinez pas? C'est pourtant bien simple! C'est aujourd'hui jeudi — un beau jour pour les écoliers, surtout au village.

Quel est l'enfant dont le cœur n'a pas palpité à l'approche du jeudi, et qui, ce jour-là, ne s'est pas réveillé le matin un peu plus tôt que d'habitude?

Quand j'étais petit, malgré l'heure plus matinale de mon lever, ce jour-là je le trouvais toujours bien court. J'aurais voulu que la semaine ne fût composée que de jeudis.

Donc c'est aujourd'hui jeudi, et cette bande joyeuse d'enfants que vous voyiez là-bas, s'ébattant dans la plaine, — et qui maintenant se sont dispersés dans toutes les directions, — ces enfants sont des écoliers qui profitent de ce jour de liberté pour aller chercher des nids.

Trouver un nid est pour l'enfant une joie suprême!

Quand l'homme se ressouvient de l'enfant — s'il a eu le bonheur de naître et de grandir au village, — il songe toujours avec émotion à cette époque de sa jeunesse où il courait ainsi dans les champs.

Puisque nous causons de ce mois où les oiseaux naissent, souhaitons-leur la bienvenue

Salut aux oiseaux, à ces musiciens de la nature, à ces chantres ailés de l'amour.

Quel cœur pourrait être insensible aux trilles variés des rossignols, aux notes aiguës des alouettes!

L'amour est tout dans l'existence des oiseaux, et c'est pour cela que je les aime. Ce qui est aimant est bon ; seul ce qui est bon mérite d'être aimé.

Ces enfants qui là-bas cherchent des nids et qui vont — innocents barbares — porter la désolation dans les familles de leurs frères les petits oiseaux; s'ils comprenaient combien leur action sera méchante, ils s'amuseraient bien plutôt à cueillir des fleurs le long des ruisseaux ou des mûres sur les buissons! Oh! oui! mon jeune ami, si tu savais raisonner, comme tu craindrais de t'approcher de ce nid et d'effaroucher cette tendre mère qui, en te voyant, pousse déjà des cris de détresse!... Comme tu n'oserais pas même regarder curieusement ces petits êtres qui, en t'entendant, vont croire que leur mère va leur donner la becquée... hélas! et c'est l'esclavage... c'est la mort peut-être qu'ils vont recevoir!

Et les hommes savent-ils bien ce qu'ils font quand ils détruisent les petits oiseaux? Savent-ils que sans

eux nos champs seraient à la merci des vers de toute espèce?

O hommes! détruisez-vous les uns les autres, mais respectez les petits oiseaux : ils sont la providence de nos campagnes.

Quand ils mangent quelques grains de semence dans les sillons, quand ils béquettent quelques fruits sur les arbres, songeons que sans eux la moisson serait dévorée par les vers, et les arbres par les chenilles.

En vous acharnant contre ces êtres si inoffensifs, vous n'avez pas, pour justifier votre barbarie, l'excuse des petits enfants qui là-bas cherchent des nids.

Les enfants ont disparu!... écoutons!...

C'est une musique étrange, un *tutti-quanti* qui semble composé de voix et d'instruments?

C'est le concert que font au mois de mai les milliers d'oiseaux qui peuplent les bocages.

Ténors, barytons, basses-tailles, flûtes, hautbois, tout chante, tout joue pêle-mêle, sans ordre ni méthode. Les règles de l'harmonie sont audacieusement violées, malgré les grands peupliers qui battent la mesure... De chef d'orchestre, point!... Et pourtant l'accord est parfait.

Un même sentiment les anime, tous ces artistes du firmament... ils sont tous également inspirés par l'amour!

L'amour fait chanter les oiseaux du matin jusqu'au soir... et les mâles se disputent entre eux à qui chantera le plus harmonieusement.

Ces assauts de mélodie ont pour moi un attrait infini. Ce n'est point pour mériter les applaudissements d'un parterre plus ou moins enthousiaste, que ces gracieux artistes filent leurs notes les plus suaves, modulent leurs plus brillants accords : aucun d'eux n'aspire à devenir élève du Conservatoire ou à débuter à l'Opéra. L'orgueil, la fatuité, la vanité ne sont pour rien dans leur désir de se distinguer, et l'on ne voit jamais, parmi eux, les plus forts donner des coups de bec ou des coups de pattes aux plus faibles... ni les plus faibles jalouser et calomnier les plus forts.

Les oiseaux sont bien différents, en ceci, de leurs confrères les musiciens humains.

A ces tournois harmonieux dans les bocages, le prix du vainqueur est l'hymen! — Car les femelles donnent la préférence à ceux des oiseaux de leur espèce qui chantent le mieux et le plus longtemps.

La nature a voulu que les femelles chantassent moins bien que les mâles, parce que, destinées à

couver, le talent de chanteuse pourrait leur faire négliger leurs devoirs de mère.

Il y a des Duprez chez les oiseaux, — il n'y a pas de Malibran.

On le sait, chaque oiseau a son chant ou son cri particulier. Mais malgré la diversité des langages, il n'y a jamais confusion ni surprise. L'on n'a pas encore entendu dire qu'une bergeronnette se soit rendue à l'appel d'un chardonneret ou d'un rossignol... et quand un merle siffle, croyez que ce n'est point par moquerie.

Les artistes des airs ne sifflent, ni ne persifflent.

Peu semblables encore aux artistes terrestres, chez lesquels la bonne harmonie n'existe pas toujours.

Les oiseaux sont d'éternels babillards — à en revendre à tous les écoliers de mon village. Que se disent-ils, quands ils s'appellent du haut des airs ou dans les feuillages?... Je suis persuadé que si nous pouvions les comprendre, nous serions édifiés... et peut-être en deviendrions-nous meilleurs : qui sait si leurs raisonnements ne sont pas mille fois plus sensés que les nôtres?

A voir avec quel empressement ils se rapprochent, quand ils s'entendent, et alors avec quelle ardeur ils se béquettent, et avec quelle joie ils s'ébattent en se parlant, on se demande si leurs conversations, comme leurs cris, comme leurs chants, ne sont pas une continuelle manifestation d'amour. Nous pouvons seulement présumer que, malgré les petites querelles qu'ils paraissent parfois avoir entre eux, les oiseaux, dans leurs conversations particulières, sont beaucoup plus charitables que les hommes. Ils ne parlent pas mal des absents, ils ne se calomnient pas... et l'on n'a jamais vu les couples de la plaine chercher à porter la désunion chez les couples de la montagne. S'ils se disputent un brin de paille, un fil de laine, qui peut servir à la confection de leur nid, la dispute n'est jamais que de courte durée... et pas n'est besoin d'ambassadeur pour régler le différend, ni d'officier de paix pour mettre le holà! S'il y a par extraordinaire quelques plumes arrachées, — il n'y a jamais de sang versé.

Oui, les oiseaux sont plus charitables que les hommes; et l'histoire de nos guerres prouve qu'ils sont surtout bien plus humains.

II

Les nids. — Les fleurs

Admirables dans leur construction, les nids des oiseaux. Les uns sont cachés sous l'herbe, d'autres sont placés au haut des arbres ou suspendus aux branches. On en trouve dans les buissons, dans la terre, dans les murailles, dans les fentes des rochers; mais, quel que soit l'endroit où l'oiseau a logé son nid, c'est toujours un abri savamment calculé, c'est toujours un lieu sûr, qui défie même les tempêtes, et où il pourra élever sa petite famille sans crainte de ses ennemis...

Un seul ennemi auquel l'oiseau n'a pas songé... l'enfant!...

Les nids de chaque espèce d'oiseaux se ressemblent ou à peu près; ce sont toujours les mêmes matières qui ont servi à leur confection. Mais quelle adresse, quelle patience il a fallu déployer pour les rendre propres à recevoir la couvée! Que de voyages les couples amoureux ont dû faire pour les terminer plume à plume, brin d'herbe à brin d'herbe, et n'ayant que leur bec pour tout instrument!

Les oiseaux couvent leurs œufs nuit et jour, et avec tant de patience qu'ils aimeraient mieux mou-

rir de faim que de les exposer à se refroidir en allant chercher leur nourriture. Mais comme le même amour anime le père et la mère, la couvée n'a rien à craindre : quand la mère quitte le nid, le père la remplace.

Après une quinzaine de jours, les petits naissent.

Rien ne peut donner une idée des soins dont les nouveaux-nés sont entourés. Le père et la mère iront, à tour de rôle, leur chercher à manger; tour à tour ils les réchaufferont, en attendant que les plumes leur soient venues. Quelle tendre sollicitude le couple aimant déploiera alors pour ses nourrissons : tandis que la mère les abritera sous ses ailes jalouses — on verra le père, sur un arbre voisin, faire la sentinelle vigilante!

L'oiseau n'ouvre les yeux que huit jours après sa naissance. Dès qu'il aperçoit la clarté, il pousse un faible piaulement.

C'est son premier hymne à la lumière!

Le père et la mère lui prodigueront leurs soins jusqu'au moment où ses ailes étant assez formées, il pourra s'envoler aussi dans l'espace. Un mois suffit pour que ses plumes lui permettent de se soutenir dans les airs. Mais il ne saura chanter qu'au printemps suivant.

L'amour lui donnera des chants!

L'amour lui a donné des ailes!

L'enfant m'a fait songer à l'oiseau.

L'oiseau m'a fait songer à la fleur.

La fleur me dit : souvenir !

Quel est celui qui n'a pas reçu ou donné, au moins une fois dans sa vie, une fleur comme gage de tendresse, comme serment de fidélité; un de ces souvenirs embaumés qui s'évaporent si vite... et dont le mois de mai a la spécialité!

Les fleurs ont toujours joué un rôle très-important dans la vie en général, et dans l'amour en particulier; aussi a-t-on donné à toutes un langage dont les conteurs de fleurettes se servent encore — ce qui fait qu'elles se font souvent ainsi les complices de promesses menteuses, de serments insensés, de souvenirs vite oubliés!

Une fleur qui, plus que toute autre, est offerte comme emblème du souvenir, c'est le myosotis. Celle-là ne s'étale pas avec orgueil dans les plates-bandes de nos jardins; elle croît tout simplement au bord des ruisseaux; les sveltes demoiselles sont ses compagnes.

On a beaucoup écrit sur l'origine du nom de myosotis ou *ne m'oubliez pas*, donné à cette gente fleur bleue. Voici sa véritable légende.

III

La légende du myosotis.

Il y avait autrefois, dans un petit village situé sur les bords du Danube, deux jeunes amants qui, depuis leur plus tendre enfance, s'étaient jurés un amour constant. Georges et Claudine, — ainsi s'appelaient-ils suivant la chronique, — étaient tous deux d'une beauté également remarquable. Leurs parents se plaisaient à les voir s'aimer avec tant de tendresse, et leur union, qui devait avoir lieu dès que leur âge le permettrait, était la plus douce des espérances.

En attendant ils les laissaient grandir, l'un à côté de l'autre, leur inspirant la crainte de Dieu, l'amour de la sagesse, remettant aux mains de la Providence le soin de ménager aux heureux fiancés un avenir prospère.

Souvent Georges et Claudine allaient ensemble se promener sur les bords du Danube, et là, dans leurs causeries enfantines, ils se disaient de ces choses qui vous font faire de si beaux rêves alors qu'on a encore le cœur accessible aux charmes de l'illusion.

Ils aimaient surtout à parler de l'avenir... du

bonheur qu'ils auraient de demeurer toujours ensemble... sans jamais se quitter...

« Chère amie, disait Georges, encore une année et nos souhaits seront accomplis.

— Oui ! Georges, ma mère m'a dit que dans un an on nous marierait... quelle joie... dites... moi, votre femme ! ! Oh ! quand j'y pense trop, voyez-vous, il me semble que cela n'arrivera jamais... il me semble même que je ne vous aime pas assez pour mériter ce bonheur... et pourtant je vous aime bien, Georges...

— Enfant que vous êtes, répondait le jeune homme en prenant Claudine dans ses bras, vous avez toujours de ces idées-là... Est-ce que vous craignez de ne plus m'aimer dans un an ?...

— Moi !... ne plus vous aimer, Georges... Ah ! plutôt mourir !...

— Et moi, avez-vous peur que je ne vous aime plus ?...

— Oh ! non ! et d'ailleurs pourquoi ne m'aimeriez-vous plus ! ne serai-je pas toujours la même... telle que j'ai été jusqu'à ce jour...

— Eh bien ! alors, n'ai-je pas raison de dire que vous êtes un enfant ?

— Oui ! vous avez raison... Vous avez toujours raison... cher Georges... Mais tenez, voulez-vous savoir un rêve que j'ai fait, il y a quelque temps déjà,

et que je n'osais vous dire dans la crainte de vous affliger !... Voulez-vous, dites ?.. et vous verrez si je n'ai pas un peu raison, moi aussi.

— Claudine, les rêves sont de mauvais conseillers. Cependant, dites-moi le vôtre, si cela vous fait plaisir.

— Eh bien ! écoutez : — Vous savez que, pendant la veillée, nos parents parlent quelquefois de notre mariage. Or, il y a environ un mois qu'à la suite d'une de ces conversations, je fis le rêve suivant :

« Je rêvais que le jour de notre union avait brillé ; toute la famille était en fête, surtout vous, Georges, vous ne vous possédiez pas de joie ; vous me disiez de ces choses que vous ne m'aviez jamais dites... et qui me faisaient battre le cœur... Bientôt, nous partions pour l'église où devait se célébrer notre mariage. En passant dans les rues, tout le monde nous admirait. Moi, j'avais une robe blanche ; un long voile pendait jusqu'à ma ceinture. J'avais aussi une couronne de fleurs !... Ces fleurs étaient toutes les mêmes, leur couleur était bleue de ciel... Et c'est vous, Georges... c'est vous, qui m'aviez choisi cette couronne...

J'étais fière de marcher sous votre bras... Pour-

tant, il me tardait d'arriver à l'église... un secret pressentiment me disait que cela n'était qu'une illusion... Hélas! mon Dieu, pourquoi n'avoir pas permis que ce fût une réalité?...

La jeune fille s'arrêta émue, Georges souriait... il ne croyait pas aux rêves, lui!

Claudine reprit :

— Vous savez, Georges, qu'avant d'arriver à notre église il faut traverser un petit ruisseau. Eh bien! ce petit ruisseau était devenu une grande rivière qu'on ne pouvait passer que sur des barques.., et en effet, quelques petits bateaux étaient là, pour nous conduire sur l'autre rive. Vous me donnâtes la main, pour m'aider à monter dans une barque, mais, au mouvement que je fis, la couronne de fleurs se détacha de mes cheveux et tomba dans la rivière... Aussi prompt que l'éclair vous vous précipitez pour la reprendre... Moi, dans la plus cruelle anxiété, je vous regardais fendre les flots pour leur disputer ma couronne... Vous veniez de la saisir... Mais au même moment, le courant vous entraîne... et vous disparaissez à mes yeux!...

. . . .

A mon réveil, je fus bien heureuse, allez, de voir que tout cela n'était qu'un rêve.

— Et vous avez foi dans ce rêve, Claudine, dit Georges en riant.

— Oh ! non ! Pourtant il me tarde que nous soyons mariés... Ce méchant rêve est souvent, malgré moi, présent à ma pensée.

— Eh bien ! par amour pour moi, il ne faut plus y songer.

Claudine promit... mais son pressentiment la poursuivait sans cesse.

L'âge de les marier arriva enfin, et le jour en fut fixé.

Quelle joie, pour les deux chastes amants, quand ils surent qu'ils n'avaient plus que peu de temps à attendre !... Pouvaient-ils craindre que tant de bonheur ne leur fût pas réservé ?...

La veille de la cérémonie ils allèrent, suivant leur habitude, se promener sur les bords du Danube. — C'était un jour du mois de juin, vers la quatrième heure du soir.

Georges cueillait des fleurs pour Claudine, et chaque fois qu'il lui en présentait une, c'était un mot d'amour, une promesse de bonheur !

Claudine interrogeait les marguerites, et quand une de ces prophétesses des champs disait : — *Il ne m'aime pas*... elle s'empressait d'en interroger une autre, voulant toujours une réponse suivant son cœur...

Tout à coup, la jeune fille aperçoit — au milieu de l'eau, entraînée par le courant — une fleur d'un

bleu céleste... elle reconnaît cette fleur... Elle est toute semblable à celles de la couronne de son rêve.

« Pauvre fleur, murmure-t-elle avec tristesse, dans quels lieux les eaux vont-elles t'entraîner?... Tu étais née pour répandre des parfums... tes sœurs iront peut-être orner le front d'une fiancée... et toi, à peine éclose, tu vas périr obscurément... »

Georges avait deviné la pensée de son amie, et, ne consultant que son désir de lui plaire, il lui dit :

— N'est-ce pas, Claudine, que cette fleur irait bien dans vos cheveux le jour de notre mariage?

— Oui! c'est vrai... mais le destin en a décidé autrement.

— Oh! que non! s'écrie à ces mots l'impétueux jeune homme. — Cette fleur doit vous appartenir.

Il dit... et se précipite au milieu des vagues.

A cette vue, Claudine pousse un cri de terreur... Elle se penche vers l'abîme... et voit son ami se débattre avec intrépidité contre le terrible courant... Le souvenir de son rêve se retrace alors à sa mémoire... Le jeune homme avait disparu.

— Georges, Georges, s'écrie-t-elle affolée !...

L'écho seul répond à sa voix.....

. . . .

Georges reparaît... D'une main, il tient la tige fleurie, et, de l'autre main, il tente un suprême effort pour se cramponner au rivage.

Hélas! ses efforts sont impuissants... Le jeune homme disparaît de nouveau...

La malheureuse Claudine remplissait l'air de ses cris de désespoir...

Mais non... toute espérance n'est pas perdue... Georges reparaît... Il tient toujours la fleur bleue dans sa main..... Mais hélas! ses forces sont épuisées... Les flots vont l'engloutir à tout jamais!...

Alors, le malheureux amant jette un dernier regard sur l'infortunée Claudine, et, rappelant tout ce qu'il a encore d'énergie, il lui lance la fleur en s'écriant : — *Souvenez-vous de moi!... Ne m'oubliez pas!...*

Je venais d'écrire ces dernières lignes de la légende du myosotis, quand une voix aimée :

— Puisque tu n'as pu nous apprendre ce que se disent les oiseaux... je voudrais bien savoir ce que se disent les fleurs.

— Ce que se disent les fleurs, mon enfant, eh bien! écoute-moi...

Voici ce que se disent les fleurs :

IV

Ce que se disent les fleurs.

Ce matin dans mon parterre
Brillant de mille couleurs,
Voici ce qu'avec mystère
J'entendais dire à mes fleurs.

Une Rose à mon oreille
Murmurait bien doucement :
Je voudrais dans sa corbeille,
Me trouver en ce moment.

Au papillon qui voltige
Un Œillet disait: Je veux
Qu'on m'arrache de ma tige
Pour me mettre en ses cheveux.

Une Pensée en détresse
Languissant de souvenir,
Disait : Ma jeune maîtresse,
Quand vas-tu me revenir?

Une Pervenche sensée
Ayant entendu cela,
Répondit à la pensée :
N'est-elle pas toujours là?

Une Marguerite blanche
Voulant parler à son tour,
Interrompit la pervenche
En m'exprimant ton amour!

Depuis ce jour, ma petite,
J'interroge à tout instant
Cette blanche marguerite
Qui dit que tu m'aimes tant.

V

Pensée de mai.

Si l'on savait du sommeil de la vie
Jouir en paix jusqu'au dernier réveil,
Comme l'on bénirait le printemps qui convie
Les oiseaux à l'amour et les fleurs au soleil !

CHAPITRE SIXIÈME

CAUSERIES DU MOIS DE JUIN

I

Une assemblée dans l'Olympe.

Jupiter eut un jour une idée assez plaisante. Il voulut convoquer une assemblée générale des dieux et des déesses, et leur assigner un rang, suivant leurs vertus et leurs mérites.

Dans la lettre de convocation, Jupiter n'expliquait pas le but de la réunion, ce qui intrigua fort tout l'Olympe et ouvrit un vaste champ aux conjectures.

Au jour dit, pas une divinité ne manqua au rendez-vous. Toutes étaient désireuses d'en connaître le motif.

Le roi de l'Olympe ordonna d'abord que les dieux fussent rangés autour de son trône, suivant la matière dont ils étaient formés.

A cet ordre nouveau, un murmure peu divin parcourt l'assemblée, même quelques interpellations osent se faire entendre.

— Cette mesure est attentoire à la liberté céleste, prononce une voix.

— Elle est une violation flagrante à l'égalité devant la Justice éternelle, interrompt une autre voix de gauche.

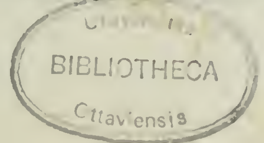
— Silence!... Je ne dois compte de mes actes à personne, s'écria le maître des tonnerres... Je veux!!!

Ce je veux!!! éclata comme un coup de foudre... Les dieux se turent. Jupiter continua :

— Au premier rang se placeront les dieux d'Or!.. Au deuxième rang les dieux d'Argent. — Puis viendront les dieux de Cuivre, de Plomb, et de Fer... et enfin au dernier rang se placeront les dieux de Terre...

A ces mots, un nouveau murmure se fait entendre; les dieux de Terre ne parlent de rien moins que de se révolter. Les dieux de Cuivre, de Plomb et de Fer refusent également d'obéir.

— Pas de distinctions de cette nature, disaient-ils... Voyez nos œuvres, et placez-nous suivant les



services que nous rendons... pas de priviléges... nous valons mieux que les dieux d'Or...

— A l'ordre, à l'ordre, crièrent ceux-ci.

— Les dieux d'Argent et d'Or sont des despotes... des ambitieux,... des corrupteurs, clama un dieu de Plomb.

— Des corrompus... ajouta un dieu de Fer.

— A l'ordre les révolutionnaires, s'écria un dieu d'Argent en brandissant son sceptre.

Une insurrection devenait imminente!

On allait faire des barricades dans l'Olympe.

Les dieux de Cuivre, de Plomb et de Fer, proclamèrent le droit de résistance... Au dehors, le petit peuple criait : aux armes ! et chantait la *Marseillaise!!!*

Tout à coup apparaît, à côté de Jupiter, la déesse MENS.

A l'aspect de la déesse du Bon Sens, de l'Entendement et des Bons Conseils, les esprits se calment...

« Si l'Olympe daigne faire silence... je donnerai un conseil, prononce la sage Mens.

— Donne vite, dit Jupiter avec emportement, ou je lance une de mes foudres sur les factieux.

— O toi qui es le maître des dieux, continue avec calme la déesse du Bon Sens, grand Jupiter, — donne l'exemple de la modération et écoute-moi !

Je te donne pour conseil de placer au premier rang les dieux de Terre...

A ces paroles, ce fut au tour des dieux d'Or et d'Argent de murmurer.

Sans se laisser intimider, la sage Mens continua :

« Oui! les dieux de Terre doivent être placés au premier rang, car c'est dans leur sein que naissent tous les autres... Eh! n'est-ce pas eux qui embellissent et qui fécondent cette planète où nous aimons tant à descendre... J'en appelle à Flore, à Pomone, ici présentes... J'en appelle à Cérès, qui m'entend aussi... Sans les dieux de Terre, qu'on veut placer au dernier rang, la déesse des blés aurait en vain parcouru le monde, en compagnie de l'honorable Triptolème... les glands seraient encore la nourriture des humains, que nous sommes chargés de protéger...

« Sans les dieux de Terre, c'est en vain, ô Bacchus, que vous auriez inspiré aux hommes l'amour du vin, et que vous leur auriez enseigné l'art de le faire!!! Sans les dieux de Terre, même les dieux d'Or et d'Argent seraient condamnés à ne boire éternellement que de l'eau... Que deviendriez-vous donc, ô divinités... et vous aussi, ô belles déesses! Si les dieux de Terre ne cultivaient plus l'arbuste d'où sort l'ambroisie céleste... quel est le dieu... quelle est la déesse qui pourrait jouir de l'immor-

talité... en buvant de l'eau?... Je dirai plus — sans les dieux de Terre, nul de vous ne serait plus dieu (mouvement prolongé dans l'auditoire).

« Je donne donc pour conseil, conclut la déesse Mens, de placer les dieux de Terre au premier rang; les dieux de Cuivre, de Plomb et de Fer, au deuxième... et les dieux d'Argent et d'Or, au dernier!...

Une explosion de bravos, mêlés à des cris d'indignation, accueillit ce conseil.

— La déesse Mens est une factieuse, disaient les dieux d'Argent.

— Nous demandons qu'elle soit mise en accusation, clamèrent les dieux d'Or.

— Oui! c'est une factieuse.

— Une ennemie de l'ordre... une socialiste...

— Elle vient de prêcher la guerre civile.

— Chassons-la de l'Olympe.

— C'est vous qui êtes des factieux et des ennemis de l'ordre, ripostaient les dieux de Cuivre, de Plomb et de Fer, aux dieux d'Or et d'Argent.

Le vacarme était devenu indescriptible.

Jupiter ne pouvant rétablir le silence, déclara la séance levée. . . . .

. . . .

Le lendemain de cette assemblée mémorable, la déesse du Bon Sens, de l'Entendement et des Bons

Conseils fut jugée et condamnée à un exil perpétuel.

Elle se réfugia dans un village.

Une famille de cultivateurs lui donna l'hospitalité.

. . . .

Cette allégorie m'est venue à la pensée, parce que c'est en ce mois de juin que les Romains célébraient la fête de la déesse Mens.

II

Les Romains célébraient encore, pendant juin — ainsi nommé de Junius Brutus, fondateur de la république romaine —, une fête dont l'origine n'est pas moins curieuse que celle de la déesse Mens :

LA FÊTE DES TIBICÈNES.

On sait que les musiciens eurent longtemps, à Rome, le privilége d'être nourris dans le temple de Jupiter.

Or, en l'an 441, Caius Plautius étant édile, cette faculté leur fut enlevée, et la loi réduisit à dix le nombre des Tibicènes ou Joueurs de flûte.

Les musiciens, auxquels ce règlement nouveau

ôtait le droit de chanter et de faire chère lie, *Epulandi, decantandique jus*, dit Tite-Live, furent si outrés de ce procédé anti-philharmonique, qu'ils quittèrent leur ingrate patrie et se retirèrent à Tibur.

Pas un Tibicène ne resta à Rome.

Une ville ne peut vivre longtemps sans musiciens. Rome ne tarda pas à se convaincre de cette vérité.

Depuis l'exil volontaire de ses musiciens, la bonne harmonie entre les citoyens semblait en avoir déserté; la verge du licteur ne parvenait plus à rétablir l'ordre dans le Forum; la justice se rendait mal; les fêtes se célébraient sans pompe, sans enthousiasme.

Alors le sénat envoya des députés à Tibur, pour réclamer les musiciens fugitifs. Mais, malgré la promesse de les rétablir dans toutes leurs prérogatives, les Tibicènes refusèrent absolument de retourner à Rome.

Alors on usa d'un stratagème.

De concert avec les Tiburtins, les députés offrirent un festin à leurs compatriotes. C'était les prendre par leur faible; les musiciens acceptèrent.

Le festin fut digne des enfants d'Apollon; on trinqua neuf fois en l'honneur des neuf Muses, trois fois en l'honneur des trois Grâces, et comme chacun voulut boire autant de fois qu'il y avait de lettres dans le nom de sa maîtresse, les rasades furent si

nombreuses, que les musiciens ne tardèrent pas à s'assoupir.

Aussitôt on les chargea pêle-mêle sur des chariots, et, le lendemain, ils se réveillèrent à Rome au milieu de la place publique.

Le peuple accourut en foule pour voir la bande musicale qui, la première, rit du stratagème et promit de ne plus s'enfuir.

Dès ce jour les musiciens furent rétablis dans le temple et nourris, comme par le passé, aux frais de l'État.

Et c'est en mémoire de leur retour de Tibur qu'on célébrait une fête.

De nos jours, le mois de juin n'est plus consacré à des fêtes ridicules, où la déesse Mens ne présidait pas toujours. En ce mois de juin des chants se font entendre dans nos campagnes ; c'est que le moment de la moisson approche.

En attendant la vendange,
Voici venir la moisson.
O bon peuple, à sa louange
Disons tous une chanson !

III

Un coup de vent.

Il n'est pas un peintre qui n'ait fait son tableau des moissons; il n'est pas un poète, écrivant à la campagne, qui n'ait consacré des vers aux moissonneurs. Aussi je voulais moi-même — dans cette causerie — décrire en vers nos champs jaunes d'épis, nos paysans la faucille à la main, nos brunes villageoises une gerbe sous le bras ou en équilibre sur la tête. Pour composer ce tableau j'avais pris pour pinceau un crayon, pour toile une feuille de papier; et assis sur le rebord d'un grand bassin, dominant toute la plaine, je m'étais mis à peindre, à ma manière, d'après nature.

Mais il faisait grand vent, j'avais chaud, les cigales
M'agaçaient tous les nerfs par leurs rimes égales;
Le crayon courait mal sur mon papier froissé...
(Non loin du grand bassin se trouve un long fossé).
Déjà j'avais écrit trente vers bucoliques
Malgré vent et soleil, cigales et moustiques,
Quand, tout à coup, destin malheureux de mes vers,
Un coup de vent, prenant mon papier de travers,
Me l'arrache des doigts... et ma toile incomplète
Au milieu du fossé va piquer une tête...
Je cours pour la saisir, mais, efforts superflus!
Le flot qui prit mes vers ne me les rendra plus!
Je vis ces pauvres vers nager à la surface

De l'eau, — dans ma douleur je me voilai la face,
Un soupir insensé s'échappa de mon cœur :
« Mes vers! mes pauvres vers! échos de mon bonheur,
« Baumes de tous mes maux, charmes de tous les âges,
M'écriai-je! — « Pourquoi dans les noirs marécages,
« Un vent, un vent brutal vous a-t-il emportés?
« Vous, sortis du néant, au néant rejetés!
« Que dis-je? Non! Ces vers enfants de mon génie
« Ne subiront jamais cette amère ironie.
« Morts sitôt, l'avenir est pour eux plus certain :
« Les vers qu'on n'écrit pas ont le meilleur destin. »

Je quittai le bassin! — alors je vins me mettre
Dans mon fauteuil, placé tout près de ma fenêtre,
Et me pris à rêver, l'âme tout en émoi,
A mes pauvres petits noyés, là... devant moi!
Ils me tendaient les bras... ils m'appelaient leur père :
« Oui! j'ai voulu pour vous un destin plus prospère!...
« Oui! vous vivrez — mes vers — criai-je de nouveau,
« Vous ressusciterez dans un in-octavo. »

IV

Ces vers me rappellent l'époque où nous faisions avec un de mes frères, aujourd'hui maire de Paris, — des causeries en prose rimée.

O mon cher frère! comme la rime alors nous était familière, et comme la muse venait volontiers nous visiter dans notre chambrette d'étudiant! Je vais l'appeler tout exprès pour t'écrire, cette muse de nos jeunes années; et elle viendra à ma voix... car elle aime tant le village!

Mon cher frère,

il me prend aujourd'hui fantaisie
De t'écrire une lettre en vers, — la poésie,
Je le sais, en ce temps est fort peu de saison,
Mais pour t'écrire ainsi j'ai plus d'une raison.

Et d'abord cette lettre aura le privilége
De nous faire revivre un instant au collége,
Où nous avions écrit un poème inédit
Qui dès le premier chant fut frappé d'interdit,
Où nous avions subi, pour ce forfait notoire,
Des chapitres entiers de prose expiatoire !...
Oui ! mes vers d'aujourd'hui vont te faire songer
A nos vers d'autrefois — quand notre esprit léger
De toute ambition, de toute inquiétude,
Consacrait à rêver les heures de l'étude.
. . . .
C'était là le bon temps de l'amour... de la foi...
Et des tressaillements... et du *Je ne sais quoi!*

Puis on peut être en vers sérieux ou futile,
Alternativement, — on peut changer de style
A tout propos, — on peut rire ou pleurer... selon
Qu'on se trouve d'humeur triste ou gaie. — Apollon
N'est pas un rigoriste, il permet la licence
Aux Muses, — seulement il veut que la décence
Préside à leurs chansons, — mais ne les force pas
D'escalader le Pinde en mesurant ses pas !...
Des lois de la syntaxe et de la rhétorique
Il sait les affranchir ! — La forme poétique
Dédaignant la contrainte, on peut greffer en vers
Sur un même sujet trente sujets divers !
. . . .

Je ne sais pas encor sur quoi je vais t'écrire.
Te ferai-je pleurer ou te ferai-je rire,
T'écrirai-je un poème, une ode, un madrigal ?...
Ma foi — répondras-tu — cela m'est fort égal !...
Tiens, je vais te parler des plaisirs du village !...
Le sujet est banal... je le sais ; — mais pour l'âge
Où je suis, — si Paris encore a des plaisirs
C'est au village seul qu'on a de doux loisirs.

LETTRE A UN MAIRE DE PARIS

De mon village, ce 19 juin 1874.

I

Arrivé de Paris depuis plus de vingt jours,
Je n'ai pu qu'aujourd'hui t'écrire — c'est toujours
La même chose ; — dès qu'après un court voyage
Je revois le clocher de mon petit village,
Je me sens heureux... mais, rentré dans le bercail,
Tout est tant arriéré, caresses et travail ;
Les affaires du cœur, — les pages de ce livre,
Que pour tout mettre à jour, il faut que je me livre
Au plus constant labeur !... — enfin, le plus pressé
Étant fait, — je me suis à t'écrire empressé.

II

Avant tout, je salue en toi monsieur le maire !
Ton écharpe en sautoir n'est point une chimère,
L'écharpe dit : Pouvoir ! — Le peuple à son aspect
Est à la fois saisi de crainte et de respect.
Moi, ça me fait un peu l'effet d'une ficelle !
Notre maire d'ici se la place à l'aisselle,
A Paris, au contraire, on se la place au cou ;
La ficelle, en ce cas, peut s'appeler licou !

III

Ce mot, que le hasard met au bout de ma plume,
Pourrait être à lui seul l'objet d'un gros volume
Où je dénombrerais — fort instructif sujet,
Les milliers d'attachés au râtelier-budget ;
Où j'enregistrerais tous les polichinelles
Qu'on fit dans tous les temps mouvoir par des ficelles,
Rubans rouges, cordons, galons d'argent et d'or,
Titres et pensions.... et puis que sais-je encor!
Le peuple, le bourgeois, le clergé, la noblesse,
Grands et petits, étant ainsi tenus en laisse,
Je te les montrerais, pour vivre à nos dépens,
Yeux baissés, dos courbés, humiliés, — rampants
En face du Pouvoir ! — mais hors de là, despotes,
Fiers, dédaigneux, osant marcher les têtes hautes,
Et regardant ainsi du haut de leurs talons
Les libres paysans courbés dans les sillons.
. . . .

IV

Je crois en vérité que mon esprit s'égare!...
Je rêve.... tiens, je suis au buffet de la gare
De Paris; — devant moi s'étalent trois couverts...
Nous commandons — à trois — notre dîner en vers;
« Hors-d'œuvres : *Beurre frais, anchois, petites raves ;*
« *Potage printannier !* » — deux garçons sont là, — graves!
L'un te donne un journal — *les Débats ;* à son tour,
L'autre m'offre un crayon et la carte du jour !...

V

O Progrès, ô progrès! — aux citoyens de Sparte
Quand ils voulaient dîner, offrait-on une carte
Où l'on pouvait choisir le menu d'un repas?...

Les mœurs des anciens Grecs ne me séduisent pas.
A leur fameux brouet je préfère une crème,
J'estime leur Solon moins que notre Carême.
Je me disais cela, quand soudain le garçon :
« — Monsieur, avez-vous fait un choix? — J'ai du poisson,
« Un turbot des plus frais » — Vraiment, j'en suis fort aise !
J'écrivis à l'instant : « *Turbot sauce hollandaise,* »
Je notais à la suite un menu si complet,
Qu'il aurait fait honneur à Charles Monselet...
Il me faut dire aussi que tout, jusqu'au fromage,
D'un palais délicat eût mérité l'hommage.

VI

Le nombre trois, à table, est un nombre parfait,
A la condition d'avoir l'esprit bien fait.
Horace — tu le sais, j'aime à suivre ses traces —
Souvent dînait à trois en l'honneur des trois Grâces.
A ces charmants festins présidaient de moitié
L'amour voluptueux et la sainte amitié !...
C'est l'amour fraternel qui présidait au nôtre.

VII

Nous riions un peu fort, causant de chose et d'autre.
Un monsieur qui dînait tout seul, — en nous voyant
Exhaler notre humour sur un ton trop bruyant,
Murmurait : Ces dîneurs se cróient à la guinguette !
Au fait, nous avions l'air de bourgeois en goguette.
Ce monsieur eût été sans doute très-surpris,
S'il eût su que c'était un maire de Paris
Qui riait le plus fort, et que ses deux convives,
Dont le cœur s'épanchait en paroles trop vives,
Savaient être, au besoin, sérieux, composés !...
. . . .
Ce jour-là nous étions à rire disposés.

VIII

Qu'ils soient trois fois bénis, quand le ciel les envoie,
Ces jours d'épanchements et ces heures de joie!...
Et pourquoi, mes amis, oui! pourquoi notre cœur
Fuirait-il ces élans d'ivresse, de bonheur!...
La vie a tant de jours de tristesses et d'ire
Qu'il faut saisir au vol l'instant où l'on peut rire,

IX

Nous causions! — tout à coup, le garçon qui nous sert
S'approche, et doucement — « Que faut-il pour dessert! »
Le dessert ! ! ! à ce mot d'un néfaste présage,
Je sens battre mon cœur et blémir mon visage.
C'est que ce mot vient-là, comme pour m'avertir,
Que bientôt va sonner l'heure où je dois partir,
L'heure où je dois quitter ces deux frères que j'aime,
Cette chair de ma chair, ces deux tiers de moi-même.

X

Pourquoi, quand de s'aimer on est si bien en train,
Vient-on vous rappeler qu'il est l'heure du train?

XI

Le dessert ! ! ! du dîner ce joyeux épilogue
M'attriste; — je voudrais être encore au prologue
Du poëme-festin... aux hors-d'œuvres, — moment
Où l'on ne songe pas encore au dénoûment.

XII

Hélas! ainsi finit le festin de la vie,
Tant que l'âme est encor d'ivresse inassouvie,

Tant que d'illusions nous avons notre part,
Nous voulons oublier le moment du départ.

XIII

Partir par un chemin de fer — mais c'est horrible!
Après un bon dîner pour une âme sensible.

XIV

On est là trois amis, trois frères, tous heureux!...
Bras dessus, bras dessous, on cause. — On est joyeux
De se sentir unis, de se trouver ensemble!...
On oublie un peu l'heure en babillant, — il vous semble
Qu'on ne se doit quitter plus jamais!... Tout à coup
La cloche retentit... — Allons, vite, debout!!!
D'un wagon infernal on ouvre la portière,
La machine se meut... une vapeur altière
S'échappe en glapissant! — et le monstre inhumain
Laisse à peine le temps d'un serrement de main.

XV

Qu'est devenu ce temps où nous pouvions en France
Jusqu'au-delà du Rhin aller en diligence!

XVI

Quoi! ce chemin de fer, dans peu d'instants d'ici,
Va donc nous séparer! — Sans pitié! sans merci...
Il arrache vos mains de ma main fraternelle!
Oh! de notre existence ironie éternelle!...
De l'esprit créateur mystérieux dessein!
Nous avons habité six dans le même sein,
La même chair a fait notre chair. — La même âme
Nous a communiqué son esprit et sa flamme,
Et, — souvenirs remplis d'ineffables douceurs —

Ensemble nous vivions — quatre frères, deux sœurs,
Sous les regards charmés de celle dont la vie
S'était vouée à nous... — et qui nous est ravie. .
A côté de celui dont le cœur fut si bon,
Et qui nous a légué l'honneur avec son nom.

. . . .

Et puis, tout disparaît... plus rien, plus de famille,
Plus de baiser de sœurs, jouant sous la charmille,
Plus de maison!... — Un jour les enfants sont partis
Comme d'un nid d'oiseaux s'envolent les petits
Alors qu'ils ont assez de plumes à leurs ailes !...

XVII

Ah ! combien cette vie a des heures cruelles!!!
De l'heure où nous avons chacun pris notre essor,
Je ne puis sans pleurer me souvenir encor.
Nous ne nous doutions pas, en quittant le rivage,
Qu'il nous faudrait braver la tourmente.., l'orage...
Pour atteindre le port ! — Ainsi les matelots
Se livrent, souriants, aux caprices des flots,
Mais lorsque le navire est battu par les lames,
Des soupirs de regrets s'échappent de leurs âmes!!!

Que de fois nous avons ainsi bien regretté,
Le rivage charmant que nous avons quitté,
Pour nous livrer, joyeux, aux caprices de l'onde,
Dans cet autre océan qu'on appelle le monde!..
Si nous avons toujours évité le danger,
C'est qu'un nom-talisman savait nous protéger.

Heureux, heureux l'enfant à qui son père laisse,
Plus qu'un palais... et plus qu'un titre de noblesse ;
Plus que des monceaux d'or... que des champs spacieux...
Mais un nom respecté — seul trésor précieux!!

Ce trésor, qu'en mourant nous légua notre père,
Nous l'avons su garder! — et si chacun prospère,

Rendons grâce à ce nom, synonyme d'honneur!!!
Un nom dont on est fier... cela porte bonheur,
Cela fait que pouvant marcher la tête haute!..
De loin on voit l'obstacle, et qu'alors on le saute.

XVIII

Ensemble nous vivions!... ne sachant pas qu'un jour
Il nous faudrait partir du tranquille séjour
Où nous avons ouvert nos yeux à la lumière!

XIX

Notre maison n'était rien moins qu'une chaumière.
C'était un gros logis... une ferme.. — Tout près
Se trouvait un jardin encadré de cyprès.
Dans ce jardin rustique aux ombreuses allées,
Que de fleurs, en jouant, nous avons effeuillées!

XX

A côté du jardin était un petit lac
Où nous placions parfois, en manière de bac,
Un pétrin que grand-mère avait mis en réserve!
Un troupeau de canards naviguait de conserve
Avec nous, — quand les flots et les vents étant bons,
De cette nappe d'eau nous cotoyions les joncs!

En face de ce lac, des arbres et des haies
Verdoyaient. — De grands prés encadrés d'oseraies
S'étendaient à l'entour — immense tapis vert
Où les agneaux venaient jouer à ciel ouvert.

XXI

Le grand chemin, ainsi qu'une blanche bordure,
Serpentait tout le long de ces champs de verdure.

Et, — contraste frappant, — des rochers de granit
Où les sombres corbeaux avaient perché leur nid,
Non loin de là dressaient leur tête dénudée!..
Et la cime par nous souvent escaladée
Pour surprendre, en son trou, le carnassier hideux!
Le grand chemin coupait un des rochers en deux.

XXII

Je la revois encore — songeant à ma demeure,
Cette route animée où passaient à toute heure
Piétons et cavaliers, ouvriers et soldats,
Voyageurs de tout rang et de tous les états!...
C'était le grand chemin de Paris à Marseille :

XXIII

Un cliquetis de fouets résonne à mon oreille !
J'entends... J'entends encore le *huo* des rouliers !..
Des charrettes.... J'en vois encore par milliers...
Equipages traînés par des chevaux superbes,
Que la Lorraine — hélas ! — a nourris de ses herbes!
Des mulets du Piémont, avec soin harnachés,
Traînent des chariots, artistement bâchés.
Les lourds fourgons, chargés par les frères Galline,
Du *Pas-de-Lancier* descendent la colline....

XXIV

Je parle de longtemps.... Je crois parler d'hier !
. . . .

En ce temps la vapeur et le chemin de fer
Semblaient devoir rester à l'état de problème,
La vapeur!... mais beaucoup osaient la nier même!..
On allait doucement.. — on arrivait toujours.
Les heures d'à présent... étaient alors des jours!...
Seule, la malle poste était un peu pressée!...

XXV

Comme ces souvenirs sont doux à ma pensée!..
. . . .

Nous allions à l'école un peu loin. — Il fallait
Une heure bien marcher quand le mistral soufflait.
Mais quand nous revenions, perdus dans la poussière,
Que le mistral alors nous poussait par derrière,
En moitié moins de temps on rentrait au logis.
Mère nous attendait, ses deux bras élargis,
Comme pour nous presser à la fois tous les quatre.

XXVI

O mère dans mon cœur le tien semble encor battre!!!
Ton esprit... il est là qui m'appelle et me voit.
Je te retrouve encor sous le modeste toit
De la sainte maison, par tes vertus bénie,
Où tu nous a donné ton âme avec la vie,
Où, quand nous rentrions de l'école — le soir
A table, à ton entour tu nous faisais assoir!...
Et tous nous avions là notre place marquée,
Et chacun recevait une égale becquée!
. . . .

XXVII

Or, notre mère, un soir, nous dit avec émoi :
« Mes enfants, nous voulons et votre père et moi
« Vous mettre cet hiver tous les quatre au collége.
« L'école est loin... souvent il pleut... Parfois il neige...
« Alors vous la manquez !... — vous apprenez très-peu,
« Et nous voulons que vous soyez instruits ; — si Dieu
« Le permet — vous pourrez finir toutes vos classes.
« Etant instruit, on peut trouver de bonnes places,

« Et se créer des jours heureux et fortunés !..
« Mais, restant sous ce toit où vos ayeux sont nés,
« Comme eux vous passerez une obscure existence ;
« Comme eux, pour subvenir à votre subsistance,
« Enfants — il vous faudra travailler votre champ
« Du lever du soleil jusqu'au soleil couchant....
« Vous serez condamnés à cette rude tâche
« De vivre pauvrement — travaillant sans relâche. »

XXVIII

O mères ! savez-vous quel sort vous réservez
A vos enfants — alors que pour eux vous rêvez
Les grandeurs, la fortune et même la science !
Dans votre orgueil ou dans votre inexpérience
Vous leur dites : — « Partez... Allez chercher ailleurs
« Une moins dure vie... et des destins meilleurs ! »
Votre cœur maternel caresse ces chimères,
Ne sachant pas, hélas ! ô malheureuses mères,
Dans quel gouffre sans fonds vous les précipitez
Lorsque, devenus grands, vous leur dites : — « Partez !!! »

. . . .
. . . .

XXIX

Mais — j'avais oublié le sujet de ma lettre.
J'y reviens !... et pourtant je ferais mieux, peut-être,
De m'arrêter ici !... — Car si je te dépeins
Ma tranquille existence à l'ombre de mes pins ;
Si je te dis ce que j'ai de joie en partage
Dans mon humble maison qui n'a qu'un seul étage,
Tu vas être jaloux de ton frère... et combien
Paris te semblera trop bruyant !
Je crois bien
Que tu soupirerais de regrets et d'envie
Si je te le faisais ce tableau de ma vie !...

Oui ! si je te disais les tranquilles plaisirs
Du village — et comment j'y remplis mes loisirs,
Tu regretterais tant les sentiers solitaires,
Les champs pleins de soleil — les bois pleins de mystères,
Que volant à l'express de sept heures du soir
Comme moi tu dirais à ton Paris : — Bonsoir !

CHAPITRE SEPTIÈME

CAUSERIES DU MOIS DE JUIN

(SUITE).

I

Le Blé.

LE BLÉ D'AUTREFOIS. — LE BLÉ D'AUJOURD'HUI

O bon blé, trésor superbe,
Sans mal on peut t'envier ;
Moi je veux chanter la gerbe
Qui remplira mon grenier.

Ce couplet du chant des moissonneurs, je ne puis l'entendre sans songer combien nos villageois sont heureux quand la récolte du blé a été bonne.

Dans nos villages, si la récolte du blé a été mauvaise, si le paysan n'en a pas sa provision pour

l'année... il est triste... presque découragé. Si au contraire il ne craint pas d'être obligé d'acheter son pain.... ou de le mendier... il se croit le plus fortuné des hommes.

Le paysan se résigne à manquer de vin, de pommes de terre même; à ne manger de la viande qu'aux jours de grande fête... mais il ne peut se résigner à manquer de blé.

Heureusement Dieu a voulu que tout ce qui pouvait servir à l'alimentation des hommes fût en abondance sur la terre et que le blé, — cette manne providentielle, — ne devînt jamais d'un prix bien élevé, afin que la charité fût plus facile à ceux qui peuvent en remplir leurs greniers.

Le blé est de toutes les plantes la plus utile à l'humanité; c'est le plus précieux des biens de la terre; des œuvres du Créateur c'est la plus extraordinaire. Le blé ne craint pas les intempéries, presque tous les climats lui sont favorables, on peut le semer dans tous les terrains. Aucune plante ne lui est comparable pour la fécondité.

L'origine du blé se perd dans la nuit des temps; qui sait pendant combien de siècles il a été foulé au pied comme un vil gramen, avant qu'on se soit même douté de son utilité. — Nous voyons les premiers peuples de l'Asie élever des autels à Cérès et à Triptolème, pour leur avoir enseigné l'art de le cultiver.

Le blé a été le premier agent de la civilisation, — après le vin ; — sans le blé même les premières sociétés humaines ne se seraient pas formées.

Quand les hommes vivaient de glands, ils erraient à l'aventure, dans les forêts, et le rejeton du chêne qui leur donnait la nourriture, était l'emblême de leur foi religieuse. — Montesquieu assure qu'en ces temps les hommes se mangeaient encore un peu entre eux, malgré Osiris qui avait tenté d'abolir ce sot usage.

Mais Cérès enseigne aux hommes l'agriculture, alors ils se partagent les terres, les labourent, les sèment.... et le champ de blé autour duquel ils se réunissent, devient bientôt un village.

Linnée avance que le blé croît sans culture en Sibérie, et il en conclut que ce pays a été habité le premier par les hommes.

L'histoire montre suffisamment que les peuples qui n'ont vécu le plus longtemps que de chasse, de pêche, ou de fruits sauvages, sont restés le plus longtemps barbares : tels étaient les anciens *Allemands* qui, comme les Gaulois, n'ont cultivé le blé que fort tard. Telles sont encore certaines tribus sauvages de l'Amérique septentrionale, que les missionnaires n'ont pas encore pu décider à semer du blé.

Nous ignorons quand et comment le blé a été

introduit dans les Gaules, mais le respect que nos pères avaient pour les chênes, permet de conjecturer, qu'habitant les forêts couvertes de ces arbres, leur fruit a dû être longtemps leur seule nourriture, comme elle a dû être aussi celle de la plupart des peuples à leur origine. Ovide, dans ses *Métamorphoses*, prouve que les premiers hommes se nourrissaient de glands.

Nous ignorons également quand et par qui le blé, réduit en farine, a pu servir à l'alimentation sous forme de pain. — L'art de pétrir le pain est encore inconnu chez tous les peuples où la civilisation n'a pas pénétré.

La découverte du levain — due sans doute à une ménagère qui avait laissé aigrir sa pâte — est un nouveau bienfait de Dieu.

Montesquieu nous apprend encore qu'avant la découverte du levain les hommes mangeaient le blé sans préparation, avant de le moudre, « mais que « l'homme observant que ses dents étaient un mou- « lin, sa bouche une huche où le grain broyé se dé- « trempait par la salive, et son estomac un four, il « inventa les moulins, les huches et les fours. »

L'origine des fours est aussi fort ancienne, on en trouve dès le temps d'Abraham ; — ce n'était alors, il est vrai, que des fours portatifs. Le roi David eut des fours à briques dans lesquels, outre l'usage

que leurs noms semblent indiquer, il s'amusait à jeter les Ammonites, — après les avoir sciés en deux ; Dom Calmet — qu'on peut consulter à ce sujet, — ne dit pas si dans ces fours on faisait cuire aussi du pain.

La fécondité du blé est quelque chose de vraiment miraculeux, — d'un seul grain peut naître une seule touffe et de cette touffe peuvent sortir un grand nombre d'épis.

Les anciens, qui semaient dans des terres vierges, obtenaient des résultats qu'on croirait impossibles si, même aujourd'hui, cette fécondité ne tenait quelquefois du prodige.

Pline assure qu'on envoya d'un canton d'Afrique à Auguste un épi où il y avait 400 rejetons attachés à la même racine, et que le gouverneur de Byzance envoya à Néron une touffe où il y avait 360 tuyaux sortis du même grain.

Il ne faut jamais croire Pline sur parole, mais en ceci il n'exagère sans doute pas trop la vérité.

L'Évangile enseigne que les grains de blé, semés dans les bons terrains, en ont produit les uns 100, les autres 60, les autres 30.

De cette fécondité prodigieuse, nous en avons la preuve par les cinq grains de blé trouvés en 1849 en Égypte, dans un tombeau antique, et apportés à M. Drouillard de Morlaix. Suivant un rapport, pré-

senté à l'Académie des sciences en 1857, ces cinq grains de blé avaient traversé les siècles sans perdre leur faculté germinative. Semés en cinq pots de fleurs ils donnèrent chacun une touffe de 1,200 grains. Les expériences continuèrent sur une plus grande échelle. En 1854, 700 grammes de blé, semé à la volée, donnaient 43 kil. ou 61,428 pour 1 et 700 grammes, semés grain à grain, donnaient 220 kil. En 1855 les résultats ne sont pas moins extraordinaires. Le semis à la volée rend 60 pour 1 et le semis grain à grain rend 556,532 pour 1. — Chaque grain formait des touffes ayant jusqu'à 41 tiges. Ces tiges mesuraient de 2^{m} à 2^{m} 50 de haut.

L'histoire de ces 5 grains de blé, datant de l'époque des Pharaon, est un chapitre de plus à ajouter aux curiosités de l'agriculture. L'expérience a prouvé que le blé moderne, qui ne donne que de 7 à 10 pour 1, est pourtant plus avantageux.

Aujourd'hui, dans nos terres fatiguées, si le blé ne multiplie plus comme autrefois, — c'est toujours la récolte qui apporte le plus de bien-être dans les familles des cultivateurs.

Blé de *Blad*, mot celtique qui signifie *moisson*, s'écrivait autrefois BLED.

Je regrette que notre nouvelle orthographe ait supprimé ce D qui figurait si bien l'épi courbé sous son poids.

Merci, bonne Providence,
Merci, Seigneur, de tes dons;
Accorde-nous abondance
De vendange et de moisson.

Ce dernier couplet du chant des moissonneurs réveille mes regrets. Si nous moissonnons encore dans nos villages, hélas! nous ne vendangerons plus!!!

II

Le Phylloxera.

Où sont nos vignes?... Où sont les neiges d'Antan?...

Elles sont allées où vont les espérances perdues, les joies envolées!

Elles n'existent plus!

Ressusciteront-elles un jour, ces pauvres mortes...

En quelques années, les luxuriants coteaux, les riches plaines qui s'étendent depuis le Rhône jusqu'au pied du mont Ventoux, ont vu leurs vignobles frappés par un fléau souterrain qui a nom Phylloxera!!!

Mon village, entre autres, récoltait vingt mille hectolitres de vin, il y a quelques années à peine; il n'en récolte pas cent hectolitres aujourd'hui.

Jamais nos joyeux buveurs — du dimanche — n'auraient pu croire à la rapidité de cette œuvre dévastatrice.

Si ce livre arrive à la postérité — (Ma modestie ne me permet pas d'en douter) — nos descendants, qui sans doute boiront du vin, ne pourront croire qu'il fut un temps où leurs pères ne buvaient plus que de l'eau.

Oui! nos paysans boivent de l'eau aujourd'hui, eux qui, hier encore, ne comptaient pas avec la bouteille.

« Ah! me disait l'autre jour l'un d'eux, qui en est à son dernier tonneau : — Une fois celui-là bu, Dieu peut venir me chercher! »

Il est des calamités que la sagesse humaine ne saurait ni prévoir ni craindre. Comment prévoir et craindre un fléau qui n'a pas de précédent, et qu'on pouvait espérer n'être que momentané, ou circonscrit dans un étroit rayon.

Mais non! le terrible envahisseur a pris des proportions redoutables : il menace la France entière.

C'est dans les terrains dit *Garrigues*, des environs d'Orange, qu'il a pris naissance. Ces terrains, d'où l'on avait arraché les chênes, — chers aux druides, — pour y substituer les arbustes — chers à Bacchus; ces terrains, naguère encore si verdoyants, ne montrent plus maintenant qu'une surface aride, recouverte de cailloux et de squelettes de vignes, — au milieu desquels ne croissent que les herbes parasites et le vil gramen.

Aucune autre culture n'est possible dans ces champs, — comme si Dieu ne les avait créés que pour faire croître l'arbuste précieux qui nous donne le vin.

Et ce vin qui, depuis des siècles, faisait la joie, la force, la fortune.... de nos villageois, — ce vin qui par son bouquet, sa riche couleur, semblait avoir reçu la vie sur les coteaux de *l'Hermitage*..... Ce bon vin ne coulera plus des pressoirs!!! — Et les chants des vendanges cesseront de retentir sur les bords désolés de l'Aigues et de l'Ouvèze.

L'hiver dernier j'écrivais à un ami :

« Le vent du Nord gémit aux vitraux de ma fenêtre, un froid glacial sévit au dehors, la terre est gelée, les travaux des champs sont suspendus!!! Et

je songe avec tristesse à ces nombreux vignerons qui, assis devant le foyer où brûlent les vignes mortes qu'ils ont arrachées naguère, soupirent de douleur et de regret en voyant leur bien-être dans le présent, leur prospérité dans l'avenir, — s'envoler ainsi en fumée.

III

Un bouquet de violettes.

Cette peinture, trop vraie, a jeté du noir dans mon esprit. — Heureusement le facteur apparaît au haut de l'avenue.... je n'ai plus d'yeux que pour lui!

Que m'apporte-t-il?... Il arrive.... Il sourit.... tant mieux! C'est qu'il a pour moi une lettre chérie.... Aussi, c'est la première qu'il me remet avant livres et journaux.

Il avait bien reconnu l'écriture, mon facteur!...

C'était en effet une lettre de ma fille; elle me demandait.... quoi?... un bouquet de violettes!

Je le lui ai envoyé, avec les vers suivants :

Ton innocente fantaisie
Tellement a su me ravir,

Que je veux d'une poésie
En consacrer le souvenir.

Je veux, lorsque tu seras grande,
Qu'il te souvienne en la lisant,
De l'âge heureux où l'on demande
Des violettes pour présent;

De l'âge heureux où le caprice
Est candide comme le cœur;
Où l'on ne connaît qu'un calice,
Le pur calice de la fleur!

Je veux, ma toute bien-aimée,
Qu'en te rappelant le printemps,
Une violette embaumée
Te rappelle ton jeune temps!
. . . .

Dans ce bouquet que je t'adresse,
Reçois avec lui, tour à tour,
Toutes les fleurs de ma tendresse,
Tous les parfums de mon amour.

IV

La vigne.

Les vignes autrefois. — Les vignes aujourd'hui. — La cause de leur mort. — Le remède???

Accordons-leur encore quelques larmes, à nos pauvres vignes qui furent si longtemps la joie... la vie de nos foyers; et que le soleil du printemps,

hélas! ne fera plus reverdir. — C'est quand nos amis ne sont plus, que nous éprouvons le besoin de pleurer sur leur tombe et d'exalter leurs vertus.

La vigne, — comme la liqueur qu'elle produit, — fut toujours regardée comme l'amie de l'homme. Et c'est pourquoi je veux consacrer quelques paroles à cet arbuste glorieux... à cet ami de l'homme — qui, plus encore que le blé, fut un agent primordial de civilisation, et dont l'origine est encore plus ancienne.

Le jour où sur la croûte refroidie de la terre, naquirent les premières plantes; le jour où le soleil, dissipant les ténèbres, leur communiqua sa vertu prolifique, ce jour-là, plus que toutes les autres œuvres verdoyantes de la création, la vigne reçut de Dieu le don de se perpétuer : Voilà pourquoi les anciens en avaient fait le symbole de la fécondité, *uxor tua sicut vitis abundans.*

Les anciens avaient fait aussi de la vigne la représentation de la force. Voilà pourquoi ils donnèrent à cette plante le nom de *vitis.*

La vigne fut regardée par nos premiers pères comme l'arbre de Vie et de Science; ils crurent que l'esprit créateur résidait dans son fruit .. et elle

devint dès lors, pour les hommes, le principal objet de leur culte : En rendant grâce à Dieu de leur avoir donné la vie, ils le remerciaient plus particulièrement de ce qui sert à la conserver.

En ce temps, la vigne ne rampait pas à fleur de terre comme de nos jours ; l'art du cultivateur ne l'avait point encore soumise à ses lois. Elle s'élevait majestueuse, au-dessus des autres arbres, tantôt en grimpant sur leurs branches, comme pour leur disputer le soleil; tantôt en formant un arbre elle-même, et alors elle devenait démesurément grosse. Je pourrais citer, en témoignage de cette assertion, ce que rapportent divers historiens, de statues, de colonnes, d'escaliers, enfin de mille objet d'art formés d'un seul pied de vigne. Les raisins également acquéraient autrefois une grosseur extraordinaire. Nous en avons la preuve par ceux de la terre promise que les envoyés de Josué portaient si péniblement.

Heureuse époque où la végétation prime-sautière accomplissait ces merveilles. Aujourd'hui la terre n'enfante plus d'arbres géants (1).

(1) Toutes les choses de la nature subissent une dégénérescence progressive, après un certain nombre de transformations décroissantes. Nous retrouvons souvent des débris de plantes et d'arbres,

La culture de la vigne remonte aux premières époques de la création. Législateurs, poètes, historiens de l'antiquité en ont fait l'objet de leurs recherches et de leurs méditations. Les peintres des hypogées égyptiens offrent la fréquente représentation de tonnelles et de pressoirs. La Bible montre Noé plantant la vigne, à peine sorti de l'arche, et Moïse s'applique à donner aux Hébreux des lois spéciales pour l'époque des vendanges et la préparation du vin, dont il ordonne des libations.

Le législateur des Hébreux s'appliqua particulièrement à réglementer les plantations et la culture de cet arbuste providentiel : *Vie*, *Joie* et *Force* du genre humain !

Les vendanges avaient été par lui ainsi réglées :

On ne pouvait cueillir les raisins avant la quatrième année. — Jusqu'alors ils étaient déclarés impurs.

Les vignobles étaient considérés comme des champs sacrés ; il était expressément défendu d'y planter aucun arbre, d'y semer aucun grain...

Ceux qui les cultivaient, jouissaient de toutes sortes de prérogatives et de priviléges ; ils étaient même exempts du service militaire... Mais, — ils

que leur forme et leur grosseur ne permettent pas de faire rentrer dans les habitudes des plantes et des arbres contemporains. La vigne a subi cette loi éternelle de la dégénérescence. A. R.

étaient tenus de travailler leur vigne avec le plus grand soin, sous peine de l'amende, du fouet et de la prison !

On ne plantait pas la vigne indistinctement dans toutes les terres.

La vigne était, de par la loi, exclue de certains terrains réservés pour la culture du blé.

Le choix des cépages était réglé par la loi.

Je vous entends me dire :

« Vous parlez avec le sérieux d'un historien convaincu ! »

Je suis convaincu d'une chose, c'est que l'appât du bénéfice et le désir du rendement à courte échéance, sont la seule cause de la maladie de la vigne, de sa mort!... en un mot du PHYLLOXERA VASTATRIX.

Pardonnez-moi d'accoupler et de prononcer ces deux mots Gréco-Latins, qui raisonnent si mal à l'oreille, dans une causerie du printemps, où ne devraient entrer que des tableaux gracieux... des mots riants!...

Mais il faut bien que nous en fassions notre coulpe, puisque c'est bien nous-mêmes qui, en abusant de leur fécondité, avons creusé la tombe de nos pauvres mortes ! ! !

. . . .

Ne cherchez pas ailleurs le *Phylloxera vastatrix*, ô empiriques qui, aujourd'hui, voudriez combattre les effets du fléau, sans vous rendre compte des causes qui l'ont fait naître.

LA CAUSE DU FLÉAU

La voici. Je dirai ensuite le seul remède.

Dans nos villages, — comme dans toute la Provence et le Languedoc, — nous avons planté la vigne indistinctement dans tous les terrains : ceux qui produisaient le plus était les préférés, et cela sans nous préoccuper si le vin serait bon ou mauvais!... Qu'importe... il fallait viser, avant tout, au *bénéfice*.

Nous nous sommes appliqués à choisir les cépages qui produisent le plus de raisins, et le plus tôt, — sans nous préoccuper de savoir s'ils convenaient à la nature de notre terrain... Qu'importe... il fallait viser, avant tout, à un prompt rendement et à la *quantité*.

Nous avons taillé notre vigne, châque année, toujours avec cette seule préoccupation : — Récolter beaucoup et vite!!!

Nous avons donc voulu que la vigne nous donnât plus qu'elle ne pouvait donner! — A force de la faire produire, nous l'avons épuisée! — Plantée

dans un sol qui lui était contraire, elle est devenue malade... et des vers rongeurs sont nés sur ses racines atrophiées par l'excès de production. — Peu à peu la maladie s'est étendue... s'est propagée;... les vers ont accompli leur œuvre destructrice, et la mortalité est devenue générale.

Oui ! je le redis : — On a planté les vignes au hasard ! sans se préoccuper des questions de terrains! de climat! de cépage! — Une fois les plantations faites, on les a abandonnées à elles-mêmes!...

Le *Phylloxera* n'a pas d'autre cause.

C'est donc nous-mêmes qui avons été les auteurs de votre mort, ô nos vignes tant regrettées... c'est notre amour du lucre qui nous a fait oublier ce précepte de nos pères : *il ne faut pas forcer la nature!*

Et maintenant :

LE REMÈDE

Il est bien simple! — Il faut amender nos terres, ne plus planter la vigne indistinctement dans tous les terrains, étudier le sol, le sous-sol, le mode de plantation et de culture qui conviennent le mieux à la contrée où l'on habite. Nos vignes encore vivantes, il faut les reconstituer au moyen d'engrais

énergiques. Il faut surtout régler le choix des cépages : — il faut, en un mot, revenir à l'ancienne loi de Moïse! . . . .

. . . .

Et maintenant dites que je suis un causeur paradoxal, utopiste, fantaisiste... Mais avouez pourtant qu'il y a quelque chose à faire dans l'ordre d'idées que je présente.

V

Les médecins de la vigne.

Le 11 juillet 1869, — j'eus l'honneur de recevoir, dans mon village, la commission nommée par la société des agriculteurs de France pour venir étudier la nouvelle maladie de la vigne, — qui alors ne les avait pas encore toutes dévorées. Cette commission était présidée par M. le vicomte de la Loyère, — un Bourguignon très-accort, ma foi, et qui aurait dû guérir nos vignes rien qu'avec son franc sourire. — Cette commission était composée de personnages fort distingués : MM. L. Vialla, Gaston Bazille, docteur J. Cazalis, comte de Vergne, Henri Marès, Lichtenstein, de Parceval, Planchon, Sahut, baron Thénard.

Vers les huit heures du matin, — après une légère collation, — la docte commission se mettait en campagne.

Comme elles durent tressaillir d'espoir, sur leur lit de cailloux, nos pauvres malades, en se voyant entourées par ces illustres représentants de la viticulture française, parmi lesquels se trouvaient des docteurs de la faculté viticole de Montpellier.

Ces messieurs, en reconnaissance sans doute de mon hospitalité villageoise, avaient bien voulu commencer leur inspection par ma vigne.

Oh! comme mon cœur tressaillait aussi d'espérance!! Qui sait, me disais-je, s'ils ne l'empêcheront pas de mourir?... La science ne nous a-t-elle pas habitué aux miracles!!!

Un cep est arraché. M. Lichtenstein y braque sa loupe. — Ils sont prêts à pondre, observe l'éminent enthomologiste. Regardez, me dit-il en me présentant son instrument d'optique.

Je regarde... et je vois, en effet, un amas de ces horribles vers jaunes, tous gonflés comme des vers à soie qui vont faire leur cocon.

Pendant ce temps M. le baron Thénard — ce causeur intrépide qui ne doute de rien — nous assure que la chimie trouvera très-facilement un procédé pour détruire ce hideux insecte, et il propose déjà le sulfure de carbone. M. Marès soutient, en apôtre

convaincu, que le soufre est le seul remède à pouvoir employer efficacement... Jacques Valserres, — un journaliste de Paris adjoint à la commission à titre de reporter, — consulte sa montre... « Bon, me dis-je, la consultation commence !... »

J'étais tout yeux et tout oreilles.

Tout le monde prenait des notes...

— Bon, me dis-je encore, ils rédigent une ordonnance !...

Tout à coup une voix :

— Messieurs, dépêchons-nous, on nous attend à midi pour déjeuner à Violès.

— Et il va être bientôt onze heures, observe M. Valserres, en consultant de nouveau sa montre... et de ce ton brusque qui lui est familier, et que ne saurait réprimer un estomac impatient. . . .

. . . .

Quelques instants après je me trouvai seul au milieu de ma vigne; les doctes délégués de la société des agriculteurs de France avaient disparu — comme une de ces visions qui, une fois évanouies, semblent ne jamais avoir été une réalité.

Quand je rentrai dans mon village, les paysans qui m'attendaient, anxieux, vinrent me trouver.

— Hé bien! comment les ont-ils trouvées?... les guériront-ils?...

— Je n'en sais rien, leur répondis-je.

— Quels remèdes ont-ils ordonnés?...

— Aucun!... Tous ont écrit une ordonnance, mais nul ne me l'a laissée.

Depuis cette visite mémorable, la plupart de ces médecins de la vigne ont publié leur diagnostic... indiqué leur remède... mais alors nos pauvres malades étaient toutes mortes!!!

Les cultivateurs de mon village ne les remercient pas moins de leur consultation *in extremis* (1)...

Revivront-elles jamais nos vignes tant regrettées?

Le fléau envahira-t-il tous les vignobles de la terre?...

Hélas! si cet arbuste disparaissait du monde... le monde serait pris d'un mortel ennui et il serait à craindre que les hommes, qui périrent un jour par excès d'eau, ne périssent par le manque de vin.

(1) Depuis lors sont venus les empiriques de la vigne. Ceux-là, du *Phylloxera* se sont fait une réclame; nos coteaux en deuil leur ont servi de tribune. Que de noms inconnus naguère, et qui, grâce

Aujourd'hui notre pays est encore — de tous les pays du monde — celui qui possède les plus riches et les plus nombreux vignobles. Mais prenons-y garde, un ennemi aussi redoutable que les barbares du Nord nous menace, et, si nous n'arrêtons pas sa marche envahissante, c'en est fait de la France vinicole... — toutes les vignes auront le sort de nos pauvres mortes !!!

VI

Un congrès viticole à Beaune.

Le 8 novembre 1869, les délégués de la Société des agriculteurs de France, que j'avais eu l'honneur de recevoir dans mon village, je les retrouvai tous à Beaune à l'occasion d'un congrès viticole présidé par M. Drouin de L'Huys. C'est dans le théâtre même de la ville que se tenaient les assises de cette assemblée où les grands vins de la Bourgogne étaient représentés par leurs tuteurs et leurs pères : les vignerons et les négociants.

à ce *phylloxera* providentiel pour leur popularité, sont aujourd'hui imprimés, en majuscules, dans brochures et journaux. Ils se sont posés en savants et en praticiens ; ils ont inventé des remèdes et vendu des insecticides : ils ont pipé nos gros sous....

Ceux-là, les cultivateurs de nos villages ne les remercient point.

A. R.

Bacchus ne pouvait recevoir les honneurs... humains dans un temple plus digne de lui, puisque, chez les anciens, c'est dans les théâtres qu'on célébrait son culte.

Comme ils durent tressaillir d'ivresse, dans leurs caveaux souterrains, les *Volnay*, les *Pomard*, les *Chambertin*, les *Richebourg*, les *Corton* et tous ces nobles vins, qui ne sortent de leur obscurité que pour trôner en souverains sur les tables délicates... et comme ils durent être fiers de voir venir à eux l'élite de notre viticulture !

Le vin de Bourgogne, qui reçut ses premières lettres de noblesse sous Louis XIV, l'histoire enseigne que bien plus anciennement ses mérites avaient été reconnus.

Pétrarque — dont la Provence vient de célébrer le cinquième centenaire — dit que lors du fameux schisme d'Occident (1378 à 1429) Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, s'étant rendu à Avignon pour engager l'anti-pape Benoît XIII à se démettre de la tiare, le noble duc, en ambassadeur habile, comprit que pour gagner le pape à l'orthodoxie il fallait d'abord gagner les cardinaux. Le vin de la Côte-d'Or lui sembla le meilleur moyen de persuasion. A cet

effet, il fit présent aux cardinaux Albane et Viviers de vingt queues de vin de Beaune. Les autres personnages de la cour papale ne furent pas oubliés; tous purent juger des vertus du vin de Bourgogne.

Pétrarque — que les *félibres* d'Avignon placent un peu trop facilement au ciel en compagnie de sa belle Laure — impute très-irrévérencieusement à ce vin l'obstination des cardinaux à soutenir Benoît, et à refuser de quitter Avignon pour Rome, « les « cardinaux ne voulant plus retourner à Rome parce « qu'en Italie, il n'y a point de vin de Beaune, et ne « croyant pas pouvoir mener une vie heureuse sans « cette liqueur, qu'ils regardent comme un cin- « quième élément. »

En ce temps-là les ducs de Bourgogne se qualifiaient de seigneurs *immédiats* des meilleurs vins de la chrétienté ; ils prenaient le titre de : *Princes des bons vins.*

Les heureux possesseurs des grands crus de la Bourgogne — les princes et les moines, — étaient si jaloux de la réputation de leurs vignobles, que par un édit il fut ordonné d'arracher, sous peine de 60 livres d'amende pour chaque pied conservé, « le « très-mauvais et déloyau *Gamai*, comme déshono- « rant la côte où notre saint-père le pape et mon- « sieur le roi » avaient coutume de s'approvisionner.

Grâce à Dieu les vins de la Côte-d'Or ne sont plus

aujourd'hui le partage exclusif des monarques et des prélats; le plus simple bourgeois les voit figurer à sa table, et les vignes de *Gamai* peuvent croître librement à côté de celles qui donnent le chambertin.

Les ceps nobles et les ceps vilains ont les mêmes droits au soleil.

Il faut lire, dans les journaux du temps, le compte-rendu des séances du congrès viticole de Beaune en 1869; toutes les questions qui se rattachent à la vigne et aux vins y furent traitées *ex professo*.

M. Drouin de l'Huys avait donné le ton par un discours plein d'humour et d'érudition. « Bacchus est « au milieu de nous, — dit l'ancien ministre de l'a« griculture, — et l'on ne voit dans cette assemblée « que des signes de mutuelle bienveillance et de « franche cordialité. »

On ne pourrait pas mieux dire.

La patrie de Monge s'était appliquée à recevoir ses hôtes grandement et gracieusement. Tous les invités du congrès avaient été répartis dans les meilleures maisons de la ville et des pays avoisinants. Je suis certain que tous ont gardé, comme moi, un souvenir reconnaissant de l'hospitalité bourguignonne. J'ai sous les yeux ce que je pour-

rais appeler mon *billet de logement :* il porte le nom de M. Auguste Girod, négociant en vins à Beaune. Et je me plais à témoigner ici à cette excellente famille toute ma gratitude pour sa bonne et franche hospitalité.

A la suite de plusieurs séances — où les meilleures choses sur le vin et la vigne avaient été dites par des orateurs du cru — un banquet de plus de 300 couverts, servi par les deux célèbres entrepreneurs culinaires, Potel et Chabot de Paris, réunissait les invités du congrès.

La carte des vins était mirifique, tous les crus de la Bourgogne y figuraient... On tendait le verre... et un garçon en habit noir s'empressait de vous le remplir. On n'avait que l'embarras du choix. Faut-il le dire?.. le vin ne répondait pas toujours à l'étiquette. Je lis dans mes notes : Volnay 1865, *encore sucré*. Clos de Vougeot 1864, *pas bon comme Vougeot*. Richebourg 1855, *très-bon*. Chambertin, sans date, *pas bon*, etc., etc.

Tandis que je buvais, avec l'attention, la gravité d'un gourmet, je remarquai mon vis-à-vis de table qui, chaque fois que je portais mon verre à la bouche, portait ses yeux sur moi, il suivait tous mes

mouvements et, volontiers, il aurait tendu le cou pour lire les notes que je prenais sur une liste des vins.

— Voilà un monsieur pour le moins très-intrigué, pensai-je.

Le moment des toasts arrive, et alors je puis me convaincre que Plutarque a bien raison quand il dit : « Le vin délie la langue. »

Vingt toasts étaient inscrits, mais, comme toutes les langues étaient déliées, au sixième toast on ne s'entendait plus. Il en resta quatorze au fond des bouteilles, parmi lesquels mon toast

AUX AGRICULTEURS, HÉROS DE LA PAIX.

Quel sujet, aujourd'hui, dans Beaune nous rassemble?
Pourquoi tous ces apprêts... et pourquoi ce festin?
Est-ce pour des héros sous qui la terre tremble
Qu'ici nous remplissons notre verre de vin!

Oh! non, non! — Nos héros ne font trembler personne,
Avec leurs bras armés de la serpe ou du soc;
Quand pour eux, le matin, l'heure du combat sonne,
Ils ne sont réveillés que par les chants du coq.

Ces héros de la paix, Messieurs, sont les plus dignes
De recevoir ici nos acclamations!
Gloire aux agriculteurs!... Je bois à l'union
Et des semeurs de blés... et des planteurs de vignes.

Au moment de nous séparer, mon vis-à-vis de table s'approche et me dit :

« Je vous ai observé, monsieur, et j'ai cru comprendre que vous dégustiez plus que vous ne buviez...

— En effet, j'ai voulu faire une étude sur vos vins de Bourgogne...

— Et quelle est votre appréciation ?

— Mais.... monsieur, je ne sais trop si je dois vous répondre franchement.

— Franchement !... je suis M. X... négociant en vins.

A ce nom d'une des maisons les plus justement renommées pour ses bonnes caves, pleines de grands vins, je m'inclinai respectueusement.

— Hé bien ! monsieur, répondis-je franchement... j'ai trouvé vos vins, en général, inférieurs à leur haute réputation. »

Un sourire effleura les lèvres de M. X...

— Ne jugez pas nos vins, me dit-il, par ceux offerts à une table composée de palais si divers... que de palais profanes dans ce nombre !.. Nos véritables grands vins, nous ne les offrons qu'à ceux dont nous connaissons la délicatesse de goût... Faites-moi le plaisir d'accepter à dîner chez moi, demain, et vous pourrez alors juger nos vins par comparaison. .

. . . .

Au XVII[e] siècle une dispute s'engagea entre les Bourguignons et les Champenois, sur la prééminence de leurs vignobles, et, en 1665, la cour de Paris adjugea la palme au vin de Beaune...

Si un congrès vinicole se tenait aujourd'hui, sur la prééminence de nos grands vins de France, et que je fusse appelé à juger, je donnerais:

Au vin de Bordeaux une violette d'or,

Au vin de Bourgogne un rubis,

Et la palme au vin de Champagne.

HISTOIRE

DE LA

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DONNÉE LE 21 AOUT 1869,

DANS LE THÉATRE ANTIQUE D'ORANGE

SUIVIE DE

CAUSERIES HISTORIQUES ET ANECDOTIQUES

I

Où il est parlé de Thespis, — de Solon, — de Thémistocle, — des théâtres antiques grecs et romains en général et de celui d'Orange en particulier.

Qui ne sait que l'art théâtral a pris naissance à l'époque des vendanges, dans un petit village de l'Attique; que les premiers acteurs jouaient le visage barbouillé de lie, et que les premiers chants lyriques furent composés en l'honneur de Bacchus!

Aussi, je ne puis voir, dans les fêtes votives de nos villages, ces théâtres en plein vent, élevés sur la place publique, sans me remémorer l'histoire de Thespis.

Un jour — 536 ans avant J.-C., dit la grave histoire, — dans un petit village de l'Attique appelé Icarie, des vendangeurs, le visage barbouillé de lie, chantaient en chœur les louanges du dieu du vin.

C'est dans un cabaret du lieu que la troupe bachique célébrait ainsi le divin Bacchus. — Ce qui prouve que les cafés chantants sont, — comme tant d'autres choses modernes, — renouvelés des Grecs.

Tout à coup un acteur, déguisé en Silène, et tout aussi barbouillé de lie que les vendangeurs, monte sur une table et se met à former un espèce de dialogue avec le chœur.

En ce moment, un jeune villageois buvait tranquillement sa bouteille, assis à une table voisine : — C'était Thespis, un acteur aussi, mais en disponibilité ce jour-là, semble-t-il.

Or, Thespis fut surpris de l'effet dramatique produit par le chant accompagné de paroles. L'idée lui vint alors d'un personnage, dont le récit soutiendrait l'attention de l'auditoire.

Cette idée, le jeune Icarien la mûrit quelque temps dans son imagination inventive, puis il la met à exécution. — Il compose plusieurs poëmes dans le genre qu'il a conçu, s'adjoint une troupe d'acteurs, dresse un tréteau sur la place publique de son village, et donne des représentations.

Le succès couronna les espérances de l'inventeur. Pendant quelque temps il parcourut la province, mais bientôt la province ne suffit plus à son ambition.

Un beau jour, le déjà illustre Thespis dit adieu à ses admirateurs de l'Attique et s'en alla bravement à Athènes, — en ce temps-là le Paris de la Grèce!

A peine arrivé dans la ville des Sept-Sages, l'ingénieux comédien s'empresse de monter son théâtre de planches et de jouer ses pièces d'un nouveau genre.

Tout Athènes voulut le voir et assister à ses représentations. Solon lui-même, le sage Solon, eut un jour cette curiosité.

Hélas ! mal en arriva à Thespis. La pièce finie, le philosophe le fait appeler :

« N'as-tu pas honte, lui dit-il, de mentir ainsi publiquement?

— Il n'y a pas de honte à pareil jeu, répartit l'acteur.

— Il y en a, fit Solon, en le menaçant de son bâton, — chante tant que tu voudras, cela est

agréable à Bacchus et aux autres dieux, mais tu démoralises le peuple par les vers mensongers que récitent tes héros.

Que pouvait répondre Thespis à ce sévère législateur qui, pour appuyer ses arguments, avait un bâton à la main?

Le même jour, un décret du Sénat le bannissait d'Athènes, et l'inventeur du théâtre retournait poursuivre son œuvre lyrique dans les bourgs et les villages de l'Attique.

La renommée de ce Molière des temps anciens ne tarda pas à s'étendre jusqu'en Italie, et en peu de temps toutes les villes, grecques et romaines, eurent leur théâtre.

Ces théâtres, presque toujours dédiés à Bacchus, ne furent d'abord faits qu'en planches; on les fit plus tard en gros bois; enfin on les construisit en pierres.

Les théâtres devinrent alors, avec les temples, les principaux édifices publics. — Les jeux scéniques ne consistaient pas seulement en divertissements, mais ils faisaient presque toujours partie du culte.

Le premier théâtre en pierres de taille qu'il y ait eu à Rome, date du second consulat de Pompée.

Aujourd'hui, le palais Orsini en occupe l'emplacement. Les consuls ne virent pas d'un bon œil ce premier monument construit avec la solidité d'un temple. Pour se les rendre favorables, et sans doute aussi pour plaire aux dames.., Pompée y fit faire une chapelle consacrée à Vénus!

C'est à partir de cette époque que nous voyons s'élever à Rome, et dans plusieurs villes de l'empire, ces théâtres grandioses dont les débris font encore notre admiration.

Dès lors, tous les raffinements du luxe concourent à embellir ces édifices, où l'art le plus délicat répand ses richesses à profusion. La scène, recouverte de marbre, est entourée de colonnes, magnifiquement sculptées, et son pourtour et tout ce qui s'y rapporte doit être doré — de par l'ordre du divin Néron.

De ces magnifiques monuments romains — le théâtre antique d'Orange est le seul encore debout.

Il est debout ce monument colossal; le temps semble avoir été impuissant à le réduire en poussière.

Si ses décorations sont effacées, ses marbres mutilés, ses colonnes brisées, ses ciselures ébréchées;

si ses corniches gracieuses ne présentent plus que d'informes dentelures; si ses niches sont veuves de leurs statues; si, en un mot, la vie a disparu de ce corps, que l'art le plus pur avait orné de tant de magnificence, le Colosse n'est pas moins resté debout comme un athlète indompté.

Lorsque je visitai ce théâtre antique pour la première fois, — il y a longtemps de cela, — je me demandai, en le voyant si bien conservé, s'il ne serait pas possible de l'approprier à l'art moderne... Mais quand le *cicerone* qui m'accompagnait, m'eut fait juger, en me récitant une tirade dramatique, combien les règles de l'acoustique y étaient bien observées et quels effets de voix surprenants on y obtenait, je fus rempli d'enthousiasme !...

« Quel magnifique spectacle, me dis-je, si une troupe du Grand-Opéra venait donner des représentations sur cette scène; si les vers de Corneille et de Ponsard retentissaient dans cette enceinte où les poètes grecs et latins furent jadis acclamés ! »

Cette réflexion, presque chimérique, je la faisais ensuite chaque fois que je passais devant ce théâtre. Si bien que j'avais fini par croire à mon rêve... mais sans espérer cependant qu'il pût se réaliser.

II

Comme quoi l'enthousiasme artistique, en empêchant de raisonner, pouvait être la cause d'une grande déception.

Il y avait en ce temps-là, à Orange, une société d'agriculture dont j'avais l'honneur d'être membre, et parmi les membres de cette société un homme aussi enthousiaste que moi pour tout ce qui se rattache aux choses de l'art, — M. Félix Ripert.

Mon estimable confrère caressait aussi l'idée d'une représentation dans l'antique théâtre romain.

« Nul mieux que vous, lui avais-je dit souvent, ne peut coopérer à la réalisation de cette idée. »

Un jour donc, — au moment ou plus que jamais cette pensée m'obsédait, — M. Ripert m'aborde en me disant :

« Nous devrions donner une représentation dans notre théâtre Romain !

— Quelle représentation?...

— Oh ! soyez tranquille, pas de course de taureaux.

— Quoi alors?...

— Un opéra ou une tragédie, ou un drame lyrique... mais enfin quelque chose digne de notre théâtre.

Mon confrère de la Société d'agriculture m'avait dit cela avec tant de simplicité, unie à tant de conviction, que je ne doutai pas qu'il eût, comme moi, la ferme volonté de coopérer à la réalisation de ce projet.

— Bravo, m'écriai-je, vous émettez là, vous le savez, une idée qui depuis bien des années me trotte dans l'esprit. Appeler toutes nos populations du Midi à une fête de l'esprit et des arts, dans le seul théâtre Romain qui soit encore debout au monde, ce serait une représentation unique dans les fastes du théâtre moderne... Oui! donnons cette représentation!!!

En ce moment, ni l'un ni l'autre, nous ne voyions pas la moindre difficulté à surmonter.

L'enthousiasme artistique nous empêchait de raisonner.

— J'ai calculé, me dit M. Ripert, que nous pourrions rétablir les gradins pour recevoir dix mille spectateurs;.. outre cela nous pouvons avoir des tribunes au-dessus des gradins pour plus de cinq mille encore... Seulement il faudra beaucoup de publicité.

— Je m'en charge, répondis-je de plus en plus enthousiasmé... Je battrai la grosse caisse dans les journaux... et je composerai une pièce pour la circonstance.

— Nous pouvons compter sur le concours de notre Société d'agriculture et de notre municipalité.

— J'espère que le ministre des Beaux-Arts nous accordera une subvention.

— Nous pourrons écrire aux administrateurs du chemin de fer qui ne nous refuseront pas quelques billets de banque, en échange des bénéfices que nous donnerons à la compagnie.

— Nous écrirons à M. Nogent Saint-Laurens pour qu'il engage le directeur de l'Opéra, M. Perrin, à laisser venir son premier ténor, Villaret.

— J'écrirai à Emmanuel Gonzalès, pour qu'il nous fasse avoir une réclame dans les nombreux journaux de la Société des gens de lettres, car il nous faut convier le monde entier à cette solennité artistique sans précédent!

Et voilà comment, dans notre enthousiasme, nous croyions déjà à la réalisation d'une entreprise qu'un peu de réflexion nous eût montrée impossible. Mais il ne faut pas toujours trop réfléchir.

Nous nous séparâmes sous le charme de notre chimère.

Malgré les sceptiques qui cherchaient à nous faire renoncer à cette représentation, malgré les augures qui nous prédisaient les déceptions les plus écœurantes. — Nous résolûmes de la donner!

Notre première démarche fut de soumettre notre idée à la Société d'agriculture qui s'y associa, — malgré son peu de foi dans la réussite, — en nous

adjoignant trois de ses membres qui n'eurent pas une foi plus robuste, — puisque deux d'entre eux, en voyant les difficultés qui allaient surgir, ou ne croyant pas la chose possible, se récusèrent prudemment. Le troisième, tout aussi prudent... s'en alla prendre les eaux!...

Nous restâmes donc seuls... Mais nous avions derrière nous et à côté de nous, pour nous encourager et nous soutenir, les sympathies de toute la population.

Nous nous mîmes, de suite, résolûment à l'œuvre!

Bientôt de nombreux ouvriers déblayaient l'enceinte du monument des tas de ruines qui l'obstruaient. Le sol était nivelé, la place des gradins découverte. C'était merveille! Volontiers nous eussions mis la main aux brouettes. L'antique monument renaissait sous le pic et la pelle.

Déjà les échos du Mont-Ventoux avaient retenti du bruit de cette représentation, et les commentaires avaient fait leur cours. On se disait les noms des célébrités artistiques qui devaient y prendre part. Trois artistes étaient particulièrement cités : Mlle Wertheimber du théâtre Lyrique, Villaret du grand Opéra, Bataille de l'Opéra-Comique.

On savait que le spectacle devait se composer de *Joseph*, drame lyrique de Méhul, de *Roméo et Juliette*, et des *Triomphateurs*, composés pour la circonstance. La représentation était annoncée pour le 21 août, époque du concours régional d'agriculture qui devait se tenir à Orange. Or nous étions déjà au milieu du mois de juillet; et ni Villaret, ni Bataille, ni Mlle Wertheimber n'avaient encore promis leur participation.

Un matin, je vois arriver chez moi M. Ripert, l'air un peu triste!

— J'ai bien peur que nous ne réussissions pas, me dit-il, M. Nogent Saint-Laurens ne m'a pas répondu... je crains que Villaret ne veuille pas venir ou que M. Perrin ne s'y oppose.

— Et Bataille?... et Mlle Wertheimber?...

— Rien n'est encore conclu... ils hésitent...

— Mais alors c'est le ridicule qui nous attend!

— On m'écrit que Berthelier viendrait... si nous voulions.

— Berthelier, m'écriai-je, indigné! — Quoi, après avoir rêvé la grande tragédie, le grand Opéra, le grand drame Lyrique, en un mot la glorification de nos chefs-d'œuvre, nous tomberions aux parades,

de la foire... Giraffier et Patachon donneraient la réponse à Arlequin... notre *Scena* antique deviendrait le tréteau de Thespis... et le bâton de Polichinelle serait le dénoûment de notre entreprise!..

— On nous propose également le corps de ballet du grand théâtre de Lyon.

— Et nous approuverions cette autre insulte à notre monument, nous les hommes de goût, artistes par l'âme et l'esprit... Et vous y souscririez, vous... m'écriais-je.

— Pas plus que vous, répondit M. Ripert qui avait peut-être voulu ainsi bien s'assurer de mon sentiment. — Je suis décidé aussi à ne pas éviter un ridicule en tombant dans un ridicule plus grand encore... Mieux vaut sacrifier les frais déjà faits et renoncer à la représentation, que de déshonorer le monument.

— Oui! ne soyons pas les barbares de l'art!...

— Messieurs, interrompit une dame qui assistait à notre conversation, vous avez un moyen pour organiser votre représentation.

— Lequel, madame?

— C'est de partir immédiatement pour Paris... vous savez ce vieux proverbe de notre Provence : *qu voou va, qu voou pas mando* (1). Jusqu'à présent vous n'avez fait qu'envoyer, maintenant allez!...

1. Qui veut va, qui ne veut pas envoie.

— C'est précisément pour vous faire cette proposition que je suis ici, objecta mon collaborateur.

— Hé bien! partons aujourd'hui, dis-je.

Cette entrevue avait lieu dans la matinée du 20 juillet.

Le même jour, par un train express, nous partions pour Paris.

III

La course au ténor.

Le 21 juillet, vers sept heures du matin, nous descendions à l'hôtel de la Croix de Malte, rue Richelieu, et peu d'instants après nous nous mettions en campagne.

C'est une véritable course au ténor que nous allions entreprendre, ainsi qu'on va le voir.

Nous n'avions certes pas de temps à perdre, et, à défaut du pensionnaire de M. Perrin, il nous fallait trouver à tout prix un premier ténor de grand opéra.

Notre première visite fut donc, naturellement,

CHEZ VILLARET,

car c'est lui qui, le premier, avait été mis en cause

et qui, en sa qualité de Méridional, excitait le plus la curiosité.

M. Villaret nous reçut on ne peut plus amicalement — comme des compatriotes du reste. — Nous lui contâmes de suite nos angoisses, et la déconvenue qui nous attendait s'il ne venait pas chanter *Joseph*, ou tout au moins un morceau de son répertoire.

Nous lui promîmes qu'il serait acclamé, dans notre théâtre antique, comme jamais triomphateur romain ne l'a été. Nous lui parlâmes des nombreux amis qu'il avait à Avignon et à Orange et qui le reverraient avec bonheur. Bref nous lui fîmes valoir — outre un bon chiffre — tout ce qui peut flatter et séduire un artiste : un grand succès certain!

« Je croyais pouvoir aller à Orange, sans difficulté, nous répondit le ténor, j'en étais très-heureux, ainsi que je l'ai témoigné à M. Nogent Saint-Laurens qui m'en a parlé de votre part, mais il se présente des empêchements indépendants de ma volonté... et je ne puis rien promettre sans l'assentiment de M. Perrin, mon directeur. S'il y consent, je serai très-heureux d'aller chanter dans votre théâtre antique.

— Pourquoi n'y consentirait-il pas?..

— Parce qu'il a peur de compromettre ma réputation de chanteur sur une scène en plein vent.

— Mais vous... vous savez bien le contraire; vous

connaissez notre théâtre ; vous vous êtes, dans le temps, rendu compte des effets admirables que la voix y produit...

— Voyez M. Perrin, je ne puis rien sans sa permission. — S'il y consent j'irai... — Je vous l'assure de nouveau.

Sur cette assurance, qui ne nous donna pas grand espoir, nous primes congé de l'artiste.

Ce fut notre première déception.

Nos tribulations n'étaient pas finies.

O mon cher lecteur! si vous êtes soucieux de votre repos d'esprit et de corps, ne succombez jamais à la tentation d'organiser une représentation théâtrale dans le seul but de faire de l'art pour l'art.

Ce sera la morale de cette histoire.

A peine sorti de chez Villaret nous courions

CHEZ BATAILLE,

Le bien renommé chanteur de l'Opéra-Comique.

Il nous avait fallu monter quelque chose comme dix étages pour arriver jusqu'à cet artiste. — Les propriétaires de Paris appellent cela un cinquième!!!

Une domestique nous ouvre.

— M. Bataille?

— C'est ici, messieurs.

Nous entendions un bruit d'assiettes et de voix.

— Il est à déjeuner, sans doute, — voici nos cartes... nous reviendrons...

— Attendez... monsieur déjeune en effet, mais il va avoir terminé.

La domestique ne tarde pas à revenir avec ordre de nous faire entrer, et nous sommes introduits dans le cabinet de travail du chanteur.

La première chose qui frappe nos regards est un chevalet, puis un tableau à peine ébauché, et près du tableau, sur une chaise, une palette et des pinceaux.

— Nous serions-nous trompés? pensais-je; serions-nous chez un Bataille peintre, et non chez un Bataille chanteur!

Je faisais cette réflexion quand une porte s'ouvre, et le véritable Bataille paraît.

— Soyez les bienvenus, messieurs, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre... C'est vous qui montez la représentation au théâtre romain d'Orange; M. X*** m'en a parlé de votre part... je lui ai même témoigné le plaisir que j'aurais d'aller chanter dans votre ville... mais il paraît que Villaret ne le peut pas... ce qui pourrait empêcher la représentation.

— Mais pas du tout, nous empressons-nous de répondre; si M. Villaret ne vient pas, eh bien! nous lui chercherons un remplaçant, et la représentation aura lieu quand même.

— Que puis-je faire pour vous être agréable?

Le ton amical du chanteur, sa bonne et franche physionomie nous remplissaient de confiance.

— Vous êtes peintre aussi, monsieur, demanda M. Ripert, qui paraissait prendre un vif intérêt à la toile à peine ébauchée.

— Hélas! oui! répondit Bataille, en jetant un regard de satisfaction sur son chevalet, et si j'en avais eu les moyens, je me serais voué à la peinture... C'était ma vocation plutôt que le théâtre.

Cette réponse me remit en mémoire ce que me dit un jour Sodart — un peintre belge de mes amis qui fait de fort beaux tableaux, et d'assez mauvais vers : — « Si j'en avais eu les moyens, je me serais fait poète... C'était ma vocation bien mieux que la peinture!.. »

On sait que Théophile Gauthier, — ce Maître-ciseleur de rimes, — se croyait né pour le crayon plus que pour la plume.

Après quelques minutes de conversation, M. Bataille nous dit enfin, avec cette bonhomie qui le distingue :

— Trouvez un *Joseph* et je consens à être votre *Jacob*. Je serais charmé d'avoir une pareille occasion de revoir le Midi.

En prononçant ces mots, le chanteur se mit à fredonner un motif de l'œuvre de Méhul, en s'accompagnant sur son piano.

Jamais promesse ne fut plus harmonieusement sanctionnée.

Nous nous serions jetés volontiers aux genoux du patriarche s'il nous eût dit : — « Je me charge de vous trouver un *Joseph*. »

Car là était la difficulté, la pierre d'achoppement de l'Evangile. — Où trouver un *Joseph?*... et comment décider un premier ténor à venir chanter, un jour de fête patronale, sur des tréteaux en plein vent, dans une petite ville de province?... Comment faire comprendre qu'il n'y avait rien de commun entre notre théâtre Romain et un théâtre de foire?... Et alors où donc, — à défaut de Villaret, — allions-nous trouver notre *Joseph?*...

Ah! si Pharaon appela le sien le *Sauveur du Monde* — parce qu'il avait préservé l'Egypte de la famine — nous étions bien disposés d'appeler aussi notre *sauveur*, le *Joseph* consentant à venir nous sau-

ver des sarcasmes qui ne manqueraient pas de nous accueillir, si nous ne parvenions à organiser notre représentation trop audacieusement annoncée !... La jalouse Avignon en aurait bien ri...

Les dames ne nous auraient pas pardonnés, car depuis la première annonce, elles préparaient leur toilette.

Bataille comprenait notre embarras et aurait, certes, bien voulu nous en sortir.

— J'ai une idée, nous dit-il après avoir un peu réfléchi. Voyez Génevois, un jeune ténor qui arrive de Strasbourg et qui est engagé à Bade. Il a déjà chanté *Joseph*... C'est un chanteur de grand talent et de beaucoup d'avenir. — Celui-là remplacerait bien Villaret.

— Où demeure-t-il?..

— Je n'en sais absolument rien... Je suis sûr qu'il est à Paris, voilà tout... Mais vous trouverez son adresse dans quelque agence dramatique. Je vous engage beaucoup à le voir...

— On nous a parlé de M. Morère et aussi de M. Michot.

— Voyez également ces deux messieurs. — Mais tâchez d'avoir l'adresse de Génevois... M. Michot demeure à Chatou. Quant à M. Morère, vous le trouverez le soir au café de Suède.

Enfin, me dit mon associé quand nous fûmes descendus du dixième ciel, où Bataille peignait ses toiles, — nous avons bien *Jacob*... Mais où trouvenous *Joseph ?*

— Ce soir.

— Où ?..

AU CAFÉ DE SUÈDE.

On sait que le café de Suède, situé à côté du théâtre des Variétés, est, — comme son rival d'en face, le café de Madrid, — le rendez-vous ordinaire d'hommes de lettres et d'artistes.

Ce même soir — à l'heure de la demi-tasse — nous ne manquions pas de nous trouver au susdit café où M. Morère allait prendre la sienne.

— Monsieur Morère, demandâmes-nous à un garçon...

— Tenez... le voilà... là bas, dehors... il prend son café avec M. Bosquin (un ténor aussi).

Nous nous approchons de la table où les deux chanteurs étaient assis.

« Prenez la parole, m'avait dit mon collaborateur.

— Monsieur Morère?

— C'est moi, messieurs, répondit le ténor qui me parut assez contrarié d'être ainsi dérangé par deux

inconnus, au moment où il savourait les douceurs de la demi-tasse.

— Monsieur, dis-je en prêtant à ma voix ce ton d'assurance qui sied si bien à tout directeur de théâtre pénétré de sa haute mission artistique, — le 21 du mois d'août prochain nous donnons, à Orange, une représentation de nuit, à ciel ouvert... dans un théâtre trois fois grand comme votre Grand Opéra... Nous comptons sur plus de douze mille spectateurs... L'enceinte sera éclairée par la lune et les étoiles, concurremment avec la lumière électrique sous la direction de M. Serrin lui-même. — Nous donnons *Joseph* de Méhul, nous avons besoin d'un fort ténor, voulez-vous accepter un engagement?..

— Messieurs, répondit M. Morère, qui avait daigné se dresser, je ne puis accepter votre proposition... je me repose; j'ai chanté tout l'hiver et j'ai besoin d'un peu de *far niente* l'été!

— C'est le contraire de la cigale, pensai-je.

— J'ai donc résolu, continua le chanteur, de passer quelque temps à ne rien faire.• M'offririez-vous un gros chiffre, que je n'accepterais pas davantage! Mais si ce n'est qu'un *Joseph* qu'il vous faut, j'ai des amis qui pourraient faire votre affaire.

Et ce disant, M. Morère nous désigna un tout jeune homme, petit de taille, qui savourait son moka à une table voisine.

— Ce monsieur me paraît un peu jeune... sa taille, qui me semble assez exiguë, ferait peu d'effet sur notre immense scène.

— Trop jeune... trop petit... eh! Pierre... eh! Jacques... eh! Auguste...

Et tout autour de nous, comme par enchantement, nous voyons se dresser des figures d'artistes.

— Ce sont là des ténors?..

— Tous... et de très-bons ténors!!! Je vais en appeler encore, vous n'aurez que l'embarras du choix. Tenez, ce grand monsieur qui vient de notre côté est aussi un ténor,... et cet autre...

— Mais, monsieur, m'empressai-je de répondre... c'est bien un bon ténor qu'il nous faut... mais c'est aussi un nom connu... et surtout un chanteur du Grand Opéra. — On nous avait parlé de vous, puisque vous ne voulez pas accepter, nous nous retirons...

Et sans attendre les ténors de rencontre, qui se dressaient à toutes les tables comme par enchantement, nous nous précipitons de l'autre côté du boulevard.

Il est certain que M. Morère nous avait pris pour des directeurs d'une troupe ambulante, donnant des représentations dans les fêtes patronales de village.

Le tableau que je lui avait fait de notre représentation à ciel ouvert, devait l'avoir médiocrement séduit.

— Eh bien! dis-je à mon ami, avais-je tort de croire que nous trouverions ce soir un *Joseph* au café de Suède?... il y en avait plus de vingt.....

— Oui! mais pour remplacer Villaret il n'y en avait qu'un... et celui-là n'a pas accepté.

— Eh bien! nous verrons demain M. Nogent-Saint-Laurens; il faudra bien qu'il décide M. Perrin à nous laisser venir Villaret.

Nous nous couchâmes avec cette douce espérance... Mais la nuit ne fut pour moi guère moins agitée que la journée.

IV

Une représentation fantastique.

Je revis en songe notre théâtre romain magnifiquement éclairé... Les gradins étaient garnis de spectateurs jusqu'au plus haut de la montagne. L'orchestre préludait... M. Ripert, en habit de cérémonie, faisait placer les dames.

« La toile!... la toile!... crie tout à coup le public, absolument comme dans un vulgaire théâtre de Paris.

La toile se lève.... horreur!!!

Sur le devant de la scène se présente un personnage costumé de toile à carreaux... et coiffé d'un chapeau blanc pointu.

— Paillasse!... c'est Paillasse! crie le public.

C'était Paillasse, en effet.

— Mesdames et messieurs, dit le valet de Cassandre, ce spectacle *forain*....

A ce mot Cassandre sort précipitamment des coulisses, et applique prestement à son compère un coup de pied où vous savez, en lui disant :

— Il faut avouer, Paillasse, que tu es un fameux animal... La société qui t'écoute va nous prendre pour des colporteurs! — C'est *romain* qu'il faut dire, animal. — Nouveau coup de pied où vous savez! — Allons, dis : — Ce spectacle romain!...

Paillasse reprend :

— Mesdames et messieurs, ce spectacle romain...

Je ne puis contenir mon indignation... j'ouvre la bouche pour protester... mais, ô supplice! la voix expire dans ma poitrine oppressée... Je veux fuir... et je me sens comme cloué à ma place... Et malgré moi, j'assiste à la parade sans pouvoir ni protester, ni m'enfuir.

— Suivez le monde... suivez le monde... continue Paillasse. Allons, mesdames, ne vous arrêtez pas aux bagatelles de la porte... Le spectacle va

commencer... Suivez... suivez le monde... Suivez le monde...

. . . .

Au même instant la scène change.

Le char de Thespis apparaît, traîné par des bœufs richement caparaçonnés; il est escorté par une troupe de danseuses, toutes costumées en divinités mythologiques. Au haut du char paradent Arlequin et Polichinelle.

L'orchestre exécute la *Marche des Tartares*... Des chœurs invisibles chantent tour à tour : le *Pied qui remue*, — les *Pompiers de Nanterre*, — les couplets de la *Belle Hélène*...

. . . .

Tout à coup le char disparaît, — les chœurs cessent... l'orchestre se tait. — Les danseuses se sont éclipsées... et je vois apparaître Patachon et Giraffier.

La musique exécute les Deux Aveugles d'Offenback! J'entends :

Ding deriding	La lune brille,
Ding deriding	Le ciel scintille,
Ding deriding	Viens, ma gentille,
Ding deriding	Suis don Pédro.
Ding deriding	A ta fenêtre
Ding deriding	Daigne paraître,
Ding deriding	Brave ton maître,
Ding deriding	Ton Bartholo.

Et je suis contraint d'assister impassible à cette bouffonnerie impossible.

. . . .

. . . .

Patachon et Giraffier ont disparu... La musique a cessé...

Et je vois sortir des coulisses un homme coiffé d'un chapeau de feutre blanc, aux larges bords.

Je reconnais Castil-Blaze.

« Et moi qui le croyais mort, » pensais-je.

« Messieurs, dit l'auteur de la traduction du *Barbier de Séville* en vers provençaux,

« Messieurs, ce congrès poétique, auquel nous avons eu l'honneur de vous convier, avait pour but de réunir tous les poètes dont notre Provence est fière, afin que tous prêtent un serment solennel de ne plus écrire qu'en langue provençale, — la plus harmonieuse de toutes les langues. — J'ai prouvé, dans un de mes ouvrages, que le *français* n'est que du *lanternois!* Nous prouverons, nous, les apôtres du *gai saber*, que le provençal est la seule langue digne des muses... Jurons ici de ne plus écrire qu'en provençal.

— Nous le jurons, crient un grand nombre de voix parmi lesquelles je distingue celles de Camille Raybaud de Carpentras, Désanat de Tarascon, Pierre Bellot de Marseille, Dioulouffet d'Aix, que je croyais morts aussi depuis longtemps.

Castil-Blaze enthousiasmé déclame une pièce de vers, dont j'ai retenu les suivants :

Troubaïres meis amis — l'houro es enfin vengudo,
Dounent où provençaou la plaço que dégudos
Troou longten, lou français contré ou agué la dent!
L'houro es vengudo! — foou qui touti leis momio
Que dormoun à l'Académio
Sé révéyoun en m'entendent.

J'étais heureux d'assister à cette réunion et d'y voir figurer, comme président, l'auteur du *Dictionnaire de musique,* de la *Chanson du roi Réné* et de tant d'œuvres pleines d'originalité. — « Au moins, me disais-je, ce congrès n'est pas une profanation de notre théâtre antique... » Mais voilà qu'au même instant, un valet de ville, costumé en héraut d'armes, paraît au milieu de la scène et sonne de la trompette. Il annonce une grande lutte... Des battements de mains retentissent.....

Deux lutteurs se présentent.

O surprise! je reconnais Rabasson.... Rabasson, le plus petit, mais le plus fort des lutteurs... Il n'a jamais été tombé, pas même par l'hercule Meyssonnier, d'Avignon.

J'applaudis comme tout le monde.

— Bravo, Rabasson! vive Rabasson! clame la foule.... Rabasson est aux prises avec un autre lutteur que je reconnais aussi : Le Pâtre... Tout-à-coup un immense cri de terreur part de vingt mille poi-

trines et se répercute jusqu'au sommet de la montagne. Le pauvre Rabasson est tombé comme foudroyé... Des flots de sang s'échappent de sa bouche... il a reçu *un mauvais coup*..... Je sens des larmes dans mes yeux!... . . . .

. . . .

Les lutteurs ont disparu. Quatre tambours, précédés d'un fifre, font le tour du théâtre.

Et je vois s'avancer, sur le devant de la scène, maître Cassandre suivi de son inséparable Paillasse.

— Mesdames et messieurs, dit Cassandre après ses trois saluts, — cette fête romaine...

A ce mot, Paillasse, qui grimace derrière son maître, lui rend vivement le coup de pied de tout à l'heure.

— C'est *Foraine* qu'il faut dire, lui crie le pitre, — cette fête foraine...

— Animal, veux-tu te taire! riposte Cassandre irrité.

Et il reprend :

— Cette fête romaine sera terminée par l'ascension d'un ballon monté par M. Godard.

A ce nom de Godard, des coups de sifflets partent de tous les gradins.

— A bas Godard... nous ne voulons plus de Godard!... rendez l'argent... hue.... hue!...

Et je vois la foule se précipiter du haut des gra-

dins, comme une immense avalanche... C'est un brouhaha indescriptible.... On dirait la montagne qui s'écroule.... le jugement dernier qui arrive. — L'argent! rendez l'argent... ne cesse de crier le public affolé! . . . .

. . . .

Mais voilà que le silence a succédé aux clameurs... les lumières s'éteignent.... un nuage enveloppe le firmament... C'est le chaos..... et j'entends une voix me dire :

— Il est sept heures, et vous n'avez pas encore ouvert vos fenêtres!...

C'était M. Ripert qui, couché dans une chambre contiguë à la mienne, venait me réveiller au moment où j'assistais à la dernière scène de cette représentation fantastique.

. . . .

Ce jour-là notre première visite devait être pour notre compatriote M. Nogent-Saint-Laurens.

V

M. Nogent-Saint-Laurens.

Un avocat doublé d'un artiste, et qui aurait pu être ministre de la justice, en même temps que mi-

nistre des beaux-arts, — si l'empire avait joué un dernier acte, avant son tragique dénoûment.

Or, M. Nogent-Saint-Laurens nous semblait en ce moment en situation d'obtenir tout ce qu'il voudrait du directeur du Grand-Opéra.

Le gouvernement cherchait à composer un ministère, — absolument comme nous une troupe, — et notre compatriote figurait ce jour-là même, dans les journaux, comme devant faire partie du nouveau cabinet.

— M. Perrin n'aura rien à lui refuser, nous disions-nous naïvement.

Aussi est-ce avec la plus grande confiance et une sérénité d'âme parfaite, que nous nous présentâmes, vers dix heures du matin, chez le célèbre avocat de la liste civile impériale.

Inutile de dire avec quelle urbanité, avec quelle politesse nous fûmes reçus.

On sait que M. Nogent-Saint-Laurens est un délicat voluptueux de l'école d'Aristippe; il aurait inventé la politesse, si les Grecs n'en avaient eu l'idée plus de deux mille ans avant lui!

Nous nous empressâmes donc de lui faire part de la promesse que nous avait faite la veille M. Villaret de venir chanter à Orange, si M. Perrin le permettait.

— Vous savez quelle déception ce serait pour nous

et pour votre pays, ajoutâmes-nous, si la représentation annoncée ne pouvait avoir lieu... Vous savez que le nom de Villaret a figuré dans les journaux d'Avignon... Votre nom aussi a été prononcé ;... on a dit que c'était vous qui l'aviez engagé ;... il faut donc que, ce soir encore, vous voyiez M. Perrin et que vous nous obteniez ce ténor.

M. Nogent-Saint-Laurens nous promit d'aller le soir même à l'Opéra, et de parler à MM. Perrin et Villaret... Il nous conseilla de nous y trouver en même temps que lui.

Nous nous promîmes bien de ne pas manquer à ce rendez-vous!

La confiance renaissait dans notre âme!

Hélas ! une nouvelle déception nous attendait.

VI

Au Grand-Opéra.

M. Nogent-Saint-Laurens nous y avait devancé... Ce qui prouve son vif désir de nous être utile.

« Hé bien! lui dîmes-nous en l'abordant, qu'a décidé M. Perrin?

— Rien encore, mais je lui ai annoncé votre visite... venez, je vous présenterai.

— Et Villaret?

— Je ne l'ai pas encore vu, mais nous le ferons appeler dans la loge du directeur.

Et bientôt nous étions en présence du Jupiter qui présidait alors aux destinées des déesses, des dieux et des demi-dieux de l'Olympe-Opéra.

— Messieurs, nous dit M. Perrin, et sans plus de préambule, je ne puis consentir à risquer la réputation d'un chanteur aussi précieux que M. Villaret. Je ne puis donc le laisser aller chanter sur votre théâtre en plein vent... Je viens de le faire appeler... mais il est de mon devoir de directeur de lui conseiller de ne point accéder à votre désir.

— M. le directeur, aurais-je répondu volontiers au prudent M. Perrin, votre ténor Villaret ne serait pas déshonoré en paraissant sur une scène où Roscius Gallus a été applaudi.....

M. Nogent Saint-Laurens avait pris la parole, il plaida notre cause avec chaleur, vanta le monument, etc., etc.

Pendant qu'il parlait, le ténor entra dans la loge.

On ne se figure pas combien se fait petit, même un grand artiste, — devant son directeur. On eût dit un chef de bureau du ministère, — en face de M. le ministre.

— Voyons, Villaret, lui dit à brûle-pourpoint M. Perrin, voulez-vous, malgré mes conseils, affronter les hasards d'une chute en province?...

— Je connais le théâtre, répondit le chanteur. La voix s'y développe admirablement...

— Mais connaissez-vous le rôle de *Joseph?*

— Il me faudrait peu de temps pour l'apprendre.

— Mais dans ce rôle il y a du dialogue.... et vous n'avez jamais dialogué.... Carvalho vous l'a dit comme moi : — C'est imprudent.... Je ne puis donc que vous témoigner mon désir de vous voir renoncer à cette représentation!

Villaret se serait bien gardé de contredire son autocrate directeur.

Nous comprîmes qu'il serait inutile d'insister davantage.

Ah! soupirai-je en traversant le boulevard, pourquoi me suis-je exposé à cette aventure!... Pourquoi suis-je sorti de mon petit village, si frais par ce brûlant mois de juillet! — Pourquoi ai-je quitté et mes bosquets aux arbustes touffus... et mon jardin aux banquettes fleuries.... et mes espaliers où pendent de si beaux fruits?... O mes belles pêches, où êtes-vous?...

. . . .

— Rien encore, mais je lui ai annoncé votre visite... venez, je vous présenterai.

— Et Villaret?

— Je ne l'ai pas encore vu, mais nous le ferons appeler dans la loge du directeur.

Et bientôt nous étions en présence du Jupiter qui présidait alors aux destinées des déesses, des dieux et des demi-dieux de l'Olympe-Opéra.

— Messieurs, nous dit M. Perrin, et sans plus de préambule, je ne puis consentir à risquer la réputation d'un chanteur aussi précieux que M. Villaret. Je ne puis donc le laisser aller chanter sur votre théâtre en plein vent... Je viens de le faire appeler... mais il est de mon devoir de directeur de lui conseiller de ne point accéder à votre désir.

— M. le directeur, aurais-je répondu volontiers au prudent M. Perrin, votre ténor Villaret ne serait pas déshonoré en paraissant sur une scène où Roscius Gallus a été applaudi.....

M. Nogent Saint-Laurens avait pris la parole, il plaida notre cause avec chaleur, vanta le monument, etc., etc.

Pendant qu'il parlait, le ténor entra dans la loge.

On ne se figure pas combien se fait petit, même un grand artiste, — devant son directeur. On eût dit un chef de bureau du ministère, — en face de M. le ministre.

— Voyons, Villaret, lui dit à brûle-pourpoint M. Perrin, voulez-vous, malgré mes conseils, affronter les hasards d'une chute en province?...

— Je connais le théâtre, répondit le chanteur. La voix s'y développe admirablement...

— Mais connaissez-vous le rôle de *Joseph?*

— Il me faudrait peu de temps pour l'apprendre.

— Mais dans ce rôle il y a du dialogue.... et vous n'avez jamais dialogué.... Carvalho vous l'a dit comme moi : — C'est imprudent.... Je ne puis donc que vous témoigner mon désir de vous voir renoncer à cette représentation!

Villaret se serait bien gardé de contredire son autocrate directeur.

Nous comprîmes qu'il serait inutile d'insister davantage.

Ah! soupirai-je en traversant le boulevard, pourquoi me suis-je exposé à cette aventure!... Pourquoi suis-je sorti de mon petit village, si frais par ce brûlant mois de juillet! — Pourquoi ai-je quitté et mes bosquets aux arbustes touffus... et mon jardin aux banquettes fleuries.... et mes espaliers où pendent de si beaux fruits?... O mes belles pêches, où êtes-vous?...

. . . .

suprême degré le sentiment artistique... et que sur nos tréteaux vous serez en face d'un public qui saura vous apprécier, et dont les applaudissements seront aussi flatteurs que ceux du public blasé de votre Grand-Opéra.

— Je vous le répète, messieurs, je ne chante qu'au Grand-Opéra.

Devant cette réponse nous n'avions qu'à prendre congé.

Si ces lignes tombent sous les yeux de M. Michot, il verra, par le succès qu'il a obtenu le 23 août 1874 en chantant *Norma* sur notre théâtre romain, qu'il aurait ajouté à sa couronne artistique un fleuron de plus, en venant alors chanter *Joseph* de Méhul.

Il eût été le premier à paraître sur cette grande scène; — il aura l'honneur d'avoir été le second!!! Nous l'en félicitons!

Et maintenant, nous disions-nous, en retournant bredouille pour la troisième fois, où trouver notre *Joseph*, dans ce désert de Paris plus inextricable que les forêts de l'Égypte du temps des Pharaons.

Nous revîmes Bataille, qui nous annonça que nous pouvions compter sur Mlle Wertheimber, et nous

lui fîmes part de nos démarches, toutes infructueuses, à l'endroit d'un premier ténor.

— Avez-vous vu Génevois?...

— Il ne nous a pas été possible encore de trouver son adresse, malgré nos recherches...

— Eh bien! cherchez toujours.... il faut le trouver.... je crois qu'il acceptera.

VIII

Où l'on verra comment le divin Apollon est favorable aux persévérants et comment fut trouvé Joseph.

Nous avions déjà vu quatre agences dramatiques, plusieurs éditeurs de musique; nous avions interrogé beaucoup d'artistes.... tous avaient entretenu ou avaient vu Génevois, qui la veille, qui le jour même, mais personne n'avait pu me donner son adresse.

— Quel malheur, me disais-je, que ce ténor ne soit pas le plus vulgaire des industriels!... Nous n'aurions qu'à ouvrir l'almanach Bottin..... Mais un artiste!... est-on bien sûr qu'il existe en ce monde?... il y en a tant qui vivent dans les nuages!... Il y a des moments où l'on rêve d'être épicier.

Ici se place un de ces incidents, si communs dans

la vie, et qui se traduisent par ce mot typique : — Guignon!!!

Nous entrons chez M. Heugel, l'éditeur de musique bien connu de la rue Vivienne :

— Pourriez-vous nous donner l'adresse de M. Génevois?...

— Génevois!... vous ne l'avez pas vu?... il sortait à l'instant même où vous entriez... vous venez de vous croiser.... voyez dans la rue.....

— C'est que nous ne le connaissons pas!

L'employé qui nous avait répondu, s'empressa de se mettre sur le seuil de la porte pour nous le montrer.....

Il y avait, comme toujours, de nombreux passants dans la rue Vivienne.... Tous auraient pu être Génevois...

— Je ne l'aperçois pas, nous dit l'employé.... après avoir promené ses regards en amont et en aval de la rue, il sera entré dans quelque maison.

Et je ne pus m'empêcher de murmurer : — Quel guignon!!!

Oh! le guignon!... le guignon! Quel est celui qui dans sa vie n'a pas été le jouet, au moins une fois, de ses caprices?

— Pourriez-vous nous donner son adresse?... demandâmes-nous à l'obligeant employé.

— Nous ne la connaissons pas!

Nous nous attendions à cette réponse.

— Mais alors, dis-je presque en colère, comment faire pour le découvrir, ce ténor invisible et introuvable... nous l'avons déjà demandé dans quatre agences dramatiques?

— Eh bien! il faut essayer de la cinquième!!!

Et voilà comment, après six jours de cette course au ténor, nous nous trouvions dans la situation d'un banquier qui, sur le point de déposer son bilan, n'a plus qu'une seule chance :... celle de trouver un trésor.

— Allons à la cinquième agence, me dit M. Ripert en sortant de chez Heugel.

— « Et que le divin Apollon soit favorable aux persévérants, » répondis-je en m'autorisant de cette sentence du poète grec déjà cité.

Mais, comme nous n'avions pas une foi bien vive en cette dernière course, nous marchions à petits pas et en regardant, dans les vitrines des magasins, ces mille objets de curiosité qui font les délices des badauds de la Province en général, et des non moins badauds de Paris en particulier...

En un mot, nous flânions!...

Flâner, n'est pas même tout à fait l'expression

bonne. « L'homme qui flâne, me disait un jour notre regretté Méry, — le plus illustre et peut-être le dernier des véritables flâneurs, — « l'homme qui flâne ne doit jamais savoir où il va... et son esprit doit être exempt de toute préoccupation. » Donc nous ne flânions pas, puisque nous avions un but!... une préoccupation!!!

J'aurais dû dire : nous musardions!!!

Donc tout en musardant, nous traversons le boulevard, nous longeons la rue Drouot, et nous tombons dans la rue de la Lafayette.

— J'ai une idée, dis-je à mon collaborateur, nous voici à deux pas du *Petit Journal*, voulez-vous que j'y fasse insérer quatre lignes à l'adresse de notre ténor introuvable.

— Ce serait un moyen!

— En Amérique, en Angleterre, en Allemagne on ne fait pas autrement, quand on veut voir quelqu'un et qu'on ignore sa demeure.

— Nous pourrons en agir ainsi, mais avant.... allons à la cinquième agence.

IX

La cinquième agence dramatique.

. . . .

— Pourriez-vous, monsieur, nous donner l'adresse de M. Génevois? dîmes-nous à l'unique personnage dont la silhouette se détachait derrière le grillage d'un bureau.

De ce personnage, — qui mériterait les honneurs du crayon, — voici le portrait à la plume :

Longue figure un peu pâle, front fuyant un peu ridé, nez fortement accusé surmonté de lunettes en argent; sa tête, qui devait être veuve de sa chevelure, était coiffée d'un bonnet jadis vert, aujourd'hui tournant au jaune. Pas un poil de barbe à sa lèvre ni à son menton; il était rasé de frais comme un acteur qui doit se grimer le soir. Il était en outre magistralement cravaté d'une vieille pointe de lustrine noire, très-correctement attachée avec une épingle surmontée d'un corail, — dernière épave, sans doute, de sa splendeur d'autrefois... Car on ne pouvait s'y méprendre, tout en ce personnage accusait un ancien artiste.

Quel âge avait-il?... l'âge d'un artiste est toujours un problème!!

Ce personnage, vous l'avez deviné, était :

M. LE DIRECTEUR DE L'AGENCE DRAMATIQUE.

Sur notre demande, M. le directeur s'était mis à feuilleter son répertoire. « Génevois, nous répondit-il, après avoir consciencieusement cherché... M. Génevois... nous n'avons pas encore son adresse. »

Cette réponse ne nous surprit pas; nous y étions habitués.

— Nous voudrions pourtant bien le trouver!

— Ces messieurs sont des directeurs de théâtre?...

— Oui! monsieur!!! répondis-je glorieusement.

— De quelle ville s'il vous plaît?...

— D'Orange!!!

A ce mot, M. le directeur, qui avait relevé ses lunettes pour nous parler, — les baissa de nouveau, et ouvrit un grand registre sur lequel je lus ce titre tracé en majuscules dorées : — THÉATRES DE LA PROVINCE. *Artistes. Directions. Personnel.*

— Orange... Orange... murmurait doucement M. le directeur en compulsant son registre... Orange... Orange... Je ne trouve pas cette direction...

Puis, tout haut :

— Mais je ne vois pas de troupe, ni de théâtre... dans le moindre Orange.

— De troupe... pour le moment... c'est possible...

mais de théâtre!! ajoutai-je avec une fierté digne d'un ambassadeur jaloux de toutes les gloires de son pays, — de théâtre!... Orange en a un... et le plus grand du monde encore :... son mur de façade a plus de 100 mètres de long et au moins 35 mètres de haut;... dans son enceinte, quinze mille spectateurs peuvent s'asseoir à l'aise, et si l'on permettait au public de monter au paradis, plus de vingt mille personnes pourraient parfaitement voir et entendre les acteurs...

A ces derniers mots, M. le directeur se dresse... relève ses lunettes et... nous toisant de la tête aux pieds :

— Messieurs... apprenez qu'on ne vient point ici pour railler!!!

— Mais, monsieur, nous ne raillons nullement... ce que je vous dis est l'exacte vérité!...

— Eh bien! soit... je n'ai pas le temps de vous écouter davantage... messieurs...

Nous étions bel et bien éconduits...

Nous saluâmes profondément et nous sortîmes.

— Voilà ce que c'est de dire la vérité, — me faisait observer philosophiquement M. Ripert, en descendant l'escalier, — on vous prend de suite pour des Gascons.

— C'est vrai! répondis-je non moins philosophiquement ; dans l'étrange monde où nous vivons

depuis quelques jours, le mensonge plus que la vérité a des chances pour se faire croire.

Nous allions franchir les dernières marches, quand nous nous croisons avec un jeune homme qui, par son allure, nous avait paru être un artiste.

— Monsieur, criai-je au hasard à ce jeune homme qui était déjà au haut des escaliers... monsieur!...

Celui-ci s'arrêta et, s'appuyant sur la rampe, pencha sa tête vers nous.

— Pourriez-vous nous dire où habite M. Génevois?...

— Génevois... nous clama le jeune artiste... je viens de le quitter... il demeure à Courcelles... Vous le trouverez toujours dans la matinée!...

Et le jeune homme continua son ascension et disparut...

Voilà comment se dénouent quelquefois, très-simplement, les choses qui paraissent les plus inextricables.

Cette réflexion est du moraliste Vauvenargues.

Le lendemain de ce jour, notre *Joseph* était trouvé!!! Le soir même, — par l'express de sept heures du soir, — nous partions pour Orange, et dès le lendemain matin nous pouvions annoncer à nos amis l'heureux résultat de notre voyage.

Dans la soirée, le conseil municipal s'assemble, sous la présidence de son honorable maire M. Adrien Meynard. Nous faisons le récit de notre voyage, et carte blanche nous est donnée pour exécuter notre programme.

Mais alors commencent nos appréhensions.

X

Nos appréhensions

Nos anxiétés, nos craintes deviennent plus vives!...

Notre témérité nous effrayait!!! Le froid raisonnement succédait à l'enthousiasme irréfléchi.

C'est que nous nous disions, — comme tous nos amis se disaient aussi :

« Et s'il faisait *mistral* le 21 août, — car le moindre souffle de ce vent, — fléau de la Provence, — rendait la représentation impossible!!!

« Et s'il pleuvait!!!

. . . .

Et plus nous approchions de la date fatidique... et plus nos transes augmentaient!

Nous n'avions voulu regarder jusqu'alors que le côté poétique de notre fête artistique... mais il nous fallait voir enfin le côté matériel qui se nombrait par plus de DIX-SEPT MILLE FRANCS. Non compris les travaux dans l'intérieur du théâtre.

Jusqu'à présent les dieux nous avaient été favorables... Mais les éléments nous seraient-ils favorables aussi ?

Ces appréhensions étaient bien naturelles.

Et cependant quand nos amis les manifestaient tout haut, — nous répondions invariablement :

— Nous réussirons!...

. . . .

Un secret pressentiment nous disait que le soir du 21 août le grand Jupiter commanderait à son fils Eole d'enchaîner l'*impétueux Borée.*

Elle arriva enfin, cette soirée heureuse! Jamais le ciel n'avait été plus pur, jamais la nature ne fut plus calme. On eût dit que les fils turbulents d'Astrée étaient restés endormis dans les bras de l'Aurore, et que le créateur du monde avait, pour cette nuit, multiplié les étoiles et donné à la lune une clarté plus radieuse.

CHAPITRE NEUVIÈME

LA REPRÉSENTATION

I

Donc le 21 août 1869, à huit heures du soir, dans le théâtre romain d'Orange, on voyait les gradins, temporairement reconstitués, garnis de plus de dix mille spectateurs, venus de tous les points de la Provence.

La scène, longue de 22 mètres sur 14 mètres de large, n'avait pu être rétablie comme du temps des anciens Romains, mais elle avait reçu des décors sévères, s'harmonisant parfaitement avec les grises murailles de l'antique édifice.

L'affiche portait :

THÉATRE ANTIQUE D'ORANGE

FÊTE ROMAINE

A L'OCCASION DE L'EXPOSITION DÉPARTEMENTALE

Le théâtre sera éclairé par la lumière électrique à l'aide des puissants appareils fournis par l'inventeur du régulateur électrique, M. Serrin, de Paris.

Cette représentation n'aura pas eu de précédent dans les fastes du théâtre moderne.
Des expériences électriques seront faites dans les entr'actes.

Samedi 21 Août 1869, à 8 heures du soir

PROGRAMME DU SPECTACLE :

JOSEPH

Drame lyrique en 3 actes, d'Alexandre DUVAL. — Musique de MÉHUL, mise en scène de l'Opéra-Comique.

ROMÉO ET JULIETTE

Musique de VACCAI. — Dernier acte, scène des *Tombeaux.*

LES TRIOMPHATEURS

Avec Orchestre, Chœurs, Strophes et Apothéose.

Paroles d'Antony RÉAL. — Musique de G. E. IMBERT.
Œuvre composée pour la circonstance.

ORDRE DU SPECTACLE :

1° *Joseph.* — 2° *Roméo et Juliette.* — 3° *Les Triomphateurs.* — 4° *Apothéose des Triomphateurs.*

PRIX DES PLACES :

Premières : 6 fr. — Deuxièmes : 3 fr. — Troisièmes : 1 fr. 50.

Les principaux acteurs étaient :

MM. GÉNEVOIS, du Grand-Opéra.
BATAILLE, de l'Opéra-Comique.
Mlle WERTHEIMBER, du Théâtre Lyrique.
Mmes VINCENT DORICI, du Théâtre de Strasbourg.
AUGER, du Théâtre d'Avignon.

Les sociétés philharmoniques et les orphéons d'Avignon et d'Orange formaient les masses chorales et instrumentales.

II

Dès six heures du soir une foule impatiente encombrait déjà les abords du théâtre. Quatre portes (vomitoria) allaient donner entrée à cette multitude qui, peu habituée à faire queue comme les placides bourgeois de Paris, — trépignait déjà et aurait voulu se précipiter dans l'enceinte. A sept heures les portes sont ouvertes et cette houle humaine fait irruption dans l'immense hémicycle. Une fois entré chacun se tait, comme par enchantement,... on se sent pris de vertige,... une émotion indicible vous serre la gorge,... on se croit transporté dans un monde féérique!... Ces milliers d'êtres qui s'assoient, silencieux, sur les gradins échelonnés, ressemblent à des ombres fantastiques. . . . .

. . . .

Puis, quand les premiers accords de l'orchestre résonnent;... quand les lueurs fulgurantes de la flamme électrique éclairent ces milliers de têtes qui se détachent des flancs de la montagne et du haut des tribunes,

Le silence est si grand qu'on se parle tout bas,
Que toute main est froide... et qu'on n'applaudit pas.

L'âme ravie se sent comme transportée;... on se regarde avec stupéfaction;... on est fasciné, ravi, extasié, confondu... On est même terrifié par le spectacle inénarrable qui se déroule devant soi, derrière soi, au-dessus de soi...

Et l'on se demande si ces milliers d'êtres qui sont là, comme pétrifiés... ne sont pas les ombres des Romains du temps des Césars.

III

Sur la crête de la montagne qui domine les gradins et la scène une fourmilière humaine s'agite... Une compagnie de soldats a été placée là pour la contenir... mais, ni du haut de la montagne, ni des tribunes, ni des gradins... pas un cri... pas un murmure... pas un mouvement...

Est-ce bien des êtres vivants qui assistent à ce spectacle prodigieux?...

IV

L'orchestre s'est tu,... Génevois paraît,... quelques battements de mains retentissent — comme pour exprimer que nous sommes bien dans la vie réelle... — et le silence se fait encore...

. . . .

Joseph entonne son premier chant... Mais on comprend au tremblotement de la voix que l'artiste est ému!...

C'est que c'est la première fois qu'un chanteur moderne paraît sur un théâtre si vaste, en face d'un auditoire si nombreux, si recueilli!

V

Bientôt le jeune chanteur se rassure; il sent que sa voix monte harmonieusement jusqu'au haut de la montagne, accompagnée par l'ineffable musique de Méhul...

Et de cette jeune âme d'artiste, qui sent la grandeur du milieu où elle se trouve, s'échappent des élans sublimes...

Et de cette poitrine humaine, qui maintenant ne tremble plus, vont sortir des notes divines...

Et alors, quand Bataille paraît avec sa stature im-

posante, sa voix si noble, à côté de Génevois si simple, si majestueux... la transfiguration est complète... Le Jacob et le Joseph de l'Ecriture sont bien là, devant nous!...

VI

Après l'œuvre si naïve et si douce de Méhul, — le drame émouvant de Shakespeare.

A *Jacob* et à *Joseph* succèdent *Roméo* et *Juliette*.

La lumière a fait place à l'ombre mystérieuse de la nuit... Le tombeau où repose la morte aimée est voilé d'une gaze, que la lune éclaire de ses rayons argentés... Une légère brise se lève... et fait flotter ce voile blanc :... on dirait un Esprit qui agite ses ailes diaphanes.

Mlle Wertheimber paraît. La foule muette et recueillie reste impassible... L'immense douleur que Roméo traduit par des accents déchirants semble avoir pénétré toutes les âmes; on frissonne... on a peur!... Soudain, au moment où Roméo exprime son amour surhumain, une bouffée de la brise détache le voile de la morte et le jette doucement sur la scène!...

Et l'on sent comme un tressaillement indicible parcourir ces milliers d'êtres qui écoutent...

VII

Après un court entr'acte, pendant lequel les spectateurs émotionnés semblent *écouter le silence*, l'orchestre, tout à coup, retentit : — C'est l'ouverture du chant des *Triomphateurs.*

Tous les acteurs entrent en scène suivis des chœurs, composés des sociétés philharmoniques et des orphéons d'Avignon et d'Orange. Bataille et Génevois entonnent :

> Ressuscitez, Romains antiques!
> Divins héros, ressuscitez! (1)

En ce moment on eût dit, en vérité, que de la terre entr'ouverte allaient surgir les chevaliers, les patriciens, les plébéiens de l'ancienne *Arausio*, ou que le vainqueur des Cimbres, escorté de ses légions, recevait un nouveau triomphe.... Mais quand après la strophe les masses chorales font entendre :

> Vivat aux paisibles batailles!
> Gloire aux arts civilisateurs!

Alors l'on revient à la réalité de cette fête de l'esprit et des arts, et tous les cœurs palpitent à ces simples paroles qui expriment si bien les aspirations pacifiques de notre époque.

(1) Voir les *Triomphateurs*, à la page 213.

VIII

Les triomphateurs paraissent! — Ce ne sont point comme au temps des Césars, des empereurs ou des généraux assis dans un char magnifique traîné par quatre chevaux blancs, et allant au temple de Jupiter Capitolin pour sacrifier aux dieux des victimes humaines.

Nos triomphateurs ne portent pas un sceptre surmonté de l'aigle aux ailes déployées; ils ne marchent pas précédés par des licteurs armés de faisceaux, ni suivis par des ennemis vaincus chargés de chaînes.

Ce ne sont plus les héros de la guerre!... Ce sont les héros de la Paix, représentants bénis des arts civilisateurs, qui vont triompher aujourd'hui!

IX

D'abord, voici l'agriculture, qui en donnant à l'homme le moyen de se nourrir fut le premier agent de civilisation.

Ensuite vient l'industrie, qui lui apprit à se vêtir, puis l'architecture et la peinture qui lui enseignèrent : l'une à se bâtir une maison, l'autre à la sculpter et à l'embellir.

Au milieu de ce groupe allégorique, on voit l'élo-

QUENCE qui entraîne les hommes par la parole, la POÉSIE qui les charme en leur parlant le langage des dieux, et la MUSIQUE qui les ravit en élevant leur âme!

Mais les arts civilisateurs ne peuvent triompher que par :

LA PAIX.

C'est madame Auger, du théâtre d'Avignon, qui sous la figure de la *Paix* déclame les vers de l'*apothéose*. Elle est entourée par le groupe des arts civilisateurs qu'elle domine.

C'est ici que l'admirable acoustique du théâtre se révèle. Les vers, supérieurement dits, montent cadencés jusqu'au haut de la montagne, puis il semble qu'un écho magique les répercute dans tout le pourtour de l'immense enceinte. A chaque passage un peu saillant, quelques applaudissements, — de suite contenus par l'attention — se font ouïr!... Mais quand la Paix a déclamé le dernier vers de l'*apothéose* et que les chœurs reprennent en masse :

Échos de ces nobles murailles,
Acclamez nos triomphateurs,
Vivat aux paisibles batailles!
Gloire aux arts civilisateurs!

alors l'enthousiasme, trop longtemps contenu, éclate, et l'auteur des *Triomphateurs* est acclamé. Mais

ce n'est point à cette œuvre si simple que s'adressent ces applaudissements, ces acclamations, c'est à l'idée conçue et réalisée, c'est aux membres de la Société d'agriculture, c'est surtout aux autorités d'Orange qui se sont associées moralement et matériellement à l'exécution du programme.

X

Le spectacle a changé de phase; les acteurs ont quitté la scène; l'orchestre s'est tu... On va pouvoir se communiquer ses impressions!... Mais voilà qu'au même instant des jets de lumière électrique sillonnent l'air et vont projeter leurs rayons phosphorescents sur tous les points du monument séculaire. Les portiques illuminés se détachent en immenses croissants, toute la montagne semble en feu.

Un factionnaire, ébloui par cette lumière subite qui l'inonde, manifeste son saisissement, mêlé d'admiration, en lui présentant les armes!!!

XI

Et l'on voit la statue de la sainte Vierge qui se dresse radieuse dans le ciel étoilé, entourée d'une auréole de flamme — comme si dans cette soirée magique, même le génie chrétien devait être acclamé sur les ruines du paganisme.

XII

Et au même instant, — à travers une des arcades du monument, — la lune se montre dans tout son éclat!... On dirait que l'astre de la nuit veut protester contre le nouveau soleil qui vient envahir son domaine.

XIII

Et pendant ce merveilleux spectacle, la foule éblouie, se dressant peu à peu, et comme à regret, s'écoule... pensive . . . .

. . . .

. . . .

Minuit!!!

XIV

Vous qui avez assisté à cette représentation, n'est-ce pas que vous vous surprenez parfois à douter de sa réalité, — et que cette soirée lumineuse apparaît dans votre pensée comme un de ces beaux rêves dont on aime à caresser le souvenir?

CHAPITRE DIXIÈME

CE QU'ONT DIT LES JOURNAUX DE CETTE FÊTE ROMAINE

I

La Démocratie du Midi.

. . . .

« Ce fut véritablement une fête d'artistes et de poètes.

« Les moins impressionnables des assistants avaient compris la grandeur de l'œuvre entreprise.

« Quand Génevois, qui remplaçait et remplaça avec tant d'avantage M. Villaret empêché, entra, superbe dans son rôle de *Joseph*, un merveilleux silence s'établit parmi les neuf ou dix mille assistants de cet incomparable spectacle.

« *Joseph* commença !

« La musique de Méhul, un peu naïve et primitive, parut surprendre l'auditoire.

« Aux feux charmants de la lumière électrique, dont la lune radieuse essayait en vain d'éclipser l'éclat, M. Génevois entama le magnifique récitatif qui sert d'entrée à l'œuvre de Méhul.

« Dès lors, on se crut transporté dans une époque lointaine et cependant connue de tous, dont chacun avait conservé involontairement un vague souvenir.

« Ces ruines grandioses... cette musique d'autrefois... la voix des chanteurs... cette lumière fantas tique, inhabituelle, — le ciel noir à force d'être bleu, sur lequel scintillaient des milliers d'étoiles... cet auditoire immense, silencieux, attentif, passionné... puis ce je ne sais quoi que le spectacle empruntait au milieu dans lequel il se produisait, tout émut, enthousiasma, dompta les attentions!...

« Le sort de la soirée était fixé; — le succès était acquis.

. . . .

« Cette représentation unique, qui n'avait pas de précédent et qu'on ne réorganisera plus avec son charme indicible, cette fraîcheur inattendue d'impressions qui s'attache toujours à l'inconnu... ce ravissement inouï, dont le point de départ était dans la Rome antique, et l'entier épanouissement

dans la merveilleuse façon dont chacun des exécutants avait compris quelle tâche lui incombait, avec quelle supériorité il fallait la remplir !

« Disons-le, tout et tous ont concouru à faire de cette soirée un souvenir qui s'imposera à qui y assista. »

. . . .

II

La Gazette du Midi.

. . . .

« Nous venons donc d'assister à un de ces spectacles étranges, grandioses, qu'on ne verra peut-être jamais plus.

« Orange, à l'occasion de son Comice agricole, avait eu l'heureuse idée, pour donner un attrait nouveau et unique à ces fêtes, de rajeunir son vieux théâtre romain et d'en ranimer les échos en conviant à une représentation, unique dans son genre, le comtat Venaissin, la Provence et le Languedoc.

« L'appel a été entendu !

« Par une superbe soirée, le ciel et la lune, dans son plein, pâlissaient devant les reflets de la lumière électrique.

« On eût dit que l'Olympe entr'ouvert illuminait de tous ses feux les monuments de Caïus Marius et

de Lactatius Catalus, vainqueurs des Cimbres et des Teutons.

« Environ dix mille spectateurs se pressaient dans l'ancien théâtre romain éclairé par la lumière électrique.

« Sur cette scène colossale, où jadis le peuple dominateur acclamait des représentations païennes, une pièce biblique : *Joseph en Égypte*, était représentée par des artistes d'élite.

« Pendant les entr'actes, l'étincelle fulgurante, promenée tour à tour sur les vieux murs, y projetait la clarté du soleil, tandis que l'ombre épaisse régnait de l'autre côté des portiques.

« Ces jeux de lumière, transmis instantanément et à volonté, sur le haut de la montagne, couronnée de spectateurs, elle aussi, et sur la tête dorée de la statue de la Sainte Vierge qui domine le théâtre, était d'un effet ravissant... inexprimable !...

« Les merveilleuses conditions d'acoustique dans lesquelles a été construit cet ancien théâtre romain, faisaient ressortir très-distinctement la voix des acteurs, même quand ils parlaient.

« Quant à l'immense auditoire, pittoresquement groupé dans l'enceinte réservée, et sur les gradins, et sur les portiques transformés en tribunes, — il était admirable de silence... de recueillement... »

. . . .

III

Le Courrier de Marseille.

. . . .

« C'est là, qu'après tant de siècles de solitude, par une belle et tiède soirée, la foule est revenue, pour quelques heures, animer et remplir cette enceinte grandiose.

« Le ciel, comme un immense velarium parsemé d'étoiles, pâlissant aux clartés de la lune, s'étendait au-dessus de ces milliers de têtes, rangées en lignes immenses, dans la place où s'asseyait autrefois le peuple romain.

« On était accouru de toute part pour assister à cette résurrection de l'antique théâtre.

« Les populations méridionales, avec leur goût inné du grand et du beau, avaient compris qu'il leur serait donné d'assister à un spectacle d'un caractère exceptionnel, où l'art moderne devait s'allier merveilleusement avec l'art antique — représenté par un monument impérissable.

« Plus de dix mille spectateurs avaient pris place aux gradins et aux places réservées, tandis qu'une foule, presque aussi grande, qui n'avait pu pénétrer dans l'hémicycle, bordait à une hauteur verti-

gineuse la crète inégale qui suit une partie du contour de l'édifice.

« Trois points lumineux, produits par l'électricité, se détachaient du fond et des deux côtés du *Proscenium*, répandant un jour splendide, qui ne laissait rien dans l'ombre, pas même les gradins les plus élevés.

« Il serait impossible de donner une idée du coup d'œil que donnait en ce moment ce théâtre. »

IV

Le Marseillais.

« Je sors du théâtre romain d'Orange, frappé d'admiration comme les milliers de spectateurs qui s'y trouvaient avec moi.

« Jamais spectacle plus imposant ne fut offert à une population.

« Ce spectacle, la ville d'Orange pouvait seule le donner avec son théâtre antique, le mieux conservé qui soit au monde.

. . . .

« Rien n'était plus solennel, plus majestueux que ce monument des temps anciens, où des milliers de spectateurs venaient, après tant de siècles de silence, lui rendre les jeux et la vie. »

. . . .

. . . .

«Après ce pâle compte-rendu de cette représentation, sans précédent dans l'histoire du théâtre moderne, nous sommes heureux de dire qu'un de ses organisateurs, M. Fernand-Michel (Antony Réal) — auteur des *Triomphateurs* qui ont terminé la soirée — est presque un de nos compatriotes.

« M. Antony Réal a écrit les paroles des Triomphateurs sous une inspiration bien servie par son beau talent. S'il a consacré son chant à la ville d'Orange, il s'agit aussi souvent de la Provence, et de Marseille en particulier, dans la partie de son poème qui s'adresse à M. Ferdinand de Lesseps.

« M. Antony Réal, aujourd'hui un de nos écrivains bien connus de la presse parisienne, est Marseillais par les souvenirs de sa jeunesse littéraire et par le cœur. — C'est parmi nous qu'il a fait ses premières armes. Il compte encore ici de nombreux amis. »

CHAPITRE ONZIÈME

LES TRIOMPHATEURS

Chanté et déclamé, le 21 août 1869, au théâtre d'Orange, avec le concours de :

M. BATAILLE, de l'Opéra-Comique.
M. GENEVOIS, du Grand-Opéra.
Mlle WERTHEIMBER, du Théâtre Lyrique;
Mme AUGER, du théâtre d'Avignon;
Les Sociétés philharmoniques et les Orphéons d'Avignon et d'Orange.

I

Strophes.

Premier couplet.

Ressuscitez, Romains antiques!
Divins héros, ressuscitez!
Apparaissez sous ces portiques,
Orgueil de nos vieilles cités.

Venez contempler dans leur gloire
Les modernes triomphateurs :
Ils ont remporté des victoires
Par les arts civilisateurs.

CHŒUR.

Échos de ces nobles murailles,
Acclamez nos triomphateurs.
Vivat aux paisibles batailles !
Gloire aux arts civilisateurs !

Deuxième couplet.

Ils ont vaincu toute la terre
Sans en être l'épouvantail.
Ils n'ont eu qu'un seul cri de guerre ;
Ce cri de guerre, c'est... travail !
Que de la Seine jusqu'au Tibre,
Ce cri parte de tous les cœurs :
Qu'il grandisse le peuple libre
Par les arts civilisateurs.

CHŒUR.

Échos de ces nobles murailles
Acclamez nos triomphateurs.
Vivat aux paisibles batailles !
Gloire aux arts civilisateurs !

Troisième couplet.

Ils ont pour sceptre un cep de vigne,
Un olivier pour *Labarum !*
Rameau de paix ; — c'est par ce signe
Que les peuples nouveaux vaincront !...
Non, plus de guerre entre patrie !
Ces héros pacificateurs
Vaincront un jour la barbarie
Par les arts civilisateurs.

CHŒUR.

Échos de ces nobles murailles,
Acclamez nos triomphateurs.
Vivat aux paisibles batailles!
Gloire aux arts civilisateurs!

II

Apothéose des arts civilisateurs.

LA PAIX

Assise sur un trône,tient d'une main une corne d'abondance et de l'autre une branche d'olivier; elle est entourée d'un groupe allégorique représentant l'AGRICULTURE, l'INDUSTRIE, l'ARCHITECTURE, la SCULPTURE, la PEINTURE, l'ÉLOQUENCE, la POÉSIE, la MUSIQUE.

Dès que les derniers chœurs ont chanté :

. . . .
. . . .
Vivat aux paisibles batailles,
Gloire aux arts civilisateurs !

Un rideau se lève et le groupe allégorique apparait.

La Paix se dresse et dit :

Je suis la PAIX — je suis l'âme des grandes choses,
Seuls, mes héros ont droit à des apothéoses,
Car ils ne viennent pas comme au temps des Césars
Triompher... en traînant des vaincus à leurs chars.
Ils n'ont pas asservi les peuples par l'épée,
Et leur main dans le sang ne s'est jamais trempée.

Soyez donc acclamés, sur ce vieux sol romain,
Grands héros du génie et du travail humain !
Que vos noms vénérés s'inscrivent sur les marbres,
Vous, semeurs de l'Idée, et vous les planteurs d'arbres...
Travailleurs de l'esprit et des bras — conquérants
De lumière — aujourd'hui vous êtes les seuls grands...
Vous êtes les seuls vrais héros de notre époque !

Nouveaux triomphateurs, c'est vous seuls que j'évoque.

J'ai pour vous couronner des fleurs et des lauriers,
Combattants des sillons, — pacifiques guerriers,
Vous dont l'arme est un soc... un épi... votre emblême !

Triomphez, descendants du divin Triptolème :
Columelle, Chaptal, Dombasle, Vilmorin,
Athen et Parmentier, de Serres, Gasparin.

Et vous dont les travaux étonnent la patrie,
Vous aussi, triomphez, héros de l'industrie :
Guttemberg, Vaucanson, Pascal, Papin, Jacquart,
Daguerre, Stéphenson — Philippe de Girard.

Et toi — toi qui pour nous ouvrir un nouveau monde
Creuse entre deux mers une route profonde...
Tu seras acclamé par nous et nos enfants,
Lorsque Suez verra nos vaisseaux triomphants,
Au chant des matelots français... carguer les voiles,
Et porter le commerce au pays des étoiles.

Oui! tu triompheras, moderne Sésostris,
Sur les flots étonnés de se voir réunis.

Disciples d'Ictinus, de Phidias, d'Apelle,
Architectes, sculpteurs, peintres — je vous appelle
A cette apothéose... et vous êtes aussi
Les héros que la Paix doit acclamer ici.

Je vous appelle aussi, héros de l'éloquence !
Tout progrès social naît de votre puissance ;
Sans vous... qui sait combien de temps l'humanité
Eût vécu sans grandeur, sans foi, — sans liberté !...

Sortez de vos tombeaux, Cicéron! Démosthènes!...
Votre Rome n'est plus — elle n'est plus Athènes,
Mais vos noms sont restés... ainsi que resteront
Les héros éloquents qui vous imiteront ! ! !

Bossuet, Mirabeau, Berryer, Lacordaire,
Honneur de la tribune et gloire de la chaire,
Triomphez ! ! ! — L'avenir gardera votre nom !
Pour vous aussi Soufflot a fait le Panthéon !

Vous qui pour célébrer tous ces arts pacifiques
Des muses empruntez les accents poétiques...
Qui parlez aux mortels le langage des dieux!...
O doux fils d'Apollon, — poëtes radieux,
Apparaissez armés de la sainte Parole,
Glorifiez ceux-là qui vont au Capitole,
Vous êtes de la Paix les héros bien-aimés !...
Toujours par vous, toujours les cœurs seront charmés!
Triomphez par Corneille, et Molière, et Racine,
La Fontaine, Hugo, Béranger, Lamartine.

Troubadours du midi, triomphez par Mistral !

(*Tremolo d'orchestre.*)

O dieux... qu'entends-je?... Orphée a donné le signal...
Méhul sort du tombeau... Rossini se réveille...

Un concert ravissant vient frapper mon oreille...
Gluck, Bethowen, Mozart se mêlent à nos chœurs
Pour acclamer aussi les arts triomphateurs.

Après ce dernier vers, *la Paix* se rassied et les chœurs chantent une dernière fois :

Échos de ces nobles murailles,
Acclamez nos triomphateurs,
Vivat aux paisibles batailles!
Gloire aux arts civilisateurs !

CHAPITRE DOUZIÈME

CAUSERIES HISTORIQUES ET ANECDOTIQUES (1)

I

Les théâtres Grecs et Romains.

Chez les Grecs, comme ensuite chez les Romains, les théâtres ne furent longtemps construits qu'en bois. On les démolissait après la fête. C'était l'enfance de l'art. Dans ces théâtres ambulants, les spectateurs étaient obligés de se tenir debout.

Et je ne puis voir, — à l'ombre des arbres séculaires qui ombragent la place publique de mon village, des modestes acteurs amuser nos campa-

(1) Sous forme de causeries, nous donnons des notes qui se rapportent à la représentation du théâtre romain d'Orange et aux *Triomphateurs*.

gnards du haut de leur tréteau, — sans songer que pendant des siècles l'art scénique n'a pas eu d'autre théâtre.

M. E. Lepidus fut le premier, chez les Romains, qui construisit une salle de spectacle avec des siéges pour les spectateurs. Bientôt après Scaurus et Curion en construisirent de remarquables par leurs proportions et leur magnificence, mais qui étaient également en bois et se démontaient après la fête.

Le théâtre de Curion était le plus extraordinaire, il pouvait servir alternativement de théâtre et d'amphithéâtre. Ce gigantesque édifice était fixé sur un pivot tournant « et la machine tournait, dit Pline, tandis que les spectateurs y étaient assemblés et tournaient avec elle. — Le voilà sur ce siége perfide et fragile, ce triomphateur du monde, cet arbitre des empires et des peuples, qui envoie des lois aux terres étrangères... Le voilà suspendu sur une machine, voyageant dans les airs, sur deux gonds. »

II

Les premiers théâtres en pierre.

Pendant plusieurs siècles les Grecs seuls eurent des théâtres en pierre, et — ô inconséquence éter-

nelle des gouvernements et des philosophes — le premier théâtre en pierres de taille fut construit à Athènes, sous Thémistocle, au même moment où Thespis en était exilé pour avoir dialogué sur la scène, et tandis que Solon s'opposait — heureusement sans succès — aux invocations du poète d'Icarie.

Ce premier théâtre, — dédié à Bacchus, — est le prototype et le modèle de tous les théâtres en pierre bâtis plus tard par les Romains.

Le plus beau — quoique le moins spacieux, — le plus beau théâtre romain construit en pierre fut celui de Marcellus.

Il ne contenait que vingt-deux mille spectateurs, tandis que celui de Pompée en contenait quarante mille.

Le jour où Auguste fit la dédicace du théâtre de Marcellus, il donna — en signe de munificence — *Bains* et *Barbiers* au peuple.

Heureux temps pour les peuples où on les rasait gratis.... Aujourd'hui on les tond... et ils sont tenus de payer les ciseaux.

« Tous les théâtres romains, construits en pierres depuis Pompée, avaient des fondements si solides — dit l'auteur de *Rome au siècle d'Auguste* — qu'ils semblaient bâtis pour l'éternité. »

Et pourtant tous sont tombés... les ruines même

gnards du haut de leur tréteau, — sans songer que pendant des siècles l'art scénique n'a pas eu d'autre théâtre.

M. E. Lepidus fut le premier, chez les Romains, qui construisit une salle de spectacle avec des siéges pour les spectateurs. Bientôt après Scaurus et Curion en construisirent de remarquables par leurs proportions et leur magnificence, mais qui étaient également en bois et se démontaient après la fête.

Le théâtre de Curion était le plus extraordinaire, il pouvait servir alternativement de théâtre et d'amphithéâtre. Ce gigantesque édifice était fixé sur un pivot tournant « et la machine tournait, dit Pline, tandis que les spectateurs y étaient assemblés et tournaient avec elle. — Le voilà sur ce siége perfide et fragile, ce triomphateur du monde, cet arbitre des empires et des peuples, qui envoie des lois aux terres étrangères... Le voilà suspendu sur une machine, voyageant dans les airs, sur deux gonds. »

II

Les premiers théâtres en pierre.

Pendant plusieurs siècles les Grecs seuls eurent des théâtres en pierre, et — ô inconséquence éter-

nelle des gouvernements et des philosophes — le premier théâtre en pierres de taille fut construit à Athènes, sous Thémistocle, au même moment où Thespis en était exilé pour avoir dialogué sur la scène, et tandis que Solon s'opposait — heureusement sans succès — aux invocations du poète d'Icarie.

Ce premier théâtre, — dédié à Bacchus, — est le prototype et le modèle de tous les théâtres en pierre bâtis plus tard par les Romains.

Le plus beau — quoique le moins spacieux, — le plus beau théâtre romain construit en pierre fut celui de Marcellus.

Il ne contenait que vingt-deux mille spectateurs, tandis que celui de Pompée en contenait quarante mille.

Le jour où Auguste fit la dédicace du théâtre de Marcellus, il donna — en signe de munificence — *Bains* et *Barbiers* au peuple.

Heureux temps pour les peuples où on les rasait gratis.... Aujourd'hui on les tond... et ils sont tenus de payer les ciseaux.

« Tous les théâtres romains, construits en pierres depuis Pompée, avaient des fondements si solides — dit l'auteur de *Rome au siècle d'Auguste* — qu'ils semblaient bâtis pour l'éternité. »

Et pourtant tous sont tombés... les ruines même

principale; « vue de la place — dit Caristie, à qui j'emprunte ces détails, — elle produit la surprise et l'admiration! »

Un sentiment de tristesse vous domine à l'aspect de ce monument qui vous rappelle cette époque romaine, où les Césars se faisaient élever des temples et des arcs-de-triomphe par les bras mêmes qu'ils avaient chargés de fer. Dès les premiers empereurs, ces bras esclaves furent employés à la construction des amphithéâtres qui, peu à peu, — à mesure que la dépravation des mœurs et la corruption du goût s'étendaient, — s'élevèrent de tous côtés et prirent la place des théâtres. Alors les arts de Corinthe et d'Athènes, la tragédie et la comédie entre autres, — ces beaux fruits du climat grec, — ne fleurissent plus. C'est qu'à l'ère de Thespis a succédé l'ère des Néron, et que le râle des gladiateurs mourants, les rugissements des lions et des panthères dominent la sublime harmonie des voix humaines.

Orange eut aussi son amphithéâtre. Mais, Dieu soit loué! ce symbole de la barbarie des derniers siècles a disparu.... Seul son théâtre est resté, comme signe matériel des arts et de la civilisation grecque dont s'inspirèrent les premiers Romains.

IV

Une supplique à M. le Ministre des Beaux-Arts et comment M. le Ministre y répondit.

Eveiller l'attention du gouvernement sur le théâtre antique d'Orange, afin qu'il accordât les fonds nécessaires à sa consolidation et à son entretien — cet édifice étant classé dans les monuments historiques de France ; — montrer le parti qu'on pourrait en tirer pour des représentations grandioses, propres à élever l'esprit de la nation, bien plus, certes, que les pièces à femmes qui font la fortune de la plupart des théâtres de Paris : — telle était notre pensée en organisant la représentation du 21 août 1869.

Voici un extrait de notre supplique à M. le ministre des Beaux-Arts :

. . . .

. . . .

« Nous espérons, Monsieur le Ministre, que Votre
« Excellence approuvera notre projet et qu'elle dai-
« gnera accueillir favorablement la supplique que
« nous venons lui adresser.

« La ville d'Orange a fait déjà de grands sacri-

« fices pour notre théâtre Romain, et elle s'en est « imposée de nouveaux en cette occasion.

« Dans la distribution des cinquante millions « alloués aux monuments historiques, Orange a été « complétement oublié... malgré les demandes réi- « térées de son administration municipale.

« Daignez nous permettre, monsieur le Ministre, « d'avoir recours aujourd'hui à votre bienveillance, « et de vous demander une subvention, afin de don- « ner à notre fête artistique tout l'éclat qu'elle mérite.

« Nous serions également reconnaissants à Votre « Excellence, si elle voulait nous envoyer un em- « ployé du ministère pour surveiller les travaux. »

. . . .

M. le Ministre des Beaux-Arts nous fit l'honneur de nous répondre :

« Qu'il n'y avait pas d'argent en caisse!!!

« Qu'il nous enverrait un employé du Ministère « *si nous voulions le payer.* »

Or comme ici nous sommes tous un peu architectes et archéologues — nous surveillâmes les travaux en famille... et... gratis!

Nous n'avions besoin de personne pour régler l'emploi de nos propres deniers...

J'ai su depuis que si pour notre fête romaine il n'y eut *pas d'argent en caisse!...* c'est que nous n'étions pas dans le secret des dieux !

Car si au lieu d'acclamer les héros de la paix nous avions acclamé les héros de la guerre... le ministre du César qui trônait alors aux Tuileries aurait laissé venir jusqu'à nous quelques ondées du Pactole-Budget.

On ne peut pas tout savoir !

Aujourd'hui je forme le vœu que les fonds nécessaires soient accordés à la ville d'Orange pour la conservation de son théâtre romain, gloire historique de notre France !

Il ne faut pas qu'il s'écroule, ce monument gigantesque qui semble n'être resté debout que pour dire aux hommes de notre génération : — Soyez grands ! ! !

V

Castil-Blaze, né à Cavaillon en 1784.

Un des plus charmants esprits que la Provence ait produits. Si son image m'est apparue dans mon

rêve d'une représentation fantastique, c'est que le souvenir de ce fantastique musicien-littérateur ne peut s'effacer de la mémoire de qui l'a connu. Il y aurait un livre à écrire sur cet excentrique qui, à force d'esprit et d'originalité de bon aloi, avait l'étrange prérogative de se coiffer et de parler en dehors des règles communes. Le chapeau noir, haut de forme, et le français lui étaient également antipathiques. Il ne portait que le chapeau aux larges bords de feutre mou et ne parlait que le provençal.

Rien n'était pittoresque comme d'entendre Castil-Blaze raconter quelque histoire ou réciter des vers de sa façon dans l'idiome imagé de notre Provence.

Je trouve dans mon album une chanson qu'il nous récita un soir et que je crois encore inédite : c'est un tableau pris sur nature de nos mœurs de village, que j'offre aux gourmets de poésies provençales.

LOU VIOULOUNAIRE (1).

Vous garirai de la pepido
Fios garas vosteis esclo
Eici l'amour part oou Galo
La vido alors se faï poulido...

(1) Nous conservons au provençal l'orthographe du passé, celle de Roumanille lui-même, à l'époque où il écrivait dans le *Bouilabaïsso* sa fable *Lou loup et l'agnéou*. Lorsque les *félibres* auront

Un co d'arquet, un co dé go
Din nosté mounde nia qu'aco.

Aquel arquet a fa maï de mayagé
Que leis cura n'en pourrien benesi.
Eici cadun soou faïre bouen meinagé
Que bel accord que douno lou plési.

Enqui Gégé ten madaleno,
Tíno deman tendra Gégé,
Et chaquo fio, senso péno,
Troubara cooussuro a soun pé.

Coumo Precetto eis escarabiado !
Faï d'estrambor, sé lanco en butavan,
Sé n'en soou tant a tréva l'ooulivado
Un jour aqui se compto per un an.

Fians, Droulas, Saoutoun et risoun,
Moun arquet leis a mes en jo.
Tout en dansant qué fan... qué disoun?...
Maïres y vésès que dé fio.

Lou bal fini qué la jouïno assemblado
Tricoutayé jusqu'à soun déjuna ;
Maï quand a vis l'assistance ajoucado
Ren graci oou vin... et di : — foou sén'ana ! !!

Partès amis fasés bouen viagé,
La luno a gaïre de clarta...
Et quand y a di : — fugués ben sagé !
Cadan tiro de soun cousta.

donné des lois fixes à leur langue par une grammaire et un dictionnaire, — ce qui nous permettra, peut-être, de comprendre une foule de leurs mots inusités dans le langage usuel de nos villages, — alors nous adopterons leur nouvelle manière d'orthographier. L'Académie française publia son premier dictionnaire soixante et un an après sa fondation ! L'Académie provençale publiera-t-elle jamais le sien ??? A. R.

Un co d'arquet, un co dé go
Dins nosté mounde nia qu'aco.

Il serait impossible de traduire en français des vers si pleins de riches images. Ceux qui comprennent ce provençal n'ont pas besoin de traduction. Pour ceux qui ne le comprennent pas, une traduction serait encore inutile parce qu'elle ne saurait jamais rendre la pensée du poète.

L'idée, passablement originale, d'un congrès poétique où chaque poète devait jurer d'exclure absolument le français de leurs écrits, a-t-elle réellement germé dans cet esprit paradoxal?... C'est probable. Voici ce que je lis, à ce sujet, dans la *France musicale*, numéro du 22 septembre 1852. « Notre ami « Castil-Blase parcourt la Provence, propageant, avec « l'ardeur d'un néophyte, la belle langue des trou- « badours qu'il parle et qu'il écrit avec cette verve « qui a fait plus d'une fois les charmes des salons « parisiens. Notre collaborateur vient d'organiser « un congrès dans le but d'engager tous les poètes « de la Provence à faire le serment de renoncer dé- « sormais à la langue française et de n'exprimer « leurs idées, soit en vers, soit en prose, que dans « l'idiome provençal. »

VI

De la lutte et des lutteurs chez les anciens et chez les modernes.

La Provence a conservé l'antique usage de la lutte, dans les fêtes patronales de nos villages. Cet exercice gymnique est toujours dans le programme des réjouissances publiques.

Le théâtre romain d'Orange ne servait presque plus guère qu'à ce spectacle, réservé jadis aux amphithéâtres. Son enceinte a vu souvent des lutteurs remarquables par leur force ou leur adresse.

L'un, entre autres, avait acquis une haute réputation dans nos arènes en plein champ, c'était :

RABASSON.

Parmi les descendants de Thésée et d'Hercule, Rabasson fut un type, et si son image s'est retracée à mon esprit, c'est que je l'ai entendu bien souvent acclamer par nos populations et que je l'ai beaucoup connu.

Petit de taille, mais admirablement proportionné; les épaules larges, les muscles puissants, une phy-

sionomie des plus douces, au profil grec, des lèvres toujours souriantes, — même pendant les efforts de la lutte, — tel fut Rabasson : un colosse en miniature.

A Sparte, où la plus belle était le prix du plus brave, — Rabasson aurait eu des succès faciles.

Dans les temps héroïques, où les hommes forts étaient toujours faits dieux, on lui eût élevé des autels.

Rabasson fut une illustration de mon village. Je l'ai vu jeune dans ma maison où il était employé comme domestique... et je l'ai revu ensuite lutter triomphalement à Paris et à Londres.

Rabasson n'avait jamais été tombé, il est mort à Bordeaux... dans une lutte... à la suite d'un *mauvais coup*. Cette fin tragique a été diversement jugée. Plusieurs l'ont attribuée à la jalousie d'un lutteur moins adroit, qui se vengeait ainsi d'avoir été *tombé*. Je me souviens des commencements de Rabasson.

VII

Une lutte en Provence.

C'est à la fête de Lourmarin, — joli village situé sur les bords de la Durance — que Rabasson obtint son premier triomphe. C'est ce jour-là que sa vocation de lutteur se fit pressentir.

Le récit de cette lutte est une peinture de nos mœurs rurales qui avait place marquée dans ces causeries d'un villageois.

Un jour — à la fête votive de Lourmarin — Rabasson me dit :

« *Voou loucha émé lei mièchomé.*

(Je vais lutter avec les demi-hommes.)

Nul ne le connaissait encore. En voyant cet enfant se présenter — il avait à peine seize ans, il en paraissait à peine dix — en voyant, dis-je, cet enfant entrer dans le *rond*, les témoins de la lutte sourirent, les jeunes gens haussèrent les épaules...

Rabasson se déshabille !... A l'aspect de ses épaules carrées, de son torse musclé... le sourire fait place à l'admiration.

Il lutta et gagna le prix — une écharpe.

Après vint la lutte des hommes.

Il y avait là les plus forts lutteurs des Bouches-du-Rhône et de Vaucluse, Meyssonnier d'Avignon en tête.

Rabasson, ivre de son premier triomphe, son écharpe en sautoir, nous dit :

— Si je savais que M. le maire me le permît, je me présenterais pour lutter avec les hommes.

— Va toujours, lui dit mon père qui avait été complimenté sur l'adresse de son jeune domestique.

Prompt comme l'éclair, l'enfant vole au milieu du *rond*, fait sauter sa chemise et relève son pantalon.

Il n'avait pas encore eu le temps de se faire confectionner un caleçon avec sa première écharpe.

A sa vue il n'y eut qu'un cri de surprise parmi la foule des spectateurs.

« Rabasson ! Rabasson ! »

Celui-là avait conquis sa popularité en une heure.

Meyssonnier — ce taureau humain — mort, lui, à la suite d'un acte de dévouement sublime : (il se jeta dans le Rhône pour sauver une femme qui se noyait. — C'était en hiver, il en mourut). — Meyssonnier était déjà aux prises avec le *Pâtre* — un taureau aussi!

Rabasson, droit à côté du fifre, les regardait audacieusement. — On eût dit un artiste qui cherche à s'inspirer des modèles.

Le Pâtre tomba!

« Rabasson ! cria la foule... à Rabasson! »

Le public de tous les pays est avide de contraste, quel contraste en effet : Rabasson et Meyssonnier!... un pygmée de 15 ans et un géant de vingt-cinq, David et Goliath!

Vos loucha émé iou pichot!!! (Tu veux lutter avec moi, petit!!!) lui dit ironiquement le géant.

« A cette épithète, me dit plus tard Rabasson, je me sentis froissé... Je ne veux pas qu'on me dise petit, tout *Rabassé* que je suis... »

Cette lutte entre Meyssonnier et Rabasson fut un spectacle étrange, — jamais peut-être la force et l'adresse ne s'étaient livré un pareil assaut, devant un public plus émotionné.

Naturellement chacun faisait des vœux pour le petit. . . . .

. . . .

Le géant et le pygmée luttèrent pendant plus d'une demi-heure. Meyssonnier aurait pu tuer Rabasson... l'étouffer... il lutta courtoisement, en homme de cœur, il ne chercha pas à l'étreindre... il voulait le faire tomber... voilà tout ; il n'y put parvenir ! Rabasson glissait dans ses bras comme une anguille... il s'entortillait à lui comme un serpent !

Le géant le faisait bondir comme une balle, mais l'enfant retombait toujours sur le ventre.

— Que le diable l'emporte, exclama enfin Meyssonnier en colère... Je ne lutte plus... Nul ne le tombera jamais ! ! !

Les autorités firent cesser la lutte et le prix — 200 francs — fut partagé entre les deux lutteurs.

Quelques instants après, on faisait les *trois sauts*. Rabasson nous dit :

— Je vais sauter !

Il sauta et gagna encore le prix.

Après ce fut la course à pied des demi-hommes, puis la course des hommes.

Rabasson courut les deux courses, et les gagna.

Jamais, de mémoire de fête votive, on n'avait rien vu de pareil.

A dater de ce jour, — dans les villages du Midi, on ne parla plus que de Rabasson qui avait gagné à la même fête :

La lutte des demi-hommes,

La lutte des hommes,

Les trois sauts,

Et les deux courses à pied.

Rabasson s'était formé lui-même; il a eu la prescience de son art, il l'a perfectionné. C'était un lutteur fantaisiste; dans le combat il souriait... il souriait toujours des lèvres et des yeux... il faisait les plus grands efforts en paraissant jouer.

Ses succès à Paris et à Londres ne lui avaient point fait oublier ses débuts en province.

« Quel beau temps, me disait-il un jour à Paris, — après un de ses triomphes — quel beau temps quand j'allais lutter dans les villages!

— Et quel plus beau temps, lui répondis-je, lorsque, encore enfants, nous luttions dans les prés !

Le souvenir de ce lutteur moderne m'a donné l'idée de faire quelques recherches sur la lutte chez les anciens.

LA LUTTE CHEZ LES ANCIENS.

Les anciens attachaient une grande importance à tous les exercices de gymnastique. Aussi avaient-ils porté la lutte au plus haut point de perfection qu'il fût possible. Les lutteurs adroits étaient honorés et donnés en exemple à leurs concitoyens : ils servaient d'émules à la jeunesse.

Les poètes d'abord, les historiens ensuite, se sont plu à conserver les noms et à décrire les hauts faits des lutteurs de l'antiquité. Homère montre Ajax et Ulysse l'emportant sur tous les autres lutteurs. Ovide fait le tableau poétique de la lutte entre Hercule et Archéloüs — et Lucain décrit celle d'Antée.

L'histoire n'a pas dédaigné d'inscrire les noms des hommes fameux par leurs exploits dans les arènes : — Milon, Polydamas, Théagène, sont célébrés tour à tour par Diodore, Pline, Cicéron, Pausanias.

Pausanias s'est intéressé spécialement à la gloire

de Milon et a décrit, avec des détails émus, la mort de Polydamas, un des plus adroits lutteurs de l'antiquité, après Théagène de Thasos qui avait remporté jusqu'à quatorze cents prix.

Si donc poètes et historiens nous ont conservé la mémoire des lutteurs d'autrefois, — pourquoi oublierions-nous les lutteurs d'aujourd'hui!

Rabasson a remporté, pour le moins, autant de prix que Polydamas mort aussi en luttant.

L'agilité, la souplesse, l'adresse, jointes à la force physique sont-elles moins utiles aujourd'hui? Pourquoi n'y attachons-nous pas la même importance qu'autrefois?

Développer les forces de l'esprit en l'assouplissant par des exercices de mémoire, c'est bien... mais développer, en même temps, les forces du corps en le rendant agile par des exercices physiques... ce serait mieux! A côté de l'instruction obligatoire, je voudrais la gymnastique obligatoire, et que la lutte redevînt en honneur comme chez les anciens Grecs.

Les anciens Grecs avaient établi un triple concours de musique, d'éloquence et de lutte. Les combats sanguinaires leur étaient inconnus. Marc-Aurèle, le plus sage des empereurs romains, voulut faire

revivre à Rome le goût des luttes artistiques de la Grèce, — avant la conquête romaine, — mais le goût des gladiateurs et des massacres d'hommes et d'animaux prévalut toujours.

Aux lutteurs policés les Romains blasés préféraient les lutteurs barbares.

Les lutteurs barbares. — Les lutteurs policés.

Il y avait chez les Romains deux sortes de lutteurs :

Les lutteurs policés et les lutteurs barbares. Ces derniers que j'appellerai : les athlètes de la décadence, n'étaient dressés qu'au métier de lutteur, dans lequel ils apportaient l'énergie et la férocité du sauvage. Ceux-là défrayaient les jeux publics : leur force musculaire, développée à l'avance, les rendait éminemment propres à la lutte des amphithéâtres où ils amusèrent, durant les derniers siècles, la population romaine.

LES LUTTEURS BARBARES.

La statuaire antique nous représente ces lutteurs avec le crâne étroit, le front bas et resserré. A ce premier aspect, on sent l'absence de l'intelligence et l'instinct brutal... Ce n'est point là l'image de

cette gymnastique artistique, telle que la comprenaient les Grecs, et qui servit d'école aux sculpteurs.

La bestialité s'exhale de tous les traits du lutteur barbare : ses lèvres serrées sous une moustache peu fournie; sa bouche distendue, au-dessus d'un menton mince et légèrement barbu; ses fossettes creuses, ses yeux petits et perçants : tout cela, dans cette tête déprimée, soutenue par une encolure de taureau, accentue cette physionomie, image de la seule force brutale.

Le voyez-vous ce colosse accroupi au milieu de l'arène, attendant un adversaire à terrasser? On dirait un de ces prisonniers qu'Eumène nous montre, assis sous les portiques, et attendant, l'œil farouche, l'arrêt qui fixait leur sort.

LES LUTTEURS POLICÉS.

Au lieu de l'accent barbare, des rudesses de la force purement brutale, le lutteur policé offre au contraire un torse souple, d'un modèle exquis ; tout est équilibré, harmonieux dans ce beau corps; la lutte n'est plus chez lui un métier d'histrion, mais un exercice artistique, un jeu élevé, qui ennoblit la stature de l'homme.

Le voyez-vous campé sur sa jambe droite pliée en avant, le torse renversé dans une pose où l'équilibre semble une difficulté vaincue? Certain de son point d'appui, le lutteur projette en avant la jambe gauche, pour prendre subitement sur le corps de son adversaire un point fixe qui lui permette de le renverser; il calcule, sans trouble, une passe décisive, un stratagème imprévu qui doit lui donner la victoire. — Tout à coup son visage s'anime; il sent qu'il va triompher : ses coudes s'élargissent, les muscles de ses épaules se gonflent, ses deux poings se ferment et se détendent en même temps comme un ressort d'acier.... et l'adversaire est renversé ! ! !

La science de la lutte, comme tant d'autres sciences, est restée au point où l'ont laissée les anciens.

Il y avait, chez les anciens, deux sortes de luttes : l'une de droit, et l'autre qu'on pouvait continuer étant à terre. La première était la plus usitée, et c'est encore celle de nos jours. Si l'un des deux adversaires était renversé, son antagoniste lui permettait de se relever jusqu'à ce que l'un des deux fût tombé trois fois. Le combat alors était terminé et la victoire remportée. De nos jours il suffit d'être renversé une

seule fois; mais il faut être tombé sur le dos, et que le sable de l'arène témoigne visiblement que les deux épaules ont également touché terre.

Toutes les ruses possibles, toute espèce d'efforts physiques étaient permis, excepté les coups.

On attachait surtout une grande importance à l'élégance des attitudes et des mouvements.

Et c'est en ceci que Rabasson, le jeune héros de nos villages, qui avait fait courir *tout Paris* à son heure, était particulièrement remarquable; ses poses artistiques en avaient fait le type du lutteur policé.

Aujourd'hui la lutte n'est plus guère en honneur. Il n'y aura bientôt plus que nos paysans qui, dans les aires ou dans les prés, s'exerceront encore à ce jeu salutaire. Dans nos fêtes votives, de village même, ce genre de divertissement est chaque année moins usité. Dans les cirques et les hippodromes des grandes villes, c'est aux phénomènes de toute espèce, acrobates, dompteurs de bêtes féroces, qu'on donne la préférence.

Souvenons-nous que le goût des amusements barbares des Romains des derniers siècles fut — avec le luxe et l'oubli des amusements virils — un des présages de leur asservissement.

VIII

L'aéronaute Godard et le mistral.

LES NOUVEAUX ICARES.

En 1852, le théâtre romain d'Orange vit un concours de population presque aussi considérable qu'en 1869. Un ballon, monté par un des frères Godard, devait s'élever du milieu de son enceinte. L'annonce de ce spectacle avait excité à un tel point la curiosité, que de tous les pays voisins on accourut en foule. La ville ne put suffire à loger les étrangers; la plupart parquaient au dehors avec leurs charrettes ou leurs voitures.

Au jour fixé pour l'ascension, plus de vingt mille spectateurs garnissaient le haut et les flancs de la montagne où le théâtre est adossé.

Les autorités de la ville trônaient sur une estrade d'honneur !

C'est la première fois qu'un pareil spectacle allait être donné dans l'antique cité romaine.

A deux heures de l'après-midi, M. Godard gonflait son ballon ; à trois heures les préparatifs n'étaient point terminés.... Une heure s'écoule encore et le fameux *lâchez tout* n'est pas prononcé...

Quelques cris accusent un commencement d'impatience.

« Qu'y a-t-il? fait demander M. le maire à l'aéronaute.

— Il y a, répond M. Godard..... le Mistral ! »

Cette réponse exprimait suffisamment que le voyageur aérien hésitait à partir.

Les autorités le font appeler; on lui observe qu'on ne déplace pas ainsi impunément vingt mille villageois.

— Le mistral est un cas de force majeure, répond encore l'aéronaute.

— Mais c'est une mystification !

— Il est impossible de gonfler une montgolfière avec ce vent... — Faites cesser le mistral et je pars...

— C'est une plaisanterie.... et le public ?...

Le public, ne sachant à quoi attribuer le retard, ne faisait encore que trépigner ; mais quand il apprit que l'ascension n'aurait pas lieu, une huée — telle que de mémoire de huée on n'en entendit jamais — retentit aux quatre points cardinaux de l'enceinte... Des cris : à bas Godard ! se mêlaient aux huées.

Des voies de fait menaçaient l'aéronaute, et il ne fallut rien moins, pour le soustraire à l'effervescence du public, que la sage intervention des autorités qui, pour le mettre à l'abri des horions et du mistral, le firent enfermer pendant quelques heures.

M. Godard en fut quitte pour rendre la recette.

Le 27 août 1874 un fait plus étrange se produisit. L'aéronaute Blondeau devait faire une ascension avec une montgolfière, et monté sur un trapèze où il exécuterait des tours de gymnastique. Pendant trois jours le mistral l'empêche de gonfler un ballon. Le 27 le mistral a cessé.

— C'est la revanche de Godard, dit le public anxieux de voir enfin un homme dans les airs....

Patience! il va voir mieux que cela....

A deux heures de l'après-midi, le *lâchez tout* est prononcé et... ô terreur indescriptible!... un des hommes qui retiennent le ballon, pris par un pied dans les cordages, est emporté dans les airs la tête en bas.... Jamais spectacle plus terrible que cet homme qui se débat dans l'espace.... on voit l'aéronaute se dresser sur son trapèze.... Puis l'on ne distingue plus qu'un point dans les cieux.... Quel drame horrible va s'accomplir??? On s'attend à voir tomber un cadavre... La foule émotionnée interroge le ciel. — Le ballon reparaît... la descente est rapide.... et bientôt l'on peut voir, ô surprise mêlée d'admiration!... l'aéronaute, droit sur son trapèze, et soutenant sur sa tête l'homme suspendu au-dessus de lui par un pied.

Cette aventure me rappelle qu'à une autre époque un certain maître d'école de village ayant inventé une machine volante, au moyen de laquelle il croyait pouvoir s'élever dans les airs, fit annoncer, à son de trompe, qu'à tel jour et à telle heure il s'envolerait du haut de la tour d'un château fort — dont les ruines existent encore sur le plateau de la montagne qui domine le théâtre.

Au jour fixé, le nouvel Icare paraît au haut de la tour, muni de sa machine ailée;.. la foule applaudit... On voit le volateur agiter ses grandes ailes, semblable à un aigle qui va prendre son vol... — L'histoire ne dit pas si ce jour-là il faisait mistral! — Toujours est-il que, moins sage que M. Godard, le pauvre maître d'école se précipita dans les airs — et s'y maintint juste le temps qu'il fallait pour retomber lourdement sur la terre.

Il en fut quitte pour deux jambes cassées.

— Je n'avais pas assez serré une vis, se contenta-t-il de dire pour justifier sa mésaventure.

Il mourut avec cette persuasion.

Cette anecdote m'avait engagé à faire quelques recherches historiques sur les plus célèbres *volateurs*, que je pourrais appeler : les nouveaux Icares.

LES NOUVEAUX ICARES.

Ce sont les oiseaux qu'il faut accuser d'avoir inspiré aux hommes le désir orgueilleux de s'élever dans les régions du ciel.

Un mécanisme imitant les ailes des oiseaux dut paraître d'abord le moyen le plus simple et le plus pratique pour imiter dans leurs courses les agiles habitants de l'air.

Une des premières expériences tentées, dont l'histoire nous ait transmis le souvenir, est celle d'Archytas, natif de Tarente et contemporain de Platon.

Archytas était philosophe, magistrat et guerrier; il était surtout habile mécanicien, il construisit une colombe de bois, si artistement travaillée qu'elle volait très-haut : « — Mais, dit Aulu-Gelle, une fois « tombée, la colombe ne s'élevait plus et elle ne « volait que jusqu'à un certain espace. »

Vers la fin du douzième siècle, sous le règne de l'empereur Manuel Comnène, un Sarrasin fit publier à Constantinople qu'il volerait comme un oiseau. La tour de l'hippodrome lui fut donnée pour faire son expérience ; l'empereur voulut y assister.

Tandis qu'il s'apprêtait à prendre son essor, le peuple impatient lui criait :

— Vole, vole, Sarrasin.

Le Sarrasin ne bougeait pas, et de temps à autre il étendait la main comme pour essayer la force du vent.

— Ne nous laisse pas ainsi en suspens, tandis que *tu pèses le vent*, lui criait la foule.

L'empereur, au contraire, cherchait à le détourner de son projet.

Le Sarrasin continuait à essayer le vent, et enfin quand il le crut favorable, il s'élança du haut de la tour..... mais son vol eut bientôt le sort de celui d'Icare; ses ailes artificielles le trahirent, il tomba et se brisa les os.

Vers le milieu du treizième siècle, Roger Bacon construisit aussi une machine pour se diriger dans l'air comme les oiseaux. Mais il ne réussit guère mieux que ses devanciers. Ce qui n'a pas empêché ce savant, que l'Angleterre honore, de mettre au nombre des découvertes à faire : l'art de voler comme les oiseaux.

Ce Roger Bacon — qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre chancelier d'Angleterre — professait

la théologie à Paris où il avait pris son titre de docteur en 1246.

La machine qu'il construisit pour voler ressemblait à un poisson autant qu'à un oiseau; elle avait la forme de l'un et les ailes de l'autre. Cette invention faillit lui coûter cher : on l'accusa de magie et les bonnes gens le menacèrent de l'occire s'il tentait de s'élever dans les airs comme il l'avait annoncé.

La physique et la chimie étaient alors regardées comme des sciences diaboliques; malheur à celui qui osait en divulguer les secrets!

Le génie de Roger Bacon l'avait fatalement porté aux sciences physiques. L'imprudent avait osé étudier les phénomènes de la nature et sonder ses mystères.

Inspiré par le diable il créa le miroir ardent, les verres à lunettes, ouvrant ainsi la voie qui devait conduire à la découverte du microscope et du télescope, et s'il n'inventa pas la poudre, il en découvrit au moins la composition.

C'en était trop, en vérité! il fallait terrasser cet esprit de ténèbres, ce fils de Bélial, qui naguère voulait se mettre des ailes pour s'élever jusqu'au ciel.

Roger Bacon ne tarda pas à être dénoncé en cour de Rome, comme étant en correspondance avec les démons; et ses cours publics furent interdits.

Alors il se fit écrivain. Hélas! ses livres ne lui réussirent guère mieux que sa machine volante; les *ignorants illettrés* s'étaient ameutés contre celle-ci, les *ignorants lettrés* s'ameutèrent contre ceux-là ! et un bref du pape condamna ses ouvrages comme contenant des *nouveautés dangereuses et suspectes.*

Roger Bacon expia par dix ans de prison le crime d'avoir voulu mettre des ailes à ses épaules... et à son esprit!

A cette époque un bénédictin anglais, Olivier de Masbelburi, entreprit aussi de voler en s'élançant du haut d'une tour à Londres. Celui-ci s'était attaché des ailes aux pieds et aux bras.

Il prétendait, à l'aide de son mécanisme, franchir la Manche en quelques heures. Il tenta son expérience et eut le sort du Sarrasin de Constantinople.

Au XV[e] siècle Jean-Baptiste Dante crut avoir trouvé le secret de voler; il fit plusieurs essais couronnés de succès; mais une fois, le fer avec lequel il dirigeait une de ses ailes s'étant rompu, il tomba sur l'église de Pérouse et en fut quitte pour une cuisse

cassée. Cet accident lui valut la chaire de mathématiques de Venise.

Sous Louis XIV, un danseur de corde nommé Allard parut sur la terrasse du château de Saint-Germain, les épaules munies de deux ailes gigantesques. Cet autre Icare avait assigné l'endroit de la forêt où il irait s'abattre. Ce jour-là tout Paris s'était donné rendez-vous à Saint-Germain. A l'heure annoncée Allard s'éleva audacieusement... mais hélas! sa tentative ne fut pas heureuse... Après quelques battements d'ailes cet autre Icare tomba et se brisa les jambes... Il avait rêvé d'être oiseau, il devint cul-de-jatte.

Malgré tant de malheureux essais, les fanatiques de l'art de voler ne se découragèrent pas. Plusieurs autres expériences furent encore faites, entre autres celles d'un jésuite de Padoue, d'un théatin de Paris, et de Bernoin à Francfort.

Le médecin-botaniste Bernier imagina aussi un appareil pour voler.

Mais celui qui attira le plus l'attention fut l'abbé Desforges, chanoine de Sainte-Croix à Etampes.

L'abbé Desforges avait construit une voiture volante avec laquelle, écrivait-il, « je ferai, quand le vent « sera bon, trente lieues par heure, — vingt-quatre « par un temps calme et dix par un vent contraire. »

Le chanoine regardait moins son invention comme un moyen de s'illustrer que comme un moyen de se procurer une immense fortune. Il fit donc insérer dans les papiers publics qu'il avait trouvé l'art de voler, ajoutant qu'il n'aurait pas plus tôt exposé sa machine au grand jour que sa simplicité la ferait facilement imiter. — « Il ne serait donc pas juste, disait-il, que je perdisse le bénéfice de mon invention. » Les brevets d'invention S. G. D. G. n'étaient point encore inventés.

L'ingénieux abbé proposa de donner le secret de sa voiture volante, à la condition que le public lui donnerait « d'avance » une somme de cent mille livres. Une souscription fut ouverte, mais soit que la somme parût trop forte, soit que l'on doutât du succès, le public garda son argent.

Ceci ne faisait point l'affaire du chanoine; il proposa alors un autre arrangement. Des cent mille francs il n'en toucherait que cinquante mille « avant l'expérience »; le restant serait déposé chez un notaire pour lui être remis après.

Cette nouvelle combinaison réussit. Les cent mille francs furent souscrits à Lyon.

L'inventeur n'eut donc plus qu'à se préparer.

C'était dans l'été de 1772 que l'expérience de l'abbé Desforges devait se faire à Etampes. On y accourut de toutes parts.

Le volateur se plaça effectivement dans une voiture volante et fit mouvoir ses ailes... mais plus ses ailes battaient l'air, plus sa machine semblait adhérente à la terre... Ce fut encore un essai manqué!

Le chanoine de Sainte-Croix se serait bien gardé de s'élancer du haut d'une tour ;... il voulait bien gagner cent mille francs... mais sans risquer de se casser les reins; — c'était un Icare prudent. Sa machine volante était pourtant fort ingénieuse. Qui sait, il n'aurait peut-être fallu qu'une charnière de plus ou de moins pour permettre à M. le chanoine d'Etampe de voler..... à la manière des oiseaux.

A peu près à la même époque un jeune Normand, fils d'un tourneur des Andelys, eut également le désir de voyager dans la région des airs. Il cons-

truisit une machine en forme d'oiseau dans laquelle il pouvait s'enfermer.

Ce jeune Normand, qui devint par la suite un courageux aéronaute, s'appelait : Jean-Pierre Blanchard.

L'oiseau de Blanchard n'eut pas plus de succès que ses prédécesseurs.

Au martyrologe des nouveaux Icares il faut ajouter encore un nom, M. de Groof, de Bruxelles, précipité du ciel le 9 juillet 1874 à Londres.

L'appareil inventé par ce volateur se composait de grandes ailes mesurant 38 pieds de long et d'une queue mesurant 20 pieds; le tout adapté à une plate-forme en bois où l'homme-oiseau prenait place.

Cette machine était attachée au-dessous d'un ballon à une distance de 3 pieds.

A un signal donné l'aéronaute placé dans la nacelle coupait le lien et les deux ailes commençaient à battre, mues par un système mécanique que le volateur faisait entrer en jeu.

Or, le jeudi 9 juillet 1874 à Londres, le ciel étant admirablement beau et calme, de Groof résolut de voyager dans les airs à la manière des oiseaux.

Des milliers de spectateurs assistaient à cette expérience audacieuse.

Vers midi un ballon, monté par M. Simmons, était attaché à la machine volante où l'homme-oiseau était placé, et bientôt le tout s'élevait lentement dans les airs.

M. de Groof avait fait ses adieux à sa femme en lui disant : Au revoir !

A un quart de mille de Cremorne-Gardens, au-dessus de Robert-Street, le ballon se rapproche de terre, si près même que l'aéronaute cria au volateur :

« Coupez les cordes ou vous allez tomber sur le clocher de l'église.

— Oui ! répondit M. de Groof, je vais tomber dans le cimetière...

Il ne disait que trop vrai.

A quatre-vingts pieds de terre, cet autre Icare, au lieu de s'abattre doucement et les ailes déployées, tourna sur lui-même, ses ailes ne prenant plus le vent, et vint se briser sur une tombe.

Et pendant que le ballon continuait à s'élever, le nouvel Icare expirait sur la tombe même où il était venu se briser.

A M. de Groof finissent aujourd'hui les modernes Icares.

Depuis Archytas jusqu'à nos jours, que d'hommes ont cherché l'art de voler, et combien — dont le nom ne nous est pas parvenu — ont été victimes de leurs essais !

Dieu a eu sans doute ses raisons quand il nous a donné des bras au lieu d'ailes.

Dieu a peut-être voulu que l'homme, se sentant attaché à la terre, ne pût s'élever vers le ciel qu'avec son âme?

Mais comme l'homme veut toujours ce qu'il n'a pas, plus il s'est senti attaché à la terre et plus ardemment il a désiré de s'élever dans l'air !

De là tant de nouveaux Icares !

Faut-il croire qu'on ne trouvera jamais le moyen de voler?...

Eh ! mon Dieu ! qui sait combien de siècles se sont écoulés, et combien d'hommes ont péri avant de trouver le moyen de naviguer !!!

L'homme rampe sur le ventre comme les reptiles, il marche à quatre pattes comme les quadrupèdes, il nage comme les poissons.

Pourquoi le croirions-nous incapable de voler comme les oiseaux, — si Dieu voulait que l'art de voler entrât dans les vues de la société comme l'art de nager?...

La Raison pourrait répondre :

« Dieu n'a créé l'homme que pour le travail ! — voilà pourquoi il lui a donné des bras et non des ailes ! »

IX

Ce qu'a coûté la représentation donnée le 21 août 1869 dans le théâtre antique d'Orange.

La charpente de la scène	800
La scène	1.500
Les décors, les peintures	1.700
L'éclairage électrique	1.500
Les artistes d'Avignon et frais divers	4.600
L'orchestre et les chœurs	4.200
A M. Génevois	1.000
A M. Bataille et à sa femme	1.200
A Mlle Wertheimber	1.000
En chiffres ronds.	17500

On voit ce qu'il en coûte pour faire grand !!!

Sans compter une douzaine de cents francs dépensés par les deux organisateurs pour dépêches télégraphiques, publicité, voyage et séjour à Paris, etc.

Mais on ne saurait payer trop cher l'honneur d'avoir coopéré à la restauration de l'antique monument et de l'avoir rendu à la vie artistique, en

évoquant dans son enceinte, pour la première fois depuis tant de siècles, le souvenir impérissable de la splendeur romaine. C'est ce souvenir qui a inspiré à l'auteur des Triomphateurs ces deux premiers vers de son œuvre :

Ressuscitez, Romains antiques,
Divins héros, ressuscitez !...

X

Norma au théâtre antique d'Orange.

L'opinion était que le théâtre antique d'Orange — comme les arènes de Nîmes et d'Arles, — ne pouvait servir qu'aux courses de taureaux ou aux luttes d'homme. Or, nous avons voulu prouver qu'il pouvait être, — comme autrefois — approprié aux représentations théâtrales. C'était notre seul but... Nous l'avons atteint.

Cet hiver, — dans une causerie que j'avais l'honneur de faire dans les salons du cercle Raimbaud à Orange — je disais : « Maintenant que notre France est pacifiée, nous formons le vœu d'une nouvelle représentation, dans notre théâtre antique. »

Ce vœu a été exaucé.

Le 23 août 1874, *Norma* a été représentée au théâtre romain d'Orange, et plus de dix mille spectateurs applaudissaient l'œuvre de Bellini, aux magiques clartés de la lumière électrique.

Le lendemain 24, on a joué le *Chalet* et *Galathée*. Le choix de ces deux pièces n'a pas été heureux. Les scènes d'opéra comique ne s'harmonisent pas avec la sévérité du monument.

Seuls les spectacles qui agrandissent l'esprit en élevant les âmes, sont dignes du théâtre antique dont la ville d'Orange a droit de s'enorgueillir.

Laissons aux théâtres fermés, où le public est toujours restreint, les pièces qui ne font qu'exciter les passions. Nos populations sortiront le cœur plus satisfait, l'esprit moins troublé, d'une tragédie ou d'un grand opéra, que de ces scènes de haut goût qui blessent les yeux et les oreilles... même en les charmant.

XI

Souvenirs.

Du village où j'écris ces pages, je veux jeter un regard dans le passé et me reporter à Marseille où j'ai fait imprimer mes premières lignes.

Et puisqu'un journal m'a rappelé ma jeunesse littéraire, dans l'antique cité phocéenne, il m'est doux d'y revivre aujourd'hui par la pensée.

C'était en 1838. — Je n'avais guère alors que 17 ans! A cette époque où l'on croyait encore tant à la poésie, Joseph Autran débutait à peine dans la carrière où Méry et Barthélemy étaient déjà illustres; Alfred Goy écrivait *Les enfants d'Ugolin*, *Une page de la vie intime*, pour Laferrière de passage à Marseille, et mettait l'*Ouverture de Guillaume-Tell* en poème. Théophile Bosc écrivait ses tendres *Mélodies* dans le Sémaphore, Pierre Bellot, — le vrai poète provençal — composait ses poésies de mœurs locales, Georges d'Airnnvell ses *Varsoviennes*. Lourde (de Mazamet) publiait son *Histoire de la révolution à Marseille et en Provence*, en même temps que sa chronique du XIXe siècle : *le Français et la Polonaise*, et Désanat faisait paraître son journal en vers, *lou Bouil-abaïsso*, concurremment avec *le Galoubé* et *lou Tambourinaïré* de Pierre Bellot. Il y avait aussi Carle et Berthaud qui faisaient du journalisme en littérateurs, et Mlle Eulalie Favier, — une jeune muse rappelant Élisa Mercœur, — qui écrivait ses *poésies de l'âme*.

J'étais le plus jeune de cette pléiade chantante et croyante... mais, pas le moins croyant!

En cette année Châteaubriand vint à Marseille. Nous lui rendîmes visite, à l'hôtel Paradis où il était descendu, et les quelques paroles que nous dit ce représentant de la jeune France littéraire d'alors, étaient peu faites pour calmer la fièvre poétique qui nous dévorait tous.

La fièvre des sous-préfectures n'avait pas encore envahi le monde des lettres.

Peu après une autre illustration fut annoncée à Marseille, — mais celle-ci purement financière :

ROTHSCHILD.

La prochaine arrivée de ce grand financier avait mis tout le haut commerce en liesse. La Bourse avait pris une allure de circonstance; les actions des mines de charbon de la Grand-Combe — dont Rothschild était le plus fort actionnaire et le banquier, — haussèrent de vingt francs.

C'est M. L... un riche négociant de la rue de l'Armény, qui devait recevoir le célèbre capitaliste.

Pour honorer suivant ses mérites cet hôte illustre... par ses écus, M. L... organisa une fête à sa campagne, la villa Masseick, et pria le poète Méry, en ce moment à Marseille, de composer une pièce

de vers en l'honneur du banquier, et au sujet de la fête qu'il devait lui donner.

« On me convie à la villa Masseick, pour que je chante Rothschild, nous dit Méry. M. L... en sera pour ses frais d'invitation.... Je pars cette nuit pour Paris. »

Et Méry partit.

Première déception du négociant qui devait bientôt en subir une deuxième.

Le banquier du charbon... et des rois, avait annoncé son arrivée pour le 25 septembre, vers les deux heures de l'après-midi.

Tout avait donc été organisé à la villa Masseick pour la soirée : dîner prêt à servir... convives invités, musiciens retenus.... et Rothschild n'arriva que vingt-quatre heures après!... — Une légère indisposition, compliquée d'un accident survenu à sa chaise de poste, avait occasionné ce retard désastreux.

Je pris texte de cette aventure et j'écrivis une pièce de vers qui eut un grand succès à la Bourse où tous les exemplaires furent achetés, en un jour, par les nombreux négociants... qui n'avaient pas été invités à la fête marseillaise de la villa Masseick.

Voici quelques extraits de cette œuvre enfantine :

LES FÊTES DE LA VILLA MASSEICK.

Prologue

Enfin nous l'avons vu ce Crésus des Français,
Ce Rothschild — dieu vivant des riches Marseillais !
Et nos bons commerçants après deux jours d'attente
Ont pu s'enorgueillir près du roi de la rente.
Mais puis-je le chanter, moi qui ne serai pas
Invité comme vous au succulent repas?
Moi, modeste écrivain, dont la plume candide
Trace rapidement ce poëme timide,
Et que par un destin misérable et fatal
On prive injustement des délices du bal?
Aussi j'aimerais mieux chanter un saltimbanque
Que d'user mon papier pour le dieu de la Banque.
. . . .

Le Banquet.

. . . .
Tout était prêt d'avance et depuis deux longs jours
Le festin réchauffé se resservait toujours.
Les perdrix, les vanneaux, les grives délectables
Trois fois avaient déjà reparu sur les tables ;
On entendait l'écho repéter aux salons
Les cris du chef d'office et ceux des marmitons.
. . . .
L... pleurait en vain sa dépense inutile
En payant tour à tour les comptes de la ville !!!
Pâtissiers, rôtisseurs, viennent à tout moment...
Et le maître frémit de leur empressement.
On le voit l'œil hagard, et le visage pâle,
Comme un désespéré courir de salle en salle...
Oh! qui peindra jamais ses poignantes douleurs!!!
Tantôt il voit venir les marchandes de fleurs

De la place Saint-Louis ; — chacune a sa corbeille
Afin de remplacer les bouquets de la veille.

. . . .

Combien d'autres encor que je ne nomme pas,
Fournisseurs du menu de ce brillant repas,
Viennent pour encaisser factures sur factures ! ! !...
Onc n'avait jamais vu pareilles fournitures,
Pour un simple mortel qu'on traite extra-muros.

. . . .
. . . .
. . . .

Semblable au matelot qui du plus haut cordage
Cherche, dans le lointain, un désiré rivage,
Un jeune marmiton sur la tour du manoir
Avait été placé du matin jusqu'au soir,
Mais il ne voyait rien... ou se trompait sans cesse !
Poussant de grands soupirs ou des cris d'allégresse,
Il croyait voir Rothschild brillant comme Phébus....
Et ce n'était toujours qu'un modeste omnibus...

L... était devenu plus pâle qu'un corsaire
Dont le butin est pris par un vaisseau de guerre ;
Pensant que son hôtel perdrait tout son renom
S'il traitait froidement... le banquier du charbon !...
Tout-à-coup un cri part..... C'est Rothschild... bon courage !
Marmitons, cuisiniers se mettent à l'ouvrage......
Mais L... est poursuivi par la fatalité :
C'était le tombereau de la salubrité
Qui cachait aux regards son allure sévère
Sous les grands tourbillons d'une grise poussière.....

Vatel voulait mourir !... mais la réflexion
L'empêcha d'accomplir cette sotte action.
De ses fourneaux brûlants il éteignit la flamme
Et sentit s'apaiser le trouble de son âme,
Cria trois fois hélas ! et dit aux marmitons :
« Gorgez-vous, mes amis, de faisans.. de dindons...
« Mangez.... Rothschild — s'il vient — aura le triste rôle :
« Il ne mérite plus qu'un fond de casserole....

« Mangez.... Chers marmitons!... les rôtis sont tous froids.
« Vous ne risquez donc pas de vous brûler les doigts. »
. . . .
. . . .

Quand tout fut achevé Rothschild se fit entendre...
Mais on dit qu'au dîner il n'aurait pu prétendre
Car il ne trouva plus, pour ranimer son cœur,
Un seul verre de vin .. ni la moindre liqueur!..

Voilà la vérité : — je jure sur ma tête
Que c'est le vrai récit de cette grande fête.

Cette méchanceté rimée, — ou plutôt cet enfantillage — si bien accueilli des jaloux exclus des fêtes de la villa Masseick, me valut un public. Je saisis ce moment de quasi popularité, pour créer une *Revue méridionale*, avec Alfred Goy, Théophile Bosc et Lourde (de Mazamet) pour collaborateurs.

XII

Les planteurs d'arbres.

Que vos noms à jamais soient inscrits sur les marbres,
Vous semeurs de l'idée... et vous les planteurs d'arbres.

La pensée qui a inspiré le dernier hémistiche de ces deux vers des Triomphateurs, je voudrais la voir

formulée en article de loi. Je voudrais que celui qui plante des arbres fût honoré du titre de bienfaiteur de son pays. En France nous arrachons beaucoup plus d'arbres que nous n'en plantons. Le déboisement des forêts, dans le Midi surtout, a été une cause du manque de pluie, et partant d'une sécheresse fatale à l'agriculture. Planter des arbres c'est non-seulement augmenter la richesse d'un pays, mais encore c'est l'assainir.

Rien n'est hygiénique comme cette bouffée de vent qui passe à travers les feuillages.

J'ai été toujours tellement persuadé de cette vérité, que, de 1851 à 1855, j'adressai plusieurs lettres au ministère des travaux publics, pour provoquer des plantations d'arbres le long de toutes les routes de France.

Je prévoyais le moment où les voies ferrées auraient rendu à peu près inutiles les grandes voies charretières.

Je m'étais appliqué à indiquer les espèces d'arbres convenant à chaque contrée. Les noyers et les châtaigniers avaient leurs places marquées, comme aussi les platanes, les peupliers, etc., etc.

Savez-vous ce que le ministère répondit à mes suppliques?...

Que « ces plantations ne pouvaient avoir lieu, parce qu'elles entretiendraient l'humidité sur les routes. »

On ne discute pas l'absurde; lettres et devis restèrent dans les cartons.

Un peu de réflexion et moins de routine, et notre territoire compterait aujourd'hui quelques centaines de milliers d'arbres de plus.

Depuis cette époque, beaucoup de grandes voies de communication ont été plantées : c'est une quasi-satisfaction donnée à l'idée que j'ai le premier conçue et la meilleure critique faite à la réponse du ministère.

Mais il existe encore beaucoup de routes aux bords desquelles croissent seules les herbes parasites; routes solitaires qui, privées du sourire de l'arbre, semblent porter le deuil du roulage qui leur donnait la vie.

En Chine planter un arbre est regardé comme une action agréable à la divinité, et l'on plante des arbres à chaque évènement heureux. En France nous en plantons à chaque grande révolution, et nous les arrachons aussitôt qu'une autre révolution arrive... ce qui fait qu'ils ne deviennent jamais bien gros. J'ai nommé les arbres de la liberté !

Quand viendra le jour où à l'ombre de ces arbres commémoratifs le peuple pourra se reposer longtemps en paix ?

Non loin de mon village se trouve un autre petit village, — entre Orange et Carpentras, — tout plein d'ombrage et de fraîcheur. Il y a près d'un demi-siècle, le maire de cette oasis eut l'heureuse pensée de faire border d'arbres tous les chemins vicinaux de sa commune. Bientôt chaque chemin fut gracieusement encadré de deux vertes lignées.

Aujourd'hui ce petit village se fait un assez joli revenu de ses plantations communales; et quand les voyageurs en voiture, aussi bien que ceux à bâton, traversent son territoire, ils ne peuvent se lasser d'admirer ses routes ombragées.

Tous les villages devraient suivre cet exemple.

XIII

Non! plus de guerre entre patrie!

Ne dirait-on pas que les milliers de spectateurs qui acclamaient ces paroles en 1869 — dans un théâtre romain construit du temps des Césars — avaient le secret pressentiment de la guerre sanglante de 1870, qui se préparait déjà dans les antres ténébreux de la politique impériale.

Qui nous eût dit, lorsque dans l'apothéose des Triomphateurs l'allégorie de la Paix prononçait ces vers :

Je suis la Paix, je suis l'âme des grandes choses ;
Seuls mes héros ont droit à des apothéoses,
Car ils ne viennent pas comme au temps des Césars
Triompher... en traînant des vaincus à leurs chars!
Ils n'ont pas asservi les peuples par l'épée,
Et leur main dans le sang ne s'est jamais trempée!!!

Qui nous eût dit, qu'un an après, le sang humain coulerait sur les champs de bataille ?

Je me souviens qu'au moment où la flamme électrique inonda de ses clartés le sommet des murailles séculaires, les noirs oiseaux de la nuit s'envolèrent avec effroi... il me sembla alors que les ténèbres du passé fuyaient épouvantées devant la lumière moderne... Je me trompais!... Ces noirs hiboux! c'était le génie de la guerre qui planait déjà sur nos fronts radieux!

XIV

Philippe de Girard, né à Lourmarin en 1775.

Un des plus grands et des plus mal récompensés des inventeurs français.

Une illustration de nos villages — en même temps que du monde entier.

Et que je n'aurais eu garde de ne pas faire figurer dans ce tableau des héros pacifiques — seuls bienfaiteurs de l'humanité !

Tout le monde sait que Philippe de Girard est l'inventeur de la machine à filer le lin, qui lui mérita le million, promis par Napoléon Ier — suivant décret du 7 mai 1810 — à l'auteur de cette immense invention.

Cette dette, la Restauration refusa de l'acquitter.

Ruiné par ses travaux mêmes, le créateur de la filature mécanique du lin fut contraint de s'expatrier ; — c'est la Russie qui donna asile à son génie.

Ce n'est qu'en 1844 qu'il fut donné à Philippe de Girard de revoir son petit village de Lourmarin où il avait passé sa jeunesse studieuse.

Il est mort à Paris en 1845 — non décoré !!!

Le nom de Philippe de Girard, acclamé si justement au théâtre romain d'Orange le 21 août 1869, m'a valu une lettre fort attendrie de sa nièce : Mme la comtesse de Vernède de Cornillon, — lettre que je serais heureux d'insérer ici toute entière, si elle était

moins élogieuse. En voici quelques fragments qui ont trait à notre illustre compatriote . . . .

. . . .

« Si mon oncle, monsieur, a mérité cet éloge par « son génie, par ses services, par son admirable dé- « vouement ; s'il l'a mérité comme une noble com- « pensation à d'innombrables malheurs, — il l'a « bien mérité aussi par son amour pour notre chère « contrée . . . .

. . . .

« Hélas! monsieur, notre vieille maison pater- « nelle de Lourmarin — une pauvre ruine où tous « sont réunis aujourd'hui dans le même tombeau « — cette ruine... ce tombeau qui devaient être sau- « vegardés et consacrés par la reconnaissance na- « tionale — il est triste de le dire — je lutte encore, « à 73 ans, pour le défendre. Le malheur et la per- « sécution y poursuivent encore Philippe de Gi- « rard...

« En face des milliards qu'elle a reçus de lui, la « France ne lui a pas même laissé la sûreté de sa « tombe. »

———

XV

Les arts civilisateurs.

Dans le classement des arts civilisateurs — que je mets au nombre de sept — j'ai suivi l'ordre matériel de leur développement.

L'homme, mis par Dieu sur la terre, a dû chercher d'abord à s'y nourrir; de là est venue l'*Agriculture* — qui est pour ainsi dire la mère de tous les arts.

C'est par elle... et grâce à elle que les hommes, après avoir vécu pendant de longs siècles à l'état sauvage, se sont réunis sur le même point, qu'ils se sont construits des abris les uns à côté des autres, et qu'ils ont, en un mot, formé les premières sociétés... ou plutôt les premiers villages.

L'*Industrie*, l'*Architecture*, la *Peinture* devaient alors se succéder naturellement — pour assurer un bien-être matériel aux hommes... et, naturellement aussi, l'*Éloquence*, la *Poésie* et la *Musique* devaient se succéder pour les charmer!

Et c'est ainsi que les arts civilisateurs devaient tous sortir du sein de la bonne mère qui nourrit le genre humain... mais à la condition que la Paix la rendra florissante... féconde.

XVI

Troubadours du Midi !

Les troubadours du Midi tracent chaque année leurs sillons dans le champ de la littérature provençale; ils y sèment, un peu au hasard, toute espèce de grains, et ils récoltent, bon an mal an, du très-bon froment poétique — mêlé parfois d'un peu d'ivraie...

M. Frédéric Mistral est le porte-drapeau de ce bataillon sacré des muses provençales — connu sous le nom de *Félibres* — dont M. Roumanille (1) est la trompette.

C'est *en* Avignon — ne faisons pas d'hiatus, même en prose, en parlant des poètes — que le *Félibrige* est né, il y a une vingtaine d'années; et, disons-le bien vite, depuis cette époque il s'est affirmé dans le monde des lettres par des productions remarquées.

C'est dans la librairie même de M. Roumanille, que ces libres chanteurs de la patrie adoptive de Pétrarque, célèbrent leurs agapes poétiques.

(1) A la suite du centenaire de Pétrarque, le 18 juillet 1874, M. Roumanille a été décoré. La croix d'honneur était bien due à l'auteur de tant d'œuvres pleines d'esprit et de bon sens.

Chaque année ces doux confrères des oiseaux font entendre leurs gais ou tendres ramages dans les feuilles... de l'*Armana Prouvençau !*

Oui! qu'ils triomphent, ces naïfs troubadours qui n'ont pas répudié la poésie traditionnelle et qui, dans la langue de nos pères, charment les veillées de nos bons villageois — qu'ils triomphent ces chantres du gai savoir à côté de Frédéric Mistral, leur *baïle !*

Le lendemain de notre fête romaine, M. Frédéric Mistral vint me voir. Je fus charmé de cette visite, car je ne connaissais jusqu'alors le chantre de Mireille que par ses écrits.

Nul mieux que M. Mistral ne méritait de figurer parmi nos héros de la Paix, non-seulement parce qu'il est poète, c'est-à-dire initiateur du beau et du bon — car hors de là, la poésie n'est qu'un vain mot et une inutilité, — mais aussi parce qu'il est villageois, qu'il est resté fidèle à son petit village de Maillanne, et qu'il consacre son talent à tout ce qui se rattache à notre aimée Provence.

Quelques jours après la visite du poète, je reçus de lui une lettre et quelques vers. J'eus la fantaisie — pardonnez-moi, *Félibres* — de lui adresser, en réponse, la poésie suivante :

A FRÉDÉRIC MISTRAL.

Despiei mai de vingt ans vaqui lou proumié coou
Que de vers prouvençaou s'escapoun de ma plumo,
Vaqui lou proumié coou qu'aquéou fiò se ralumo,
Despiei qué pèr Paris ma muso a pré soun voou.

Despiei qu'aviou quitta leis bord de ma durènço,
Lou village, pas luèn d'oou tiou, mounté siou na,
Gémissiou ben souvènt de m'en estr'enana,
Maï teis libre venièat charma ma souvenènço.

Liegi touti leis ans l'*Armana prouvençau!*
Amé leis cans escri dins moun jouine lengage!
Teis vers man fa souvènt revioure en moun village :
Ta *Mirèio* en proumié — e piei toun *Calendau.*

Que voudriou, coumo tu, l'escrioure eme sciènço
La lengo que pèr iou a tant de souveni :
La proumièro cansoun, qu'oou brès, pèr m'endormi,
Ma baïlo me cantavo èro un can de Prouvènço.

La lengo qu'ai parla quand ère un enfantoun,
La lengo qu'ai teta, qu'en moun amo es gravàdo,
Aujourd'huèi, dins meis vers, revioudo ma pensàdo !
Es coumo un souveni de moun proumié poutoun.

TRADUCTION.

Depuis plus de vingt ans c'est la premiere fois que des vers en langue provençale s'échappent de ma plume. — C'est la première fois que je sens ce feu se rallumer — depuis que ma muse a pris son vol pour Paris.

Depuis que j'ai quitté les rives de la Durance; le village, non loin du tien, où je suis né, — bien souvent j'ai gémi d'en être parti — mais tes livres venaient charmer mes souvenirs.

Je lisais chaque année l'almanach Provençal — j'aime les chants écrits dans le langage de mon enfance — bien souvent tes vers m'ont fait revivre dans mon village : — ta *Mireille* d'abord et ensuite ton *Calendal*.

Que je voudrais l'écrire comme toi, avec science, — la langue qui a tant de souvenirs pour moi. — La première chanson que m'a chantée au berceau ma nourrice, pour m'endormir, — était un chant de Provence.

La langue que j'ai parlée quand j'étais petit enfant — la langue dont j'ai sucé le lait, qui dans mon cœur est gravée — aujourd'hui, en écrivant ces vers, revit dans ma pensée : — elle est comme le souvenir de ma première caresse.

XVII

Lamartine.

Si un nom devait figurer dans l'apothéose des triomphateurs de la paix, n'est-ce pas le nom illustre qui, au lendemain de la révolution du 24 février 1848, devint un symbole de pacification?

Lamartine fut doublement glorieux : il fut à la fois grand poète et grand citoyen.

Quand les échos de l'antique théâtre résonnèrent de son nom, on eût dit que, tout à coup, une commotion électrique avait agité l'immense auditoire un long battement de mains retentit.

A qui s'adressaient ces applaudissements? Est-ce au citoyen? Oui! mais c'est aussi au poète.

Nos populations provençales ont acclamé Lamartine le 21 août 1869 à Orange, comme elles ont acclamé Pétrarque le 13 juillet 1874 à Avignon, par instinct poétique.

Il y a une grande analogie entre Lamartine et Pétrarque : tous deux furent également hommes d'état et poètes. Ils partagèrent les mêmes illusions patriotiques, en même temps qu'ils s'abreuvaient à la même source de poésie et d'amour.

Comme le chantre de Laure, le chantre d'Elvire fut un amant de l'idéal.

Comme le poète des *sonnetti* et des *canzoni*, le poète des *harmonies* et des *méditations* chante l'amour chrétien.

L'un et l'autre ont mérité le titre de héros de la paix.

Si le héros italien sut exhorter à la paix ses concitoyens divisés, le héros français sut inspirer la concorde à ses concitoyens révolutionnés. Ils eurent également une langue à part, faite pour charmer et entraîner les hommes.

Tout était grand dans Lamartime, corps, cœur, esprit.

A son aspect on songeait à ce que Platon dit dans ses *Dialogues :* « qu'un beau corps est le véritable logis d'une belle âme. »

Il fut une de ces intelligences que Dieu crée de temps en temps pour refléter sa divinité.

Lamartine n'était pas seulement un divin poète, il fut aussi un sublime orateur. Il a été une des gloires de l'éloquence française. Son court passage au pouvoir est une des étapes les plus glorieuses de cette existence si noblement remplie. Pendant quelque temps, la France n'eut d'espoir qu'en lui !

Lamartine rentra dans la vie privée aussi simplement qu'il en était sorti. Semblable à ces citoyens de la grande époque romaine, qui retournaient à leur charrue après avoir commandé les armées de la République, on le vit, après avoir gouverné la France, reprendre courageusement la plume d'écrivain. — Sa charrue à lui !

Jamais une parole d'amertume ni de regrets ne s'échappa de ses lèvres; il ne regrettait du pouvoir que le bien qu'il n'avait pu y faire (1).

(1) A l'auteur de ces lignes, qui a eu le bonheur d'être reçu en famille chez Lamartine, dans sa retraite de Monceau, qu'il soit permis de dire que jamais les faux jugements de ses contemporains

Celui-là au moins, une fois descendu du faîte où les événements l'avaient porté, ne chercha pas à y remonter; il était assez grand pour avoir le droit de dédaigner les grandeurs, et pour attendre, l'âme sereine, l'arrêt de la postérité.

Cet arrêt la postérité l'a déjà prononcé.

Désormais nul étranger ne passera à Mâcon sans aller saluer la statue de Lamartine (1).

Un jour viendra où la Bourgogne célèbrera le centenaire de Lamartine, comme la Provence vient de célébrer le centenaire de Pétrarque.

n'avaient pu aigrir son cœur, ni troubler son esprit. Si vaste pensée planait au-dessus des petitesses de la politique. Sa vertu défiait les injustices, comme au haut des montagnes, le rocher défie les tempêtes.

(1) La statue de Lamartine, due au ciseau du sculpteur Falguière, sera érigée à la fin de 1875 à Mâcon, sur la promenade du quai sud, en face de l'hôtel de ville.

Une autre statue, celle-là due au ciseau d'Adam Salomon, lui a été élevée en 1874 à Milly, la terre patrimoniale du grand poète.

CHAPITRE TREIZIÈME

FÊTE LITTÉRAIRE

DU

CINQUIÈME CENTENAIRE DE PÉTRARQUE

A

VAUCLUSE-AVIGNON

18-19-20 Juillet 1874.

C'est encore là une de ces fêtes de l'esprit, que je n'oublierai pas de consigner dans ce livre, et qui le clôturera dignement.

Pétrarque, cet autre triomphateur de la paix, couronné à Rome au Capitole, le 8 avril 1341, a reçu de nouveau la couronne poétique à Vaucluse-Avignon le 18 juillet 1874.

Ce jour-là, la patrie adoptive du grand poète — mort le 18 juillet 1374 — célébrait son cinquième centenaire.

C'est à l'académie du Sonnet, dont les assises harmonieuses se tiennent à Aix en Provence, et c'est surtout au grand maître des modernes *sonnetistes*, M. de Berluc-Pérussis, qu'est due la pensée primitive du cinquième centenaire de Pétrarque.

L'histoire de cette nouvelle fête romaine sera aussi un jour à faire.

M. de Berluc-Pérussis a réuni dans un charmant volume, — qu'il intitule modestement l'*Almanach du Sonnet*, — 150 sonnetistes français. Or, un jour la folle du logis lui inspire l'idée de convier ses 150 colloborateurs — parmi lesquels plusieurs membres de l'Académie française, s'il vous plait, — à un rendez-vous sur les bords de la Sorgues, pour le baptême du sonnet. Pétrarque sera le parrain, Laure la marraine.

Hé bien! c'est de cette petite réunion de poètes qu'est née la fête littéraire en l'honneur de Pétrarque.

L'académie de *Félibres* d'Avignon s'empressa de s'associer à l'académie des *Sonnetistes* d'Aix et bientôt par l'adhésion des comités Pétrarquesques de Padoue et d'Arqua, par le concours de l'académie ita lienne de la *Crusca*, le cinquième centenaire du poète italien devint une fête littéraire internationale.

C'est dans le petit village de Vaucluse, que *Félibres* et *Sonnetistes* avaient donné rendez-vous aux poètes français et italiens pour rendre ce nouvel hommage à la mémoire de l'amant de Laure.

Vaucluse!... Si ce petit village, caché au fond d'une vallée solitaire, sur les bords de la Sorgues aux cascades argentées, est célèbre par sa fontaine, plus encore il est célèbre par les souvenirs que Pétrarque y a laissés! N'est-ce pas de Vaucluse que sont datés les *Sonneti*, les *Canzoni*, qui l'ont immortalisé, en immortalisant la femme qui les inspirait.

C'est dans la vallée romantique de Vaucluse que l'âme de Pétrarque s'est élevée si haut, emportée par ses élans d'amour. C'est dans un petit village, sous le toit rustique d'une maison de paysan, que l'homme illustre qui avait sa place marquée dans les palais des souverains, était venu chercher un refuge contre les tourmentes de la vie publique. — C'est là qu'il oubliait les déceptions dont son âme fut abreuvée.

Cette âme enflammée de patriotisme, qui avait rêvé aussi l'unité italienne, la régénération d'un peuple

corrompu par la domination des Césars — rêves jamais réalisés — venait demander à l'amour et à la poésie, des illusions qui ne le trahissaient pas.

Il était donc juste que le premier hommage à Pétrarque, le jour de son cinquième centenaire, lui fût rendu dans son petit village, près de la Sorgues, en face du roc d'où surgit la mystérieuse fontaine.

Après Vaucluse, c'est à Avignon que Pétrarque a laissé de plus glorieux souvenirs. La fête devait prendre là le caractère d'une manifestation nationale.

A 9 heures du soir, — de cette journée mémorable du 18 juillet, — le vieux beffroi de Jacquemart annonce, par ses joyeux carillons, le retour de Vaucluse des savants, des poètes, des délégués de toutes les Sociétés littéraires ou scientifiques et du buste de Pétrarque — œuvre inspirée du sculpteur Aixois Cansonove. Tout ce que les lettres, les beaux-arts, l'industrie, la science comptent de plus distingué au monde est là, réuni à la municipalité d'Avignon, pour recevoir et entourer l'image du héros couronné du laurier légendaire.

On se serait cru à Rome, à ce jour de Pâques de 1341 — où Pétrarque allait recevoir au Capitole —

aux vivat de la foule enthousiaste — la couronne poétique, seul objet de son ambition. Le Capitole de Pétrarque est aujourd'hui l'Hôtel-de-Ville d'Avignon, où le cortége triomphal s'achemine, éclairé par quinze mille lampions, par des feux de Bengale, au son des musiques, au bruit des canons, aux acclamations d'une foule innombrable ; — et aux cris de : Vive Pétrarque!... Vive Laure!...

Jamais l'antique cité des Papes n'avait vu pareil concours d'étrangers, venus de tous les points de la France, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre. On eût dit que le monde entier ne voulait plus faire qu'une même famille unie dans un même sentiment d'amour et de poésie dont ces cris : Vive Pétrarque... Vive Laure... étaient la naïve expression.

L'amour ! la poésie ! anneaux divins d'un chaînon invisible qui ralliera un jour tous les peuples — tant les peuples éprouvent le besoin d'union et de fraternité universelle.

A la suite de cette fête — qui ne se renouvellera plus que dans cent ans — le 20 juillet 1874, date mémorable dans l'histoire de la poésie provençale, les poètes d'Italie, d'Espagne, de Provence, sont

convoqués à la séance solennelle de la distribution des prix remportés aux joûtes poétiques tenues à Arles le 1er juillet en l'honneur du centenaire de Pétrarque. « Tous les idiomes du Midi ont con-« couru, dit M. Félix Gras dans son rapport. La « mandoline catalane, la viole limousine, les fifres « et les tambourins de Provence, à l'unisson, ont « touché une merveilleuse aubade en l'honneur du « poète immortel. »

Des prix nombreux avaient été offerts par M. le Ministre de l'instruction publique, par M. le Maire d'Avignon et par toutes les Académies de Provence et du Languedoc.

Trois sujets avaient été donnés aux félibres de Catalogne et de Provence :

1° Une traduction d'un sonnet de Pétrarque ;

2° Un sonnet à Pétrarque ;

3° Une ode à Pétrarque.

Le jury, outre les pièces en français et en provençal, avait reçu cinquante-huit sonnets traduits ou imités de Pétrarque.

Plus de cent combattants étaient entrés en lice !...

Et l'on dit que la poésie est morte.... vous voyez bien qu'elle vit !!!

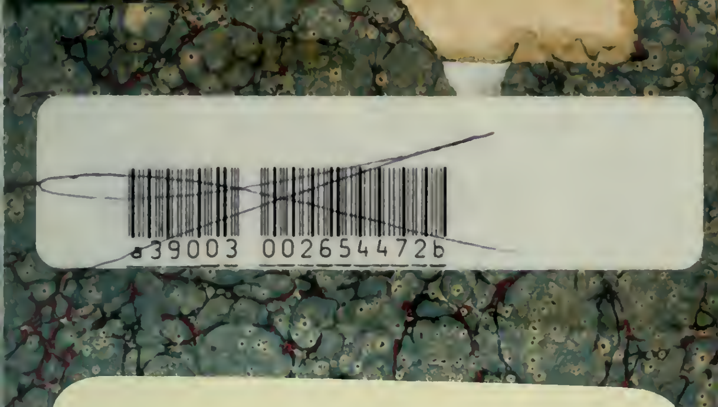
Après tant de sang versé sur les champs de bataille après tant de larmes... il est doux et consolant de reporter ses pensées sur ces tournois de troubadours où vainqueurs et vaincus ont leur part de triomphe.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Coulommiers. — Typogr. A. MOUSSIN.



39003 002654472b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 09 10 07 04 8